

衣笠彰梧

KINUGASA SYOUGO

トモセシュンサク
TOMOSESHUNSAKU

ようこそ

実力

至上主義へ

の教室へ

ようこそ
じつりょく
しじょうしゅぎ
のきょうしつへ

0



0



ようこそ実力至上主義の教室へ **トモセシュンサク**



“ ...Tu as besoin
d'autre chose ? ”

“ Est-ce étrange pour moi
de parler sans raison ? ”

“ Oui, c'est bizarre.
Normalement, tu me
parlerais si tu avais besoin
de quelque chose.”

“ Tu es
toujours
pareil.”



“ Donc
les enfants
qui survivent
ici le font
car leurs
parents sont
doués !! ”



“ Seuls
les déchets
partent
d'ici. Y a-
t-il un but
à cela ? ”

Sakayanagi Arisu



Volume 0

Youkoso Jitsuryoku Shijou
Shugi no Kyoushitsu e Y2

JGarden.fr

SI LA SÉRIE SORT EN FRANCE,
ACHETEZ-LA POUR SOUTENIR L'AUTEUR

TRADUCTION **Nova** CORRECTION **Raitei**

Merci au JGComité de lecture
Neith, Coco, Seanoku...



DISCORD.GG/XYEJAJ4

KO-FI.COM/JGARDEN



CLASSROOM OF THE ELITE

KINUGASA SHOUGO

YEAR 2



JGLN



TWITCH.TV/JGARDEN_

TWITTER.COM/JGARDENSCAN



VOLUME 0

Sommaire

Le monologue d'Ayanokôji Atsuomi

[1] Inauguration du projet

[2] L'effort

[3] Lancement

(4) Une installation inédite

5) Une histoire d'enfants innocents

(6) Désespoir et moyen de survie

Un aperçu de l'avenir

ようこそ実力至上主義の教室へ

衣笠彰梧
トモセ・ジョンサク

Le monologue d'Ayanokōji Atsuomi

Riches, pauvres = Inégalité sociale.

Qualifiés, peu qualifiés = Disparité socio-culturelle.

Zones urbaines, zones rurales = Déséquilibre socio-spatial.

Personnes âgées privilégiées, jeunes précaires = Dissonance générationnelle.

Ce que je viens de citer est une liste non exhaustive faisant du Japon une société disparate. Quelques exemples faisant que la vie d'un citoyen peut être un paradis ou un calvaire complet. Certes, une situation peut se changer : un pauvre peut devenir aisé, quelqu'un de riche peut finir ruiné. On peut changer son lieu d'habitation et emménager en ville. Je comprenais cette logique, mais je n'avais rien.

Origine rurale, né dans une extrême pauvreté, illettré... Je n'étais ni un travailleur acharné, ni régulier. Mes conditions de vie ont peut-être fait de moi quelqu'un d'endurci physiquement, mais ça ne m'avait pas servi au départ : mon milieu était celui de l'oisiveté, de la vie au ralenti. Rien ne me prédestinait à un avenir radieux. J'aurais pu finir ma vie dans ce trou. Mais j'avais quelque chose : une ambition sans limite, toujours croissante. J'ai enfoncé ces portes apparemment fermées, en ayant l'intime conviction de vouloir me hisser au sommet de ce pays. Cette ambition était la seule constante de ma vie.

À l'âge de 25 ans, j'essuyais mon premier échec : j'avais économisé 3 millions de yens en travaillant à temps partiel afin de pouvoir candidater au titre de membre du parlement japonais. Un rêve bien présomptueux : j'avais sous-estimé l'élection, perdant lamentablement et n'atteignant même pas le nombre de voix minimales pour me faire rembourser ma campagne. J'avais perdu cet argent que j'avais gagné en trimant.

À l'époque, le gouvernement était dans cet objectif de lutter contre la pauvreté, la guerre, de construire un écosystème politique propre, d'augmenter la natalité, les salaires... J'avais supposé que débiter tous ces beaux principes allait suffire. Quelle naïveté... Outre les idées, c'est le parti auquel vous appartenez qui conditionne vos chances d'être élus. Votre capacité à discerner vos alliés de vos ennemis dans un jeu de longue haleine.

Et ensuite ? Vous devez sûrement vous dire que j'ai abandonné ?

Que nenni. J'ai rejoint le parti au pouvoir, le Parti des citoyens, et fis mes premiers pas en tant que politicien. Oui, deux ans plus tard, je m'étais mis en position de gagner une élection. J'avais décidé de me consacrer pleinement à la politique. Cela avait fait de moi un gagnant, certes, mais être élu n'était pas une fin en soi pour moi. Après tout, le monde de la politique est complexe, là où la noirceur et les ténèbres s'en donnent à cœur joie.

Peu importe à quel point j'étais ambitieux, je n'étais qu'un jeune membre du parlement sans soutien ni pouvoir. La plupart des personnes capables d'aller loin sont des « fils de » de seconde ou troisième génération, obtenant à leur naissance le droit d'accéder au plus haut de l'appareil étatique. Ces fils de grands politiciens inconscients de leur position, ignorants, répétant sans cesse leurs propos insipides et vides à la télévision, jour et nuit. Certains passaient même du show-business à la politique, usant de leur notoriété ; au fond ces gens étaient ridicules, mais ils avaient déjà plus de potentiel que quelqu'un d'origine modeste comme moi. Quelle ironie.

Comment pouvais-je me faire un nom en tant que politicien ? Mes options étaient limitées dès le départ. Je devais faire le sale boulot car personne ne voulait le faire. Si je me faisais prendre, au mieux ma carrière politique était finie, au pire je risquais des poursuites pénales. Mais emprunter ce chemin m'avait grandement renforcé au sein du parti. On me surnommait « l'épée cachée de Naoe-Sensei¹ », qui unissait de nombreuses factions au sein du Parti des citoyens. Je n'hésitais pas à commettre toutes sortes d'actes illégaux tels que de la prostitution de mineures, corruption ou encore des activités d'espionnage pour de grands groupes hostiles. La frontière entre le bien et le mal n'existait tout simplement plus, jusqu'à entretenir des relations avec des yakuzas ou autres gangs afin de recourir à de sombres méthodes.

Je n'avais pas le temps de souffler, je continuais de progresser et de gagner en influence au sein du parti. Ainsi, à l'âge de 36 ans, le pouvoir était pour la première fois à portée de main. Mais j'avais besoin d'autre chose. Si je voulais accéder à l'épicentre même du pouvoir, d'autres transgressions allaiient m'être nécessaires.

¹ Au Japon, le terme « *Sensei* » s'emploie aussi pour désigner des personnalités politiques.

Puis vint un heureux évènement : Un nouveau-né qui avait maintenant un mois. La première fois que je vis mon enfant à travers la vitre, il fixait le plafond d'un air absent. Il ne m'inspirait rien en particulier.

Enfin, peut-être pas... Je me disais « *enfin, mon arme secrète pour bouleverser l'ordre établi est arrivée* ». J'attendais ce moment avec impatience depuis presque un an.

Dr. Tabuchi — Bilan de santé terminé.

Moi — Des problèmes particuliers ?

Dr. Tabuchi — Rien à signaler. Le test ADN semble correspondre en tous points, en tout cas.

Tabuchi, qui avait effectué tous les tests, me fournit son rapport en regardant les résultats de l'examen détaillé. Nous pouvions donc passer à la suite.

Dr. Tabuchi — Nous pouvons démarrer les discussions dès maintenant.

Moi — Ce ne sera pas nécessaire... Débutez immédiatement avec lui comme vous l'avez fait avec les autres enfants.





Le projet "White Room" en était déjà à sa quatrième édition, il n'y avait pas besoin de perdre de temps. Je m'arrêtai un instant pour regarder mon enfant, qui était sur le point d'être transporté selon mes instructions. S'il était dans la White Room, je n'allais pas le voir pendant un moment, n'est-ce pas ?

Moi — Attendez une minute.

Je me dirigeai vers mon fils, situé derrière la vitre qui nous séparait. En étant directement en face de lui, je pris conscience de cette petite vie. Je glissai ma paume derrière son cou et le soulevai doucement.

Dr. Tabuchi — Tu es vraiment le fils de Sensei. Tu vas devoir subir une éducation rigoureuse, mais je suis sûr que tu obtiendras de grands résultats...

Moi — Assez de parlotte... Allez-y !

Dr. Tabuchi — Quoi...?

Tabuchi était stupéfait, comme s'il ne comprenait pas ce que j'essayais de dire.

Moi — J'envoie mon enfant, la prunelle de mes yeux, dans la White Room. Capturez cette image, elle sera très importante pour nos futures opérations de propagandes.

Des parents qui ne s'intéressent pas à leurs enfants, ou des parents qui ne veulent pas abandonner leurs enfants mais qui sont prêts à les abandonner pour leur bien. Inutile de réfléchir longtemps pour savoir lesquels attireront le plus de sympathie.

Dr. Tabuchi — Quoi... ? Ah, oui.

Tabuchi s'empressa de sortir son téléphone portable et prit des photos de moi tenant l'enfant. Quelques minutes plus tard, je posai le bébé.

Moi — Emmenez-le.

Dr. Tabuchi — D'accord.

Je détournai le regard de mon enfant et commençai à me préparer pour mon prochain évènement.

Moi — Tout est désormais prêt. Passez-moi donc Sakayanagi.

Cela faisait presque une décennie que j'étais entré en politique. J'avais dû faire énormément de concessions tout en me traînant dans la boue.

Mais c'était terminé, désormais j'allais faire les choses pour moi. J'allais abattre tous les autres, même mes propres enfants si nécessaire, pour atteindre le sommet. Naoe-sensei n'était qu'un tremplin, un jour ou l'autre il allait finir vaincu et écrasé.

Moi — Si tu ne veux pas mourir, débrouille-toi tout seul, Kiyotaka.

Que vous soyez un bébé ou un adulte, au bout du compte vous êtes seuls. Vous, moi... si je raconte ma vie de chien vous aurez peut-être l'impression de vous reconnaître dedans. Encore que ma famille frôlait la négligence, donc quelque part je m'en tire à plutôt bon compte.

Je fermai les yeux en silence, seul, dans la pièce où l'enfant avait disparu. On ne sait jamais ce que la vie nous réserve. Je n'avais jamais pensé avoir un enfant de mon propre sang, de quelque manière que ce soit. Le tournant s'était produit environ quatre ans après que j'ai commencé à travailler pour Naoe-sensei. C'est alors que j'avais appris l'existence du projet « White Room ».

Chapitre 1 : Inauguration du projet

Devant le ryotei² *Sawagawa*.

Nous étions fin janvier. Même s'il ne neigeait pas, les températures étaient négatives. Cela faisait plus d'une heure que nous attendions dans le froid.

Kamogawa — Il fait si froid, Ayanokôji-san... Naoe-sensei en a encore pour longtemps... ?

Se plaignant pour la troisième fois, il expira dans ses mains pour se réchauffer.

Moi — C'est une constante avec Naoe-sensei. Pour lui, l'heure fixée n'est que formalité.

Kamogawa — Faut-il s'attendre à une heure ou deux heures de retard ?

Apparemment, dans son esprit, c'était le pire scénario possible.

Moi — Quel optimisme. Estime-toi heureux s'il se montre, déjà.

Kamogawa — Seigneur... Et combien de temps comptes-tu rester, alors ?

Moi — Autant qu'il le faudra. Sauf indication contraire, j'attendrai même après la fermeture du restaurant.

Kamogawa — Tu risques d'y laisser la vie.

Un membre de la faction de Naoe devait être prêt à mourir, dans l'indifférence complète de ce dernier. Nous n'étions que des outils. Bon, ceux qui attendaient Naoe-sensei à l'intérieur ne semblaient pas très ouverts à cette idée.

Kamogawa — Mais... C'est tout de même rageant qu'une personne ait aussi peu la notion du temps.

Moi — « Aussi peu la notion du temps »... En es-tu sûr ?

Kamogawa — Bien entendu !

Moi — Le retard est une arme pour Naoe-sensei. Comme dans l'histoire de Musashi Miyamoto sur l'île de Ganryujima³.

² Ryotei (料亭). Restaurant traditionnel japonais.

³ Référence à un duel entre Musashi Miyamoto et Sasaki Kojirô, deux célèbres samouraïs japonais, dans lequel le premier est arrivé avec 3 heures de retard.

Ce n'était pas comme s'il s'inspirait volontairement de ces vieilles histoires. Il était juste Naoe-sensei, donc il pouvait tout se permettre.

Moi — De toute façon, 80% des personnes voyant leur rendez-vous annulé n'ont que les yeux pour pleurer.

Peu de gens pouvaient tenir tête à Naoe-sensei. Même l'actuel Premier ministre n'avait d'autre choix que de constamment solliciter son aide. Peu importe le temps qu'ils attendaient, ils accueillaient Naoe-sensei avec le sourire.

Kamogawa — Et les 20% restants... Que font-ils ?

Moi — Qui se préoccupe de ces idiots ?

Kamogawa — Disons que je suis juste curieux...

Moi — Les 20% restants sont les gens irrités qu'on leur fasse faux bond, me criant dessus afin que j'appelle Naoe-sensei pour lui faire savoir à quel point ils ont attendu.

Kamogawa, à côté de moi, avala sa salive en se raclant la gorge. Même étant nouveau en politique, il connaissait l'horreur de donner des ordres à Naoe-sensei. Mais chaque fois que j'ai été confronté à de telles circonstances, j'ai pris une position ferme et leur ai donné à tous la même réponse.

Moi — Et comme je dois veiller à l'honneur de Naoe-sensei... Je me contente de les mettre dehors.

Ils avaient deux choix : prendre un autre rendez-vous, ou s'en aller à jamais. Et malgré ça, 80% des gens s'humilient. Malgré leur haine, Naoe-sensei était une priorité absolue. S'impliquer avec lui était toujours tumultueux.

Kamogawa — Il semblerait que ce ne soit pas facile pour toi.

Moi — On dit que travailler dur, paie. Néanmoins, pour l'instant, j'ai plutôt tâté des cendriers, des clubs de golf ou d'autres objets.

Ils ne pouvaient pas mettre la main sur Naoe-sensei, donc ils se vengeaient sur moi. Et que vous êtes naïfs si vous imaginez qu'un coup de poing allait me valoir la reconnaissance de Naoe-sensei.

Kamogawa — Et tu subis ça depuis plus de 4 ans, Ayanokôji-san ?

Moi — C'est un travail facile. Ce n'est pas pour tout le monde, mais tout le monde peut le faire s'il est prêt à mourir.

Pour moi, roturier sans aucune instruction, intelligence spécifique ou background familial, c'était la seule voie envisageable. Mon collègue ici présent, conseiller depuis un an et de deux ans mon ainé, était hors-sol.

Moi — Le sénateur Kamogawa ne t'a pas appris la règle d'or ?

Il était tout ce que je méprisais le plus chez un politicien.

Kamogawa — Mon père ne m'a rien dit de tel...

Le politicien typique de deuxième génération. Né avec une cuillère en argent dans la bouche, n'a jamais eu à faire le moindre effort. Il était juste d'une caste privilégiée, condition pour se hisser au sommet dans le monde politique. Son père, le sénateur Kamogawa Toshizou, partisan de longue date de Naoe-sensei, était un vétéran avec une carrière politique de plus de 30 ans. Naturellement, il n'allait jamais laisser son fils faire l'expérience de la misère. Il n'était pas comme moi, un rebut pouvant être brisé et remplacé alors que j'étais pourtant une pièce maîtresse de la faction Naoe.

Moi — « Tais-toi et suis Naoe-sensei, tu auras de beaux jours en politique ». Il avait même ajouté que je pourrai sûrement être sénateur pour toujours, avec un revenu fixe et éventuellement obtenir un meilleur poste encore.

Il n'avait aucun but en tant que politicien, il se contentait de survivre dans ce milieu. Cela concernait beaucoup de ces « fils de ». Une aubaine pour les types au sommet qui trouvaient alors des parasites corvéables et manipulables à souhait pour un maigre vote.

Kamogawa — J'ai hâte de monter les échelons et de trouver une planque.

Kamogawa contempla le ciel nocturne avec dédain.

Kamogawa — Puis j'ai faim... Avec ce froid, je ne rêve que de saké chaud.

Ce type était-il incapable de se taire ?

Moi — Assez, Kamogawa !!

Kamogawa — Aller, c'est sympa de discuter. Puis ça fait passer le temps... Dis-m'en plus sur Naoe-sensei et toi !

La seconde partie de sa phrase m'avait pour le moins intrigué.

Moi — Sur moi ?

Kamogawa — Le bruit court que les sbires de Naoe-sensei deviennent rapidement inutiles. Mais toi, tu sembles être une recrue intéressante. Quel est le secret de ta longévité, Ayanôkoji-san ?

Kamogawa semblait totalement déconnecté. Je mourrais d'envie de lui remettre quelques idées en place en lui faisant tâter de mon poing, mais ça n'allait pas être très constructif. S'il ne voyait pas le problème à ce qu'on me considère comme une « recrue » encore quatre ans après...

Moi — Il semblerait que l'attente touche à sa fin. Regarde.

Kamogawa — Hein ?

Je me redressai tout de suite après avoir entendu un taxi au loin. Kamogawa comprit tout de suite et en fit de même, après s'être de nouveau raclé la gorge. Le taxi arriva lentement devant le ryotei. Peu après, une autre berline noire s'arrêta légèrement derrière le taxi. Sans même un regard, il était évident qu'il s'agissait des gardes du corps de Naoe-sensei. La porte du taxi ne s'ouvrit pas. Kamogawa se pencha par curiosité, mais je le retins : après un rapide coup d'œil, je pouvais voir Naoe-sensei par la fenêtre.

Moi — Ne fais pas ce que je pense que tu vas faire.

Kamogawa — Mais...

Je croyais discerner un rapport intime entre un homme et une femme sur la banquette arrière, de loin. Il ne valait mieux pas les interrompre. Cependant, il était inhabituel pour Naoe-sensei d'être accompagné d'une femme. Et quand bien même nous étions au beau milieu de la soirée, cela semblait un geste peu judicieux pour un politicien. Après une minute de silence sur le siège arrière du taxi, la porte s'ouvrit finalement.

— À plus tard, sensei !

Kamogawa avait compris en entendant la petite voix de la femme. Naoe-sensei, qui bavarda avec elle quelques instants encore, sorti enfin du taxi. Un homme mince sortit instantanément du siège passager de la berline derrière lui, en même temps. Sans dire un mot, il se tint silencieusement à côté de Naoe-sensei. C'est un garde du corps que je ne connaissais pas. Mais je n'avais pas le temps de m'en soucier.

Kamogawa — Merci infiniment, Naoe-sensei !!

M. Naoe — Je vous remercie.

Kamogawa était-il perturbé par ce qu'il venait de voir, ou simplement parce qu'il se tenait face à Naoe-sensei ? Dans les deux cas, il était stupide de le laisser transparaître. Je me mis devant pour bloquer le disgracieux spectacle qu'était Kamogawa mais ce n'était peut-être pas nécessaire. Naoe-sensei n'avait juste aucune considération pour Kamogawa et ne regardait qu'en direction du ryotei.

Naoe — Où est Asama ?

Son costume et sa posture, tout en contrastant avec son âge avancé, le rajeunissaient légèrement.

Moi — Il vous attend. Laissez-moi vous faire entrer.

Je lançais un regard au Kamogawa nerveux, à l'arrière, lui demandant de payer le taxi, et conduisis Naoe-sensei à l'intérieur du ryotei. À peine le rideau franchi, tout le monde se leva, du propriétaire au chef cuisinier, se hâtant d'incliner la tête à toute vitesse. Naoe-sensei ôta ses chaussures sans changer d'expression, tout en imprégnant la zone de son aura. En foulant le sol en bois, il se dirigea vers une salle privée située à l'extrémité du restaurant.

Naoe Jinnosuke était membre du Parti des citoyens, actuellement au pouvoir. Il avait occupé les postes de ministre des transports, ministre de l'économie et était actuellement secrétaire général du parti. Certes, le secrétaire général est hiérarchiquement en dessous du vice-président, sans même parler du Premier Ministre, mais il s'agit en réalité du poste le plus fondamental. Le poste concentrant le plus d'influence. Et malgré ses 68 ans, il ne montrait pas le moindre affaiblissement. Il n'y a pas d'âge de retraite en politique, alors je me disais qu'il pouvait rester encore une dizaine voire une vingtaine d'années en fonction, si les problèmes liés à l'âge ne le rattrapaient pas.

Moi — Asama-sensei, j'ai fait venir Naoe-sensei avec moi.

Au-delà du shoji⁴, Asama-sensei attendait en seiza⁵ pour accueillir Naoe-sensei. En voyant Naoe-sensei, il se leva pour s'incliner. Asama Hisashi avait 71 ans, soit trois ans de plus que Naoe-sensei. Il occupait actuellement le poste de vice-ministre de l'aménagement du territoire, des infrastructures, des transports et du tourisme, et était une figure de proue de la faction de Naoe.

⁴Shoji (障子) : fine porte coulissante, courante dans les intérieurs traditionnels japonais.

⁵Seiza (正座) : position assise traditionnelle japonaise.

J'étais une fourmi face à lui, mais une fois Naoe-sensei dans la pièce, Asama-sensei passait de maître à esclave. En un clin d'œil, nous pouvions voir qui avait vraiment le pouvoir.

M. Asama — Nous vous attendions, Naoe-sensei.

M. Naoe — Désolé de vous avoir fait attendre, Asama. J'étais pris par le travail.

M. Asama — Nous savons tous à quel point vous êtes occupé.

Je baissai la tête avant de me prosterner sur le tatami et puis fermai discrètement la porte. La règle était tacite : je ne pouvais pas écouter cette discussion entre deux pointures.

M. Asama — Naoe-sensei. J'aimerais vous solliciter à ce sujet...

Seule un maigre shoji nous séparait. Le diable m'aurait conseillé d'écouter aux portes afin de recueillir des informations. Un micro aurait même pu faire l'affaire... Mais je ne pouvais pas prendre le risque d'être découvert, sauf si je voulais la mort de ma carrière. Je me levai donc pour m'installer dans la pièce la plus éloignée possible. Dans la salle privée préparée pour lui, Kamogawa était assis par terre, le regard fixé sur le saké devant lui.

Moi — Désolé pour la légère attente.

Kamogawa — Aucun problème. Commençons !

Moi — Non, pas encore.

Kamogawa — Ce n'est pas le genre de saké que l'on trouve dans un izakaya⁶... Vais-je donc l'observer sans pouvoir y goûter avant le départ de Naoe-sensei et autres ?

Moi — Il n'y a rien à gagner à jouer inconsidérément avec l'alcool.

Kamogawa — Bon sang...

C'était un éblouissant restaurant gastronomique. Je comprenais sa frustration de ne pas pouvoir boire avant le dîner. Il était vrai que c'était tentant, mais par le passé j'avais pu observer plusieurs mentors finir dans de très mauvais états au cours de dîners. Les sous-fifres nettoyaient derrière, de toute façon.

⁶ Izakaya (居酒屋) : restaurant;brasserie informelle, pour se restaurer et boire un verre.

Et quand je dis sous-fifres, il s'agissait aussi bien de parlementaires inférieurs dans la hiérarchie ou les membres du personnel... Ils méprisaient le peuple dans son entièreté, enivrés par le désir de conquête et d'accomplissement en ne jouant que selon les règles qu'ils ont eux-mêmes édictées.

Kamogawa — Ayanokôji-sensei, je me demandais quelque chose...

Quel moulin à parole !

Kamogawa — Pourquoi t'assieds-tu toujours sur les genoux, comme ça ?
Viens sous la table !

Moi — C'est nécessaire pour tenir des heures à écouter Naoe-sensei et les autres. Tu devrais t'y habituer toi aussi.

Le genre de moment dans lesquels il n'était pas permis de demander « Puis-je me dégourdir les jambes ? ». Il fallait tenir jusqu'à ne plus sentir ses membres.

Kamogawa — Oh, mon Dieu...

Kamogawa, qui n'avait probablement aucune confiance en ses capacités de tenir cette posture, s'empressa d'adopter cette position. Même un petit morceau de tofu aux œufs servi dans une petite assiette aurait coûté très cher ici. Cependant, j'engloutis l'assiette qu'on m'apporta sans aucun scrupule.

Kamogawa — Quel gâchis... !

Je continuai à manger, ignorant la plupart des bavardages incessants de Kamogawa. Le prix, la fraîcheur ou la provenance de la nourriture m'importaient peu : tout ce qui comptait, c'était d'avoir de l'énergie ensuite.

Moi — Je vais aux toilettes.

Je me détournai de Kamogawa, me levant sur mes jambes légèrement engourdis et quittai la pièce. Une fois ma « commission » effectuée, je retournai rejoindre Kamogawa lorsque j'aperçus des hommes en costume. Parmi eux, il y en avait un qui sortait du lot. Mais tout cela ne dura pas, il disparut quasi aussitôt au bout du couloir.

Moi — Qu'est-ce que c'était ?

J'étais tenté de le suivre, avant de m'abstenir.

J'avais cru reconnaître le sénateur Kijima, membre d'aucune des trois grandes factions qui étaient celle de Naoe-sensei, celle d'Isomaru-sensei ou celle du Premier ministre Miyako.

Il faisait partie de la quatrième faction minoritaire du Parti des Citoyens, n'appartenant à aucune des trois factions principales. Il était si prometteur qu'il était même présenté comme l'homme le plus proche du Premier ministre parmi la jeune génération.

Ils se retrouvaient régulièrement dans ce ryotei. L'usage voulait que le ryotei prenne des dispositions pour que la discréction soit assurée.

Naoe-sensei avait-il déjà commencé à préparer la prochaine élection ?

1

L'entrevue privée de Naoe-sensei se termina environ une heure après.

Après le départ du sénateur Asama, Naoe-sensei nous rappela, Kamogawa et moi, dans la salle privée. Je pus observer trois coupes ainsi qu'une multitude de petits bols de nourriture sur la table. Je supposais que le sénateur Kijima fut probablement ici également. Tout ce qui était servi ici était délicieux, cependant ils ne semblaient pas avoir énormément touché à leurs baguettes ; à l'exception de quelques verres, ils avaient donc essentiellement discuté.

M. Naoe — Quelque chose te perturbe ?

Je sentis une tension dans mon cœur, comme s'il lisait le moindre de mes regards.

Moi — Non, ce n'est rien !

« Quelqu'un d'autre était là, n'est-ce pas ? »... Il savait certainement ce que j'avais en tête, néanmoins il n'insista pas plus que cela.

M. Naoe — Ayanokôji, depuis combien de temps travailles-tu pour moi ?

Moi — C'est ma quatrième année sous votre supervision, sensei.

M. Naoe — Exact. Tout d'abord, peu débutent leur carrière politique dans la vingtaine. Tu es certainement le premier démunî à gravir les échelons du succès ainsi !

Les « démunis ». Cela faisait partie du néo langage inventé par Naoe-sensei, désignant les personnes défavorisées par opposition aux enfants issus d'une famille de politiciens depuis plusieurs générations ou d'une famille notoire dans le monde des affaires. Ces gens que je ne pouvais pas voir en peinture. Mais ainsi est la réalité : il y a « les nantis », et les « démunis », et votre réussite politique dépend de votre catégorie d'appartenance.

Nous pouvons faire une analogie avec une entreprise familiale : un étranger est un étranger, peu importe ses compétences. À moins d'être un génie extrême, il y a une limite dans les échelons que vous pouvez gravir. Les personnes modestes ne peuvent espérer une carrière brillante.

Quelqu'un comme moi pouvait, au mieux, se contenter de ce qu'il avait accompli et confier le flambeau à ses enfants pour en faire de futurs nantis pouvant briser ce plafond de verre. Ensuite, avec la renommée conjointe, j'allais éventuellement pouvoir gravir quelques échelons chez « les anciens ». Mais c'était plus facile à dire qu'à faire : même parmi les enfants ou petits-enfants, la concurrence était rude. Peut-être même que leur ascension familiale allait plutôt se faire au bout de la 4^e ou de la 5^e génération.

Moi — Je vous suis vraiment reconnaissant, Naoe-sensei d'avoir pris sous votre aile quelqu'un comme moi.

M. Naoe — C'est à vos capacités que vous le devez, qui m'ont rendues bien des services.

La convenance était inévitable pour un politicien. D'autant que quand Naoe-sensei faisait l'éloge de quelqu'un, quelque chose de fâcheux l'attendait.

M. Naoe — Mais ces capacités ne sont pas reconnues au sein du parti.

Moi — Bien entendu, j'en suis tout à fait conscient.

Tout le mérite de n'importe lequel de mes exploits revenait à Naoe-sensei. Seul lui savait ce que je faisais, que ce soit dans le parti ou même au sein de l'opposition.

M. Naoe — La discussion d'aujourd'hui, comme vous l'avez peut-être deviné, portait sur Isomaru.

Isomaru Youkou avait régné sur la politique pendant de nombreuses années en tant que numéro trois du Parti des citoyens.

M. Naoe — Il se fait vieux, tout comme moi. Il a peu de chances de devenir Premier Ministre.

S'agissait-il d'une discussion pour contrer Isomaru-sensei ?

M. Naoe — Les membres de la faction se méfient beaucoup d'Isomaru. Il est certes redoutable, toutefois ses mécanismes sont vieux et bien connus.

Après des décennies de compétition amicale dans le monde politique, ils connaissaient probablement les astuces des uns et des autres.

M. Naoe — Je ne pense pas qu'Isomaru soit celui dont nous devons vraiment nous méfier.

Moi — Vous voulez dire...

M. Naoe — Connais-tu Kijima ?

Peut-être parce que je l'avais vu de dos encore il y a peu, je paniquai légèrement. La discussion d'aujourd'hui concernait réellement des personnes importantes, dont Asama-sensei. Les yeux de Naoe-sensei, comme d'habitude, me transpercèrent.

Moi — Je l'ai aperçu plusieurs fois, mais je n'ai jamais eu l'occasion de m'entretenir avec lui directement.

M. Naoe — Je pense qu'il est notre ennemi le plus dangereux.

Il n'hésitait pas à qualifier d'ennemi un homme du même parti que lui. Cela témoignait à quel point Naoe-sensei se méfiait de Kijima. Si Naoe-sensei et Isomaru-sensei étaient dans l'ombre du Parti des citoyens, c'était tout le contraire pour Kijima-sensei qui était la véritable vitrine du parti en tant qu'homme relativement jeune, puissant et innovant. Je me disais, malgré ses soutiens évidents, qu'il allait lui falloir un certain temps avant qu'il ne trouble Naoe-sensei et ses acolytes.

Toutefois, ce temps semble plus proche que je ne l'imaginais puisque Naoe-sensei semblait reconnaître Kijima comme une menace. Les trois hommes les plus puissants en dessous du Premier ministre Miyako étaient Naoe-sensei, puis Isomaru-sensei, puis le jeune Kijima-sensei. Ils rivalisaient avec vigueur pour obtenir le prochain poste de Premier ministre.

M. Naoe — Savez-vous quel est le facteur le plus important dans l'ascension de Kijima ?

Moi — Je suis sûr qu'il y en a beaucoup, mais je dirais que le point culminant est la création de ce lycée d'élite.

Le Lycée Publique d'Excellence, un établissement directement sous la tutelle du gouvernement pour former des jeunes ayant de l'avenir. Il n'avait pas encore accompli grand-chose, mais on attendait beaucoup de lui. Ou du moins, le gouvernement, avait beaucoup d'attentes.

M. Naoe — L'éducation de la jeunesse est indissociable du développement et de la culture de la paix. Même moi, je suis on ne peut plus impressionné par cette idée.

Kamogawa écoutait, en sueur, sans pouvoir intervenir un seul instant. Peut-être n'était-ce pas plus mal au vu de l'importance de la discussion.

M. Naoe — Les jeunes membres du parti lui font extrêmement confiance.

Avec sa grande exposition médiatique, beaucoup d'entre eux ne juraient que par Kijima.

M. Naoe — Je voulais juste m'assurer que tu n'étais pas de son côté.

Moi — Réellement ? Vous avez ma loyauté pleine et entière.

Ce que je pensais vraiment. Après tout, quand bien même Isomaru-sensei ou Kijima-sensei faisaient un gros bond en popularité lors de la prochaine élection, ils étaient liés à Naoe-sensei et à tout ce qu'il avait construit. Mais quel était le but de ce dîner avec Kijima-sensei, un adversaire si inquiétant ? Soucieux, je n'avais pas le temps de m'y intéresser pour l'instant.

M. Naoe — En fait, aujourd'hui, nous avons décidé de lancer officiellement le projet dont nous avons parlé en coulisses.

En disant cela, Naoe-sensei déposa une enveloppe brune de format A4 sur la table.

M. Naoe — C'est un projet sérieux pouvant chambouler ma carrière. Mais Isomaru, Kijima et l'opposition montant lentement en puissance, il nous est nécessaire d'agir.

Naoe, nous faisant comprendre de remplir sa coupe quand elle est vide, finit le verre tout d'un trait.

M. Naoe — Ce projet aura certainement un grand impact sur l'élection.

C'était dire l'importance du contenu de cette enveloppe.

M. Naoe — La plupart de mes assistants ne tiennent même pas six mois. Soit par pure incompétence, soit car ils n'assument plus le travail. Mais te voilà à mes côtés depuis quatre ans maintenant, et tu sembles devenir de plus en plus fort. Tu me rappelles moi dans mes jeunes années.

Moi — Je vous remercie.

M. Naoe — Laissez-moi vous demander une chose. Qu'est-ce qu'un politicien d'exception ? Kamogawa, réponds.

Il n'y alla pas de main morte avec cette question.

Kamogawa — T...très bien.

Il ne pouvait ni garder le silence ni donner une réponse appropriée. Après tout, chacun avait son opinion avec ce genre de questions.

Kamogawa — Celui qui peut répondre aux souhaits du peuple... ?

Une réponse, mais une réponse simple. Pourquoi pas, mais même un enfant aurait pu la trouver. Naoe-sensei hochâ la tête une fois et se tourna vers moi.

M. Naoe — Et toi, Ayanokôji ?

Soit je visais dans le mille, soit non. C'était aussi simple que ça.

Moi — Si je peux me permettre, je pense que ce serait quelqu'un comme vous, Naoe-sensei.

En recevant des éloges, Naoe leva les lèvres. Je repris rapidement la parole.

Moi — Les mauvais politiciens servent du tempura aux clients voulant des sushis.

M. Naoe — Des clients ? Que veux-tu dire ?

Moi — Un client est un client. Appelez ça des « gens », des « politiciens », ou n'importe qui d'autre...

Les politiciens ne traitent pas avec un groupe en particulier. Un politicien ne pouvant pas répondre aux besoins d'un nombre indéterminé de clients n'est pas compétent.

M. Naoe — Où est donc passée ton éloquence ? Précise ta pensée.

Moi — Un bon politicien servira de bons sushis aux clients qui en demandent. 30%... Non, sûrement 20% des hommes politiques en sont capables. Ceux ayant le soutien de nombreuses personnes entrent naturellement dans cette catégorie.

M. Naoe — Ne parlons-nous pas là d'excellents politiciens, déjà ?

Oui et non, puisque ce que je décrivais ce dont était capable un bon homme politique et non pas quelqu'un de classe supérieure.

Moi — C'est insuffisant pour être considéré comme un politicien d'exception, à mon sens. Cette définition conviendrait à un homme pouvant satisfaire avec des bols de curry au bœuf ces clients qui voulaient des sushis.

Il ne suffit pas de docilement répondre à toutes les demandes. Dans de nombreuses situations, ce n'est pas possible et il faut tout faire pour éviter le mécontentement. Rien qu'avec un petit projet de loi, il n'y a que deux choix possibles : l'adopter ou ne pas l'adopter, et un camp est forcément déçu. C'est pourquoi il est souvent nécessaire de préparer une troisième option qui n'est ni l'une ni l'autre et supprimer à la fois le soutien et l'opposition. Et Naoe-sensei avait de nombreuses fois prouvé à quel point il était bon à cet exercice.

M. Naoe — Je vois. J'apprécie l'analogie.

Moi — Je vous remercie.

Le regard de Naoe-sensei s'intensifia de plus en plus.

M. Naoe — J'espère qu'un jour tu pourras mettre cette situation en pratique de tes propres mains.

Un jour, un jour... Cela faisait déjà quatre ans. C'est beaucoup dans une vie, pourtant en politique ce n'est rien du tout. Je me demandais combien d'années j'allais devoir travailler dans l'ombre avant que ce jour n'arrive.

M. Naoe — N'aie pas l'air si abattu. Tu es capable, je suis bien placé pour le savoir. Tout ce que l'on demande à des jeunes comme toi, c'est de la régularité. Et cela finira par payer.

Il engloutit une bouchée à l'aide de ses baguettes, puis désigna l'enveloppe avec ces mêmes baguettes.

M. Naoe — Cela ne fait pas « seulement » quatre ans, mais déjà quatre ans ! Il est temps pour toi d'accéder à la reconnaissance que tu mérites.

Moi — Dois-je comprendre que vous m'offririez cette opportunité ?

À maintes reprises, j'avais trimé pour Naoe-sensei. Le mérite lui revenait, les erreurs me revenaient. Ce n'était pas par bonté d'âme que j'avais subi ça. Le poing sur mes genoux se resserra naturellement.

M. Naoe — Si l'on veut. Mais cela doit réussir. Es-tu vraiment prêt ?

« Puis-je regarder dans l'enveloppe ? »... Encore quelque chose que je ne pouvais demander.

Moi — Peu de temps après mon arrivée, vous m'avez dit : Tout ce que l'on fait est déterminé par ses objectifs.

Je n'avais aucun moyen de le savoir à ce moment-là, mais c'était une citation d'un grand homme. Si j'échouais ici, mes quatre dernières années allaient probablement être effacées d'un seul revers de main.

Moi — Je vais y mettre tout mon cœur et toute mon âme.

Je m'inclinai profondément et acceptai volontiers ma mission.

M. Naoe — Si tu y parviens, la gloire te viendra naturellement.

Je ne prenais pas ce qu'il me disait pour argent comptant, mais c'était la première fois qu'il faisait tant de promesses. Dans tous les cas, il s'agissait d'un projet hautement important, ce qui signifiait que j'avais gagné sa confiance. Je ne devais pas laisser passer cette chance.

M. Naoe — Ouvre-la donc.

Moi — Veuillez m'excuser.

Je pris l'enveloppe brune et en sortis une pile de papiers d'environ 5 mm d'épaisseur. La première feuille s'intitulait « Plan de développement des ressources humaines (provisoire) ».

M. Naoe — Le niveau scolaire au Japon est en chute libre. Le Japon a maintenant besoin de se projeter non pas pour les cinq ou dix prochaines années, mais pour les trente d'après.

Kamogawa — Je ne savais pas que le système éducatif était votre priorité.

M. Naoe — Un politicien ne peut complètement ignorer ce domaine, ne serait-ce qu'à cause des votes qu'il peut engendrer.

Cet homme se fichait du système éducatif. Il cherchait juste à étendre son influence. L'imbécile d'à côté était bien naïf.

M. Naoe — Tu peux te joindre à nous, Kamogawa. Tente ta chance avec Ayanokôji.

Kamogawa — Oh, je vous remercie !

Kamogawa jeta un coup d'œil rapide, en souriant joyeusement. Je me serais bien passé de cette « aide », mais si Naoe-sensei en décidait ainsi, je n'avais pas le choix. Le plan de développement des ressources humaines, pour faire simple, consistait à offrir une éducation aux enfants surdoués dès leur naissance. Après avoir terminé de lire, je demandais à Kamogawa de faire une deuxième lecture.

Moi — Qu'est-ce que tu en penses ? Tu as saisi, Kamogawa ?

Kamogawa — Une institution sous le contrôle direct du gouvernement, dès la petite enfance ? Je n'en avais jamais entendu parler.

Aucune profondeur ni capacité de réflexion.

M. Naoe — Ce ne serait pas un « projet majeur » si tu en avais entendu parler, n'est-ce pas ?

Sans que je n'aie besoin de le corriger, Naoe-Sensei le recadra.

M. Naoe — Tu dois faire preuve de flexibilité intellectuelle, Kamogawa.

Kamogawa — Je suis désolé...

M. Naoe — Mais puisque tu as un regard neuf, j'aimerais te demander ton avis sur ce projet.

Kamogawa — Eh bien... Je ne sais pas quoi dire.

Kamogawa était tendu comme pas possible. Puis avec une expression pitoyable, il se tourna vers moi pour implorer mon aide.

Moi — Naoe-sensei veut juste avoir ton ressenti, il n'a pas réellement besoin de ton avis.

J'avais intérêt à ne pas contrarier Naoe-sensei, il était de si bonne humeur.

Kamogawa — Eh bien, alors... euh, je me demandais... Y aurait-il des parents qui enverraient leurs enfants dans une telle institution ? Cela me semble irréaliste... À moins d'organiser des kidnappings.

En entendant cela, Naoe-sensei regarda dans ma direction comme pour me tester.

M. Naoe — C'est une observation juste. Ayanokōji, un commentaire ?

Sa réponse était certes acceptable pour un « débutant », mais j'avais sérieusement intérêt à relever le niveau. Je pris une inspiration et me tournai vers Kamogawa.

Moi — Cela n'est aucunement un problème. Chaque année, des centaines d'enfants sont abandonnés dès la naissance. Et ce ne sont que les chiffres officiels.

La question était de savoir comment se « procurer » des enfants.

Moi — Les enfants abandonnés auraient la possibilité de bénéficier d'un soutien généreux du gouvernement et d'un enseignement approprié, en toute sécurité. Le projet leur permet également d'entrer plus facilement au lycée et à l'université.

M. Naoe — Tout à fait. Certes, les enfants seront tout d'abord trouvés de façon non conventionnelle. Mais cela n'est qu'un début.

Moi — En effet, sensei.

M. Naoe — Par la suite, si la structure prend de l'ampleur, l'approche des mères pourrait être différente. Il y a plus de cent mille procédures d'avortement par an dans ce pays à la natalité déclinante. Cela pourrait remédier à ce problème tout en servant nos intérêts.

En souriant, Naoe-sensei hochâ la tête et prit une autre gorgée de saké.

M. Naoe — Le monde politique et le monde des affaires a tout à y gagner.

Moi — C'est-à-dire ?

M. Naoe — Disons que chez les personnes riches, les enfants illégitimes ou non reconnus sont nombreux.

Moi — En effet, beaucoup ont des enfants en secret et se voient obligés de les abandonner. Sauf si le gouvernement les soutient en coulisses, leur opinion vis-à-vis de celui-ci changera du tout au tout.

Petit à petit, je recollais les morceaux de puzzle autour de ce projet.

M. Naoe — Puis, finalement, ils donneront tout pour que leurs chers enfants intègrent ce parcours d'exception.

Voilà ce qui se cachait derrière le « projet de développement des ressources humaines ».

L'objectif était clair : recevoir des fonds de familles aisées pour prendre en charge ces enfants qu'elles veulent cacher, puis former ces jeunes afin d'en faire des pantins de Naoe-sensei à leur majorité. Des serviteurs dociles, éduqués comme des enfants surdoués, et ayant le sang d'hommes politiques ou d'affaires qui coule dans leurs veines. Cela semblait risqué, mais la récompense était potentiellement grosse. De toute façon, nous ne pouvions plus reculer si nous voulions rester dans les petits papiers de Naoe-sensei.

Moi — Les personnes sur cette liste...

M. Naoe — Les personnes sur cette liste sont des génies s'étant retirés de la vie médiatique. Il est difficile de traiter avec eux.

Il y avait une dizaine de documents, faisant penser à des CV.

M. Naoe — Ce sont des personnes ayant interrompu leur carrière pour des raisons financières, de santé mentale ou autre malgré leur excellence à représenter le Japon, voire le monde.

Je vois. Compte tenu de ce programme exigeant, convaincre des pointures de s'investir dans un projet pareil n'allait pas être aisé. Toutefois, se tourner vers des personnes ayant des problèmes rendait les choses plus faciles, surtout contre de l'argent. Certes, ils avaient sûrement des soucis, mais avoir ces gens avec nous ne pouvait nous être que bénéfique surtout s'ils étaient notoirement reconnus pour être brillants. Cela dit, ils n'allaien probablement jamais devenir des icônes japonaises, en tout cas cela allait être plus difficile de les ériger comme tels.

M. Naoe — Te souviens-tu ? Juste après ton arrivée à mon service, nous avions évoqué l'éducation.

Moi — En effet. Ma vision de l'éducation est de faire en sorte que les enfants s'intéressent à la politique dès leur plus jeune âge, qu'ils s'instruisent à ce sujet et qu'ils deviennent des individus à l'esprit politique. Cela fera grandir le Japon, et c'est pourquoi j'ai demandé à pouvoir être pris sous votre direction.

M. Naoe — Quand j'avais entendu ça, j'avais tout d'abord pensé à une énième couleuvre d'un jeune politicien. Pourtant, il faut croire que cela m'a inspiré... Autrement dit, tu es qualifié pour participer à cette opération. Puis-je compter sur toi, Ayanokōji ?

Il fallait bien comprendre qu'il ne me demandait pas réellement mon avis. Le « oui » était le strict minimum. Et puis, il fallait avouer que ce projet était assez proche de mes convictions.

Moi — N'est-ce pas là une évidence ?

M. Naoe — Inutile de rappeler que tout cela est confidentiel, que ce soit au sein du parti ou envers l'opposition. Des questions d'éthique sont en jeu. Si le projet est exposé maintenant et qu'il est violemment critiqué, votre carrière politique sera terminée à tous les deux.

Oui, la mienne. Pas celle de Naoe-sensei, qui a rédigé ce projet. Pour être plus précis, la pendaison était sûrement ce qui nous attendait, Kamogawa inclus.

Moi — Je ferai de mon mieux. Cependant, j'ai une faveur à vous demander Naoe-sensei.

M. Naoe — Quoi donc ?

Au risque de paraître présomptueux, je préférerais m'exprimer.

Moi — Seuls, Kamogawa et moi, risquons d'avoir quelques difficultés devant l'ampleur du projet. Auriez-vous un tiers de confiance à nous présenter ?

M. Naoe — Bien entendu. Il y a quelqu'un de connu dans le monde politique et des affaires, Sakayanagi. Il n'est pas beaucoup plus âgé que vous, mais j'aime son éloquence et il a l'air fiable.

J'avais déjà entendu ce nom-là. Il me semblait qu'il supervisait ce lycée d'élite... Mais il me semblait être plutôt du côté de Kijima-sensei.

M. Naoe — Je me suis mal exprimé. Le Sakayanagi à qui vous pensez, a un fils. C'est avec lui que vous allez vous entretenir.

Cela me semblait plus logique, d'un coup.

Moi — Compris.

M. Naoe — Et j'ai quelque chose d'important à vous dire, n'attendez pas de soutien financier de ma part.

Kamogawa — Quoi ? Mais un tel projet... risque d'être fort coûteux !!!

J'attrapai Kamogawa par les épaules pour le faire taire.

Moi — Cela peut sembler imprudent, mais... qu'en est-il du nom « Naoe-sensei » ?

M. Naoe — Non plus. Pour l'instant, rien ne doit indiquer que je suis impliqué.

Le visage de Kamogawa pâlit d'un coup.

M. Naoe — Je vais donc compter sur toi, Ayanokôji.

Il exagérait. Mais je n'avais pas le choix.

Moi — J'essayerai d'y mettre toute mon âme.

Ce n'était peut-être qu'une idée, ou un plan qu'il allait jeter à la poubelle le lendemain... Mais si c'était ce que Naoe-sensei voulait maintenant, je devais m'exécuter. Ainsi, après plus ample discussion, nous fûmes invités à disposer.

Je pris l'initiative d'ouvrir la porte coulissante de la pièce afin de dire au revoir à Naoe-sensei. Au bout du couloir, un nouveau venu, un garde du corps, attendait le retour de Naoe-sensei.

M. Naoe — Tu ne le connais pas, n'est-ce pas ?

Moi — Les gardes du corps de sensei travaillent très dur, il n'est pas rare qu'ils soient remplacés.

L'homme en face de moi me regardait avec un sourire permanent.

— Dois-je me présenter ?

Le garde du corps répondit à peine, ayant l'air totalement désintéressé. Un tel comportement est normalement impensable avec Naoe-sensei, mais ce dernier n'avait pas l'air plus offensé que cela.

M. Naoe — Son nom est Ayanokôji, sénateur. Un petit bonjour ne serait pas de trop.

L'homme à la belle posture droite s'approcha de moi et me tendit la main.

M. Tsukishiro — Mon nom est Tokinari Tsukishiro. Je suis désolé de vous dire que je ne suis pas un garde du corps.

Moi — Veuillez m'excuser... Qui êtes-vous ?

M. Naoe — Comment dire... C'est un touche-à-tout, si j'ose dire. En cas de problème, n'hésitez pas à solliciter Tsukishiro. Il est à peine plus âgé que toi mais il fait des miracles.

Moi — « Touche-à-tout »...

Comme s'il m'avait attendu, l'homme s'étant présenté comme Tsukishiro me laissa sa carte de visite.

M.Tsukishiro — De la protection personnelle à la collecte d'informations, je peux répondre à toutes vos demandes.

« Toutes vos demandes », aucune tournure de phrase n'est plus suspecte. Mais s'il était proche de Naoe-sensei, je supposais pouvoir lui faire confiance.

Moi — Je m'appelle Ayanokôji, sous la supervision de Naoe-sensei. Si le besoin se fait sentir, votre aide sera précieuse.

M. Tsukishiro — Je ne suis pas seulement membre du Parti des citoyens, mais aussi du Parti de la paix.

Le Parti de la paix était le principal parti d'opposition. Il avait toujours eu une relation conflictuelle avec le parti des citoyens. Juste avant que je ne devienne politicien, le Parti de la Paix avait failli remporter les élections de façon inattendue. Sans certaines manœuvres de Naoe-Sensei, l'administration aurait pu être renversée. Généralement, si vous faites partie d'un camp, vous êtes hostile à l'autre. Peu importe le domaine. Alors j'avais un peu de mal à comprendre sa double allégeance.

Tsukishiro s'éloigna avec Naoe-sensei, gardant en permanence un sourire étrange sur son visage. Il plaça Naoe-sensei dans le taxi qui l'attendait et continua à incliner la tête jusqu'à ce que la voiture soit hors de vue.

Kamogawa — Il fait froid. Je crois que plus personne ne regarde...

Moi — Maintiens-la tête baissée au moins une minute après que la voiture soit partie. Et n'aie pas l'air fatigué en te redressant. Les yeux sont partout.

Ne serait-ce que pour les gens du ryotei, qui nous regardaient furtivement. S'ils avaient entendu la moindre insatisfaction de Naoe-sensei, cela aurait été le début des ennuis pour eux.

Kamogawa — Mais pourquoi Naoe-sensei était-il dans un taxi aujourd'hui ? Et pourquoi avec une jeune fille ? Adultère quand tu nous tiens !

Moi — Je crois que lui aussi est un touche-à-tout, après tout.

Je ne connaissais pas les détails. Mais peut-être avait-il essayé d'attirer quelqu'un ici. C'était une possibilité.

Moi — Ce n'est pas ce qui devrait nous préoccuper. Concentre-toi sur le projet qu'on nous a refougué !

Il y a toujours des choses horribles en coulisses, dont personne ne sait rien.

Kamogawa — C'est un grand projet, mais c'est un peu scandaleux.

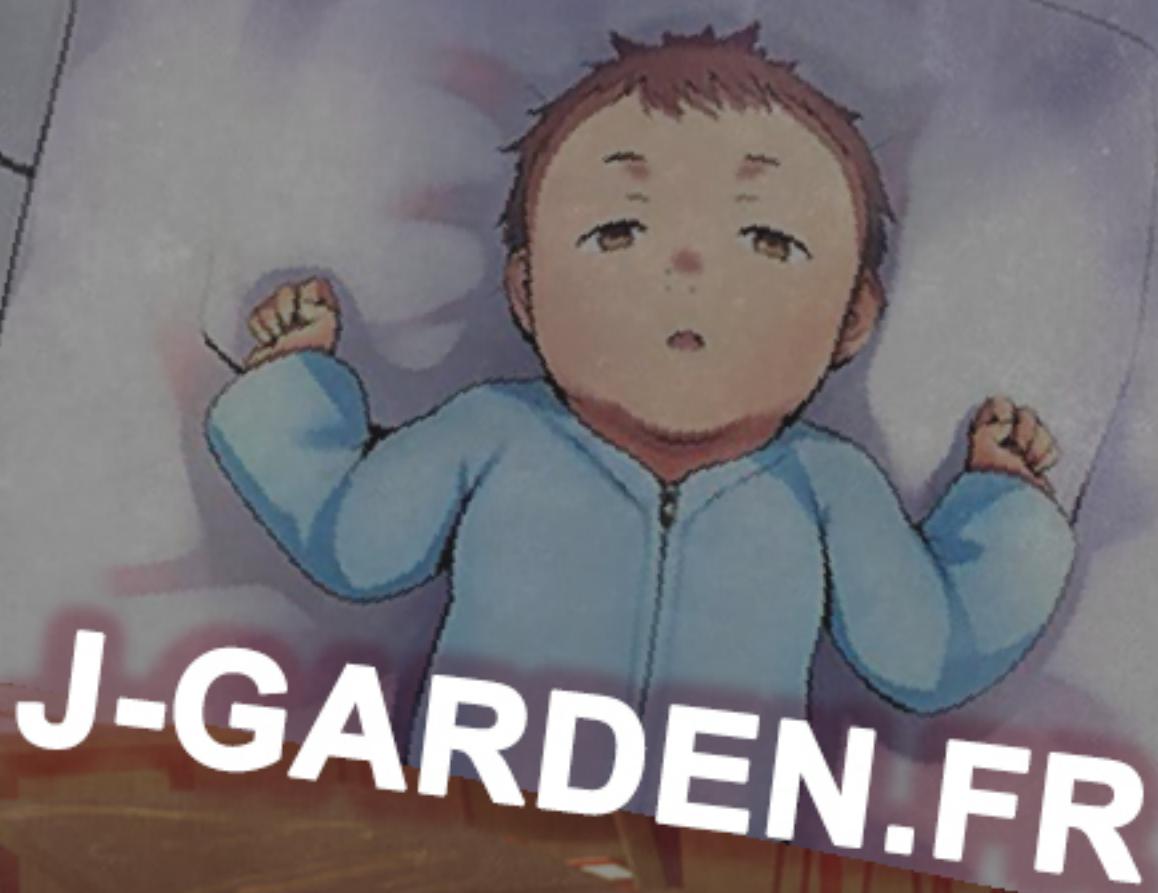
C'était un sacré challenge, en effet. Cependant, le fait que Naoe-sensei ait également mis Kamogawa dans le coup semble être une erreur. Ce dernier est une girouette sans la moindre conviction. Au moindre pépin, je n'ose pas imaginer...

Non, Naoe-sensei n'aurait jamais commis une telle imprudence.

L'avait-il intégré au plan pour nous donner une issue de secours en cas d'échec ? Toujours était-il que, pour l'instant, je démarrais avec un certain handicap.

$$E_t = \frac{2\cos\vartheta_1 \cos\vartheta_2}{r}$$
$$f_0 = \frac{1}{2\pi\sqrt{\epsilon}}$$
$$\Omega = \frac{\Phi}{S_T^2}$$
$$M =$$

$$M_0 = \frac{4\pi r^2 r^3}{\partial P T^2}$$



J-GARDEN.FR

SINCE 2008
ALL GREEN

JGLN



Chapitre 2 : L'effort

Malgré les belles paroles d'un certain politicien, le projet de développement des ressources humaines n'en était qu'au balbutiement. Tout était à faire, y compris la collecte de fonds. En dehors de la formation dès l'enfance, la substance du projet, aucun cadre n'était posé. Nous devions agir avec prudence.

Moi — Cela promet d'être assez décousu...

Je posai mes pieds sur le bureau inondé de paperasse et continuai de feuilleter les documents. Un seul faux pas et ce projet pouvait créer un scandale. « Cet établissement est destiné à venir en aide à des enfants »... du moins, c'était l'impression que cela devait donner. Encore fallait-il que le plan démarre. Ainsi, plus que tout, la première étape allait consister à trouver des enfants sur lesquels allaient être menées les expériences. Ensuite, réunir l'énorme budget nécessaire au projet. Une fois identifiés, il allait nous falloir un moyen de mettre la main sur ces enfants. Je composai le numéro à onze chiffres que j'avais mémorisé.

Moi — C'est moi. J'aurais besoin de solliciter les services d'Ohba.

Tout d'abord, le plus dur était de briser la glace. Ensuite, j'allais prétendre avoir besoin de son aide pour acquérir un nouveau-né. Bien évidemment, passer par Ohba n'augurait rien de très légal. En pleine conversation, la sonnette retentit.

Moi — Je suis désolé, je vous rappellerai.

Je mis fin à la discussion avec Ohba au beau milieu d'une phrase, décidant de m'occuper de mon visiteur.

Kamogawa — Bonjour, c'est Kamogawa. Ayanokôji-san est-il là ?

Moi — C'est ouvert

Kamogawa — Excuse...moi ?

Dans un coin du bureau miteux, le visage de Kamogawa apparut étonné

Kamogawa — Wow.

Son attitude était subtilement grossière, mais contrairement à beaucoup il fit preuve d'une certaine pudeur.

Kamogawa — Par hasard, est-ce que tu vis ici Ayanokôji-san ?

Avec les canettes de bière jonchant le sol à mes pieds, les draps non changés sur le canapé usé et les vêtements en boule sur le sol, même un enfant pouvait arriver à cette conclusion.

Moi — Et alors ?

Kamogawa — Non pas qu'il y ait le moindre mal à ça, mais...

Moi — Cela ne vaut pas mon salaire, c'est ça ?

Le salaire mensuel des membres du Parlement japonais était largement supérieur à un million de yens. Les primes étaient similaires et s'élevaient à plus de 20 millions. Sans même parler des honoraires.

Kamogawa — Kisarazu-san, qui a trois ans de plus que moi, s'est vanté d'avoir signé un contrat pour le dernier étage d'une tour du centre-ville dans la semaine après avoir intégré le parlement Il aurait obtenu un prêt normalement inaccessible.

Moi — Cela n'a rien à voir avec sa qualité de parlementaire.

Kamogawa — Quoi ?

Moi — Il est vrai que notre revenu annuel est élevé. Cependant, qu'il s'agisse d'un membre de la Chambre des représentants ou de la Chambre des conseillers, nous sommes régulièrement soumis à des élections. Autrement dit, notre situation n'est pas jugée assez stable pour obtenir des prêts aussi importants.

Kamogawa — Mais Kisarazu-san a pourtant dit que...

Moi — Le montant, la banque, les connexions... Il y a un milliard d'autres raisons qui peuvent expliquer le pourquoi du comment.

Kamogawa — Alors... je ne pourrai pas obtenir de prêt, donc ?

Certes, Kamogawa valait intrinsèquement moins que Kisarazu. Mais il avait son père, Kamogawa Toshizou, le meilleur garant possible. La banque aurait même offert les croissants !

Moi — C'est ridicule, de toute façon.

Kamogawa — Ridicule ? Tout le monde veut un appartement de luxe !

Moi — Tu ne devrais pas prendre exemple sur Kisarazu. C'est juste un conseil.

Pas étonnant qu'un pion aussi cupide soit tenté par ce genre de procédés.

Moi — Bien sûr que tu voudras acheter. Mais plus que l'argent, ce sont le timing et l'opportunité qui comptent.

Kamogawa hocha la tête, comme s'il avait compris.

Moi — Imagine que 100 millions de yens apparaissent devant toi, comme ça... Qu'en ferais-tu ?

Kamogawa — Je mets 90 millions de côté, en m'éclatant avec les 10 millions restant. Cabarets, voiture, placement dans des actions... Avec 200 millions j'aurais même acheté toute une propriété !

Dans un sens, c'était une réponse plutôt intéressante. Mais tout comme Kisarazu, un tantinet hors-sol.

Kamogawa — Tu veux dire que tu ferais autrement, Ayanokōji-san ?

Moi — D'après toi ?

Kamogawa — Vas-y, dis-moi !!

100 millions. Si j'avais eu autant d'argent, je l'aurais dépensé en quelques jours. Les gens pensent aux biens matériels, mais l'argent peut surtout servir à se faire une place dans certains cercles via les pots-de-vin. C'est un investissement sur l'avenir sous-coté, négligé, et qui pourtant peut vous revenir quelques années plus tard de façon décuplée. Avec à la clé le titre d'homme le plus puissant de ce pays.

Moi — Enfin, qu'importe... Que fais-tu ici ?

Kamogawa — Je suis venu t'aider, comme me l'a demandé Naoe-sensei.

Moi — Je te remercie, mais ça ira !

Kamogawa — Non, je ne crois pas. Pas après m'en avoir parlé. Je me fiche que tu en récoltes toute la gloire, si jamais, mais tout de même...

Kamogawa avait une vie poisseuse. Je comprenais son envie de se greffer à un projet rare et ambitieux.

Mais être membre du Parlement japonais n'était pas une mince affaire : il n'y a pas de week-ends, de congés... comme dans tout métier relatif à l'administration en général. Une fois le Parlement en activité, il allait devoir participer à des sessions au sein du Parti civique. La plus grande partie de son emploi du temps allait être remplie de réunions, de contacts avec les visiteurs, de réflexions sur les votes, sur des affaires politiques et les problématiques du moment.

Moi — Peux-tu me donner un coup de main, alors ?

Kamogawa — Pour sûr ! Je suis le fils de Kamogawa Toshizou, après tout.

Son père n'était personne en politique. Cependant, je ne pouvais pas ignorer les consignes de Naoe-sensei si facilement, n'est-ce pas ?

Moi — Cela tombe bien, j'ai déjà un travail pour toi !

Les yeux de Kamogawa s'illuminèrent, n'ayant jamais été assigné à un rôle de quelconque importance auparavant.

Kamogawa — Quel genre de travail ?

Moi — Nous devons à tout prix trouver un site pour expérimenter le projet. Tu devras donc nous trouver le lieu avec le meilleur rapport budget, surface, et éventuellement un endroit relativement isolé. Tu souhaites être reconnu par Naoe-sensei, n'est-ce pas ?

Kamogawa — Je vois. Nous devons forcément passer par-là.

Moi — En effet. Nous n'allons peut-être pas avoir tout de suite la capacité d'un lycée par exemple. Mais il nous faudra bien un espace minimal, ne serait-ce que si nous accueillons chaque année de plus en plus d'enfants. De plus, l'endroit doit jouir d'une certaine discréetion.

Ce projet ne pouvait pas faire l'objet d'une publicité trop importante. Nous ne pouvions pas laisser la presse écrire sur l'éducation dangereuse de nourrissons et de jeunes enfants.

Moi — D'un point de vue budgétaire, ce sera inévitablement en zone rurale, n'est-ce pas ?

Le visage de Kamogawa changea. C'était globalement une larve, mais je devais bien admettre qu'il était assez volontaire.

En lui confiant les bonnes tâches et en lui faisant prendre confiance, il pouvait être utile. Enfin, je l'espérais fortement.

Kamogawa — Très bien. Je vais voir ce que je peux faire.

Moi — Parfait. Je ne t'ai jamais vu si radieux !

Kamogawa — Oh, vraiment ?

Je lui fis quelques compliments, et son visage changea naturellement.

Kamogawa — Et toi, que vas-tu faire là ?

Moi — Eh bien, l'argent est le nerf de la guerre. Je vais tâter le terrain de mon côté également.

En avançant conformément au plan, la somme d'argent nécessaire au seul lancement risquait d'être considérable. Par exemple, les ressources humaines allaient nous coûter au moins 500 millions de yens¹. 600–700 millions² si nous voulions avoir un peu de marge...

Kamogawa — Tu veux dire que tu vas tenter de convaincre de potentiels investisseurs.

Moi — Tout à fait, c'est l'idée.

Kamogawa — Qui ne voudrait pas fournir à ses enfants une éducation d'élite ?

Ce type était vraiment paumé. Il nous fallait faire financer quelque chose qui n'était qu'à l'état de projet, c'est-à-dire quelques morceaux de papier. Ensuite, réunir l'argent allait être une autre paire de manches : dans le milieu politique, les dons directs ne sont pas l'usage, la pratique voulant plutôt qu'une personne verse une certaine somme à un organisme affilié au parti.

Il y a une limite au nombre de dons, bien qu'il existe certaines façons de contourner cette barrière. Si nous avions pu utiliser le nom de Naoe-sensei, les dons auraient fusé en une heure. Mais nous devions nous débrouiller par nos propres moyens en trouvant un autre pourvoyeur, assez influent pour pouvoir faire un effet domino.

¹ Env. 3M€

² Env. 4M€-5M€

Je congédiai Kamogawa après lui avoir confié ses tâches, puis sortis trois relevés de banque de mon bureau. Il y avait des dépôts de trois sociétés, dont une banque régionale.

Moi — Autour de 10 millions³... au total.

Ce n'était pas grand-chose, mais je suppose que c'était un début.

³ Env. 7000€

1

Au quartier résidentiel huppé de Shirokane, dans l'arrondissement de Minato, une petite villa historique se distinguait. La façade ne semblait pas accuser les années, comme si elle avait plusieurs fois été rénovée. Même un simple politicien ne pouvait sûrement pas se permettre d'y habiter. Les caméras de surveillance un peu partout vers l'entrée renforçaient l'impression de mystère autour des lieux.

Après avoir jeté un coup d'œil à la somptueuse plaque avec écrit « Sakayanagi », je sonnai. Un homme âgé, certainement un domestique de la maison, vint m'ouvrir. J'avais rendez-vous, donc je pus passer la porte sans problème. Les tatamis spacieux qui sentaient le jonc, semblaient en très bon état. Ils étaient très certainement régulièrement brossés, et la maison ne manquait certainement pas de moyen pour les entretenir.

Plus loin, j'arrivai dans une pièce de style occidental, et on me demanda de patienter sur un canapé. Je me préparais psychologiquement à mon entrevue imminente sur ce canapé. Je venais pour le compte de Naoe-sensei, je ne devais pas me rater. Alors que je fixai la vapeur sortant d'une bouilloire, la personne que j'attendais arriva.

Sakayanagi — Merci d'avoir patienté.

La première impression que j'eus instantanément était celle d'un homme mince et élancé. Il avait une voix calme et n'avait pas l'attitude commune à beaucoup de gens aisés.

Moi — Enchanté de faire votre connaissance. Mon nom est Ayanokōji. Merci de prendre de votre temps précieux pour me rencontrer.

Il semblait sans prétention, avec le niveau de forme minimal. Je ne devais pas me laisser prendre au jeu.

Sakayanagi — Quant à moi je suis Sakayanagi. J'ai entendu parler de vous par Naoe-sensei à plusieurs reprises.

Moi — En bien, je l'espère !

Sakayanagi — Eh bien, il n'a fait qu'évoquer quelqu'un de très compétent. Quand j'ai su que vous aviez mon âge, j'étais gêné.

Tout lui réussissait depuis sa naissance, pourquoi être gêné ? Si ce n'était pas de la modestie, il était un excellent acteur.

Moi — Je vous remercie, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous aussi.

Tout d'abord, je voulais sonder sa personnalité.

Sakayanagi — Sincèrement, j'ai encore un long chemin à parcourir. Mon père, lui, était exceptionnel.

Il ne profita pas de mes compliments, souriant amèrement comme s'il était réellement troublé. Nous poursuivîmes les bavardages un certain temps, sans que cela ne change. Ainsi, je pris la main de la conversation.

Moi — Si je suis ici, c'est parce que Naoe-sensei m'a souvent recommandé de me tourner vers vous, par le passé, en cas de problème. Je dois donc bien admettre que je suis là pour solliciter vos faveurs.

Les gens riches n'apprécient pas une telle façon d'entamer une conversation. C'est parce que l'argent est à l'origine de la plupart de leurs problèmes. Ils veulent investir, créer une entreprise, etc., mais ils n'ont paradoxalement pas les fonds à la hauteur de leur folie.

Sakayanagi — En quoi puis-je vous aider ?

Le visage de Sakayanagi changea légèrement, mais il ne semblait pas alarmé.

Moi — J'envisage de lancer un projet. Mais cela nécessite des fonds.

Sakayanagi — Et... Vous espérez un financement de ma part ?

Moi — Indirectement. Nous nous rencontrons pour la première fois, ce serait tout de même osé. Néanmoins, j'aimerais que vous puissiez me servir d'intermédiaire avec d'autres hommes d'affaires.

Je sortis un dossier que j'avais soigneusement préparé, et le lui présentai. Sakayanagi ne l'attrapa pas tout de suite, continuant de me regarder à la place. Il devait se méfier de moi et il avait raison. Après tout, hormis mon nom, il ne me connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Je n'étais ni illustre politicien, ni une personnalité publique. Il était logique qu'il ne lise pas bêtement ce que je lui présente, voulant éviter d'éventuels ennuis.

Sakayanagi — Je vois. Donc vous ne me demandez pas d'argent ?

En effet, il aurait été difficile d'obtenir de l'argent. J'étais plus en recherche de soutien que d'aide pécuniaire. Si à la clé il me permettait d'obtenir de nombreux sponsors, cette rencontre allait valoir bien plus que n'importe quel chèque. Encore fallait-il que ça l'intéresse.

Moi — Le projet a un but simple : sauver la vie d'un maximum d'enfants et leur offrir une éducation digne. Et ce ne serait possible qu'avec votre aide. Moi-même, j'ai déjà été assez impressionné par le lycée que votre père a mis en place.

Les enfants, l'éducation, la vie... Ces mots allaient sûrement raisonner dans l'esprit de Sakayanagi, dont le père, impliqué dans l'enseignement secondaire, était une pointure dans ce domaine.

Sakayanagi — Pourquoi me consulter moi et non mon père ?

Moi — La politique est complexe. Kijima-sensei a popularisé l'existence du lycée de votre père auprès du monde entier, aussi ai-je supposé que les deux devaient être proches. Soutenant Naoe-sensei, rival de Kijima-sensei, il m'est délicat de demander conseil à votre père.

Sakayanagi — N'avez-vous pas envisagé la possibilité que je puisse également être en bons termes avec Kijima-sensei ?

Moi — Bien entendu. N'ayant toutefois aucun écho particulier à ce sujet, j'ai tenté ma chance.

J'édulcorais un peu les choses, mais le message était le suivant : son père était un sympathisant de Kijima, nous ne pouvions pas le mettre dans la confidence aussi brillant qu'il soit.

Sakayanagi — Disons les choses : vous ne voulez pas que Kijima-sensei ait vent de tout cela. N'est-ce pas ?

Moi — Je ne peux vous donner tort.

Sakayanagi — Je suis confus. Vous ne savez pas si je suis du côté de Kijima-sensei, de Naoe-sensei ou de quelqu'un d'autre... Mais vous êtes prêt à me partager de telles informations ? Vous jouez avec le feu.

Moi — Certes, je n'attends pas votre bénédiction absolue alors que nous venons à peine de nous rencontrer.

Sakayanagi hocha la tête, me donnant raison sans détour.

Moi — Cependant, en tant que politicien, j'ai une confiance totale en Naoe-sensei. Et jamais ce dernier ne vous aurait recommandé si vous n'étiez pas fiable.

Sakayanagi — ...Vous avez réellement foi en en Naoe-sensei.

Moi — La plupart des politiciens choisissent une faction ou une autre. Une fois le parti de quelqu'un pris, il convient de s'y tenir et de le soutenir jusqu'au bout. C'est comme ça que je fonctionne.

Sakayanagi — Je vois... Naoe-sensei peut vraiment compter sur vous !

Sakayanagi dit cela joyeusement, tout en se redressant.

Sakayanagi — Comme vous le savez, mon père a une relation étroite avec Kijima-sensei. Mais vous êtes-vous déjà demandé quel était mon lien avec Naoe-sensei ?

Moi — Je mentirais si je disais l'inverse.

Sakayanagi — J'ai un énorme respect pour mon père. C'est un modèle. J'essaye toutefois d'élargir mes horizons, en apprenant aux côtés de Naoe-sensei qui est un adversaire de poids de Kijima-sensei. Mon père est au courant et ne s'y oppose pas, d'ailleurs. C'est même le contraire.

Moi — Vous devez être quelqu'un, pour que même vos supposés adversaires vous fassent confiance. C'est qu'à minima, on vous reconnaît une certaine discrétion.

Généralement, on se doute qu'un fils va plutôt soutenir son père. Entretenir des liens avec des personnes antagonistes à ce dernier ouvrirait la possibilité d'obtenir des informations, en plus d'en donner. Mais Sakayanagi, pour une raison qui m'échappait, semblait avoir gagné la confiance de Naoe-sensei.

Moi — Et cet échange avec vous m'a renforcé dans mes convictions. Ainsi, je serai honoré que vous jetiez un coup d'œil à cela.

Sakayanagi — Initialement, je pensais abréger cette entrevue. Vous êtes toutefois parvenu à me faire changer d'avis. J'apprécie votre audace, et vais donc prendre connaissance de ce dossier.

En lisant, Sakayanagi marmonna instinctivement.

Sakayanagi — Il est vrai que des centaines d'enfants sont abandonnés chaque année au Japon. Nous devrions nous réjouir que des politiciens brisent ce tabou et essayent de changer les choses.

Moi — Cela vous parle donc ?

Sakayanagi — Bien entendu. Cela me fait une peine immense. Voilà donc le genre de problèmes devant être la priorité du gouvernement, non celle d'un simple citoyen comme moi... J'espère vous voir remédier à cette question au plus vite.

Moi — Si je le pouvais, je le ferais. Mais les choses ne sont pas si simples. Outre les enfants abandonnés, il y a également les enfants des familles monoparentales ainsi que ceux dans une extrême précarité ne pouvant accéder à une éducation adéquate. Les inégalités dans ce pays ne cessent de se creuser au moment où nous discutons.

Sakayanagi — En effet...

Moi — Quid de ces mères qui accouchent clandestinement dans des toilettes de gares, mettant fin à la vie de leur propre enfant ? Ceci est hélas loin d'être rare. Tout cela pour fuir les ragots, la pression sociale... Malgré tout cela, si ces personnes avaient d'autres opportunités, je pense qu'elles n'en viendraient pas à l'infanticide. Notamment s'il existait un endroit qui leur tendait la main.

Ce projet, concrétisé, pouvait sauver la vie d'une dizaine, d'une vingtaine, voire d'une centaine d'enfants. Peut-être même plus.

Moi — Vous, qui nous connaissez, avez conscience que tout ne se passe pas nécessairement comme un politicien le souhaite. Du simple conseil municipal au membre du Parlement, vous édictez des lois, décidez de budgets, promulguez des ordonnances... Mais personne n'écoute les jeunes politiciens qui sortent de ce carcan, pendant que ceux qui détiennent le pouvoir œuvrent pour leurs intérêts personnels. Ou peut-être devrais-je fermer les yeux sur ces enfants et attendre une trentaine d'années, pour enfin avoir mon mot à dire ?

Sakayanagi, en pleine écoute, devait culpabiliser à cause de son inaction. Quitte à faire légèrement dans le pathos.

Sakayanagi — Tout de même... Vous êtes un parlementaire, représentant des citoyens. Comment comptez-vous vous y prendre sans mettre votre projet à l'ordre du jour officiellement ?

Moi — Nous sommes des politiciens, des hauts fonctionnaires. Nous ne sommes pas là pour faire de bénéfices, mais s'ils devaient faire partie de l'équation... Pourquoi les refuser ?

Sakayanagi — Donc vous voulez faire de ce projet une initiative privée ?

Moi — Naoe-sensei vous porte de l'intérêt, vous avez un pied dans le monde politique... Les gens vous écouteront. C'est pour cela que, selon moi, vous êtes le pont adéquat vers le monde des affaires. Ceci pour le bien de ce projet.

Sakayanagi — Il est vrai qu'un politicien ouvre certaines portes. Si ce projet est réalisable, sans doute que beaucoup de mains se tendront.

Étant de la troisième génération, son grand-père était déjà dans le milieu. Cet homme est beaucoup plus capable que Kamogawa et d'autres. Malgré son air accessible, ses réponses étaient très fermées.

Sakayanagi — Il existe des moyens de collecter des fonds. Par exemple, votre statut ne vous interdit pas de faire appel à des prestataires, non ? De plus, nous pouvons faire un appel d'offres au Japon, mais également à l'étranger, via internet.

Moi — Faisons un appel public, notifiant ainsi à toute la planète que notre pays est en échec et bloqué un siècle en arrière. Naoe-sensei verrait son image dégradée. Voici pourquoi je réclame la confidentialité, et c'est la raison pour laquelle nous avons besoin de gens comme vous.

Sakayanagi — Je n'ai rien contre vous présenter à d'illustres investisseurs. Toutefois, vous risqueriez d'être déçu.

Je suppose qu'il allait nous falloir bosser le marketing. Par exemple, peut-être essayer de rendre ce projet plus « réaliste » en ne l'édulcorant pas trop.

Moi — Alors, que me conseilleriez-vous ?

Sakayanagi — Soyez honnête. Exposez précisément vos objectifs, vos pensées, Ayanokōji-san.

Ceci était certainement la meilleure marche à suivre, en effet.

Sakayanagi — « Je ne suis intéressé ni par l'argent ni par la renommée. J'œuvre pour ces enfants »... Si quelqu'un venait vous dire cela, lui accorderiez-vous un quelconque crédit ?

Certainement, j'en rirais si un tel individu se présentait à moi.

Sakayanagi — « Il veut la gloire, l'argent. Il mise sur un beau crâne... ». C'est un peu cru, mais vous seriez bien plus crédible. De plus, vous avez un statut intéressant, de nature à en convaincre plus d'un de vous suivre et de faire de vous une pointure.

Moi — Je vois...

Sakayanagi — Bien sûr, ce serait mieux pour les enfants de ne pas être au centre de conflits d'intérêts. Mais... quel est votre intérêt à VOUS ? Quel est votre objectif ?

Moi — Statut, gloire et argent... Des choses classiques, en somme.

Il avait entièrement raison. Mais il y avait aussi autre chose.

Moi — De plus, le Japon n'est pas compétitif dans son état actuel. Mais nous ne voulons pas nous contenter de voir ce qui marche ailleurs pour recopier. Non, nous voulons être des pionniers dans l'éducation d'excellence afin de disposer de génies capables de rivaliser avec le reste du monde. Nous ne nous contentons pas de sauver des vies, mais nous voudrions en faire quelque chose de grandiose. Cet objectif est sincère.

Des sauvetages forcés et une instruction exigeante, cela ne suffisait pas pour faire bien voir ce projet. Au contraire.

Sakayanagi — Ainsi, l'éducation étant l'apanage des parents, vous pensez que les enfants ne disposant pas de cadre familial pourraient être élevés et éduqués dans votre intérêt.

Moi — Pas le mien, non. Celui de la nation.

Le Japon d'après-guerre ayant connu le boom économique se mourrait lentement. Ce n'était qu'une question de temps avant que ce pays ne soit considéré comme en voie de développement.

Moi — Que pensez-vous de ces politiciens majoritairement âgés ? Pensez-vous qu'à 70 ou 80 ans, l'avenir du Japon les préoccupe ? Tout ce qui les intéresse, c'est le temps qu'il leur reste en vie. Qui sait, peut-

être que j'évoluerai également dans cette voie. Mais en attendant, j'œuvre en pensant à notre jeunesse et à notre avenir. C'est pour cela que nous devons agir le plus rapidement possible.

Je me retrouvai à parler avec passion. M'étais-je laissé emporter par cet homme, ou étaient-ce mes habitudes de politiciens qui se manifestaient ?

Sakayanagi — Naoe-sensei est-il au courant de votre venue ici ?

Moi — Eh bien non, c'est une initiative personnelle.

Il n'était pas tenu de me croire sur parole. Mais il sembla le faire, hochant la tête après m'avoir regardé dans les yeux.

Sakayanagi — Mon père et vous semblez avoir des approches éducatives très différentes. Mais je pense que la contradiction est source d'apprentissage. Ce qui explique d'ailleurs ma présence auprès de Naoe-sensei en ce moment.

Pour rappel, son père était le créateur du Lycée Public d'Excellence, un des projets les plus novateurs en la matière. Mais c'était assez différent de ce que l'on voulait mettre en place, comme l'avait souligné Sakayanagi.

Sakayanagi — Je vais accéder à votre demande et vous présenter de nombreux collaborateurs. À une condition, toutefois

Moi — Laquelle ?

Sakayanagi — Une fois ce projet concrétisé, permettez-moi de vous voir à l'œuvre.

Moi — Est-ce là tout ce que vous souhaitez ?

Sakayanagi — Ceci est très important à mes yeux. Je peux énormément apprendre de votre expérience en la matière.

Moi — C'est d'accord. Vous serez libre d'y aller et venir comme bon vous semble. Soyez donc patient en attendant le résultat de mon travail.

Cette contrepartie était bien négligeable pour avoir accès à son réseau. D'ailleurs, non seulement le lycée que son père avait mis en place m'intéressait, mais je n'étais pas contre obtenir des informations sur Kijima, rival de Naoe-sensei. L'information est le nerf de la guerre. Mais les choses allaient-elles être si faciles ?

Après tout, même si cet homme rayonnant semblait être un allié depuis le début, malgré quelques réserves, peut-être ne disait-il pas tout. En effet, ce n'était pas parce Naoe-sensei était derrière ce projet qu'il allait nous faire une confiance aveugle.

Je m'étais peut-être un peu emporté... Après tout, je n'avais même pas eu le temps de faire énormément de recherches sur lui. La confiance aveugle est une bien mauvaise conseillère, néanmoins, un homme politique doit être prêt à prendre des risques et en assumer les conséquences.

Moi — Si vous le souhaitez, je serais heureux de dîner avec vous prochainement. Vous devez sûrement avoir énormément de choses à dire sur l'éducation, la vôtre au lycée en particulier.

Sakayanagi — De même que j'apprécierais grandement vous entendre parler de politique, en plus de ce projet-là. Je serai ravi d'être en votre compagnie.

L'invitation à dîner et à d'autres événements donnait un peu plus de matière à cette relation naissante.

C'était parti pour le deuxième round.

2

À mon réveil, les tâches sur le plafond miteux semblaient trembler.

Moi — Je devrais peut-être me calmer sur l'alcool...

Alors que je restais là, hébété, incapable de rassembler l'énergie nécessaire pour me lever, j'entendis sonner à trois reprises à intervalle régulier. Remarquant peut-être que la porte n'était pas verrouillée, le visiteur entra sans hésiter. Kamogawa, qui n'avait pas donné de nouvelles depuis environ deux semaines, se présenta au bureau, le souffle coupé.

Kamogawa — Ayanokōji-san, debout !! Je nous ai dégoté l'endroit parfait !

Moi — Un peu moins de bruit, je te prie...

Avec mon manque de sommeil, j'avais l'impression qu'il me parlait avec un mégaphone. Les bourdonnements pleins les oreilles, je jetai alors un coup d'œil à ce que Kamogawa venait m'apporter.

Kamogawa — Tu empestes l'alcool, quelle chance... Où as-tu fait un si bon repas ?

Moi — Cela fait partie du métier, je ne vois pas en quoi c'est amusant.

S'il s'imaginait une soirée arrosée avec des femmes à gogo, il se mettait le doigt dans l'œil. En tant qu'homme politique, en plus, il y a cette lutte perpétuelle pour garder le contrôle tout en servant ses supérieurs. En clair, j'avais déjà ça en commun avec les hommes d'affaires. Sur ce, je regardai un peu les documents que Kamogawa avait apportés. Ils concernaient le lieu où nous allions nous installer.

Moi — Saitama. N'est-ce pas ta ville natale ?

Ce n'était pas surprenant ; il aurait été irréaliste d'établir le bâtiment à Tokyo, où les prix des terrains sont élevés.

Kamogawa — En effet. Les lieux étaient autrefois occupés par une usine de produits pharmaceutiques. Mais suite à un problème de pollution

signalé dans la région, la société affiliée a fait faillite il y a peu. Les locaux existent donc toujours, et la taille semble idéale pour nos besoins.

Je posai les documents sur mon bureau et utilisai mon ordinateur pour confirmer l'emplacement précis. C'est l'un des avantages de notre époque, obtenir des informations sans bouger de chez soi !

Cet endroit se trouvait à plus d'une heure de la gare la plus proche, et aucun bus ne desservait le coin. Le site internet semblait indiquer que l'on pouvait louer la propriété puis finir par l'acheter. Le prix était légèrement élevé par rapport à ce que je m'attendais du coin, mais tout se négocie.

Moi — 2,4 millions⁴... N'est-ce pas un peu cher payé ? À une demi-heure de la gare, nous avons la même chose pour 2,5 millions⁵.

Kamogawa — Je suppose qu'il ne s'agit que d'un prix de départ.

En effet, il ne devait pas y avoir foule pour louer cet endroit. Négocier un prix plus intéressant allait sûrement être facile. D'autant plus en leur faisant comprendre que nous serions intéressés par du long terme.

Kamogawa — En tout cas, l'endroit est beau. N'est-ce pas ?

Moi — Tu sembles en effet très emballé. Et quelle est ton estimation budgétaire pour les travaux de rénovation et autres ?

Kamogawa — Nous y voilà !

Il sortit un autre document de son sac et me le présenta. Il semblait avoir le niveau de jugeote minimal puisqu'il avait tenu compte de ce genre de détails. J'avais même eu droit à une modélisation 3D !

Moi — Eh bien, même ça ?

Kamogawa — Oui. J'ai sollicité un ami travaillant dans le secteur de la construction, sans bien entendu lui parler du projet. Qu'en penses-tu ?

Moi — Pas mal. Mais le ravalement est-il nécessaire ? Je ne vais pas dépenser de l'argent pour de l'apparat.

Kamogawa — Tu es très minutieux sur la gestion de l'argent !

Moi — Disons que c'est le genre de détails auquel on pense plus tard.

⁴ Env. 16 000€

⁵ Env. 17 300€

Kamogawa — Très bien, j'essayerai d'en tenir compte.

La première étape consistait à mettre le projet sur les rails. Mais il nous fallait des résultats concrets.

Moi — Bien joué pour l'instant. J'aimerais contacter le propriétaire dès que possible.

Kamogawa — Directement, sans intermédiaire ?

Moi — Techniquement, nous sommes des intermédiaires. Autant y aller franco, au risque de ne pas arriver à se le mettre dans la poche.

Kamogawa — C'est compris.

En parallèle, nous devions chercher un second et troisième candidat. Mais il allait nous falloir prendre une décision rapidement.

Kamogawa — À supposer que ça ira de ce côté... Qu'en est-il des enfants ? Ce sera difficile sans eux, la matière première.

Bien sûr, j'y travaillais en parallèle.

Moi — Ne t'en fais pas, c'est prévu.

Kamogawa — Tu as une idée en tête ? Tu peux me la partager, nous faisons équipe je te rappelle.

Je lançai un regard furieux à Kamogawa qui me regardait avec impatience.

Moi — Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer, parfois. Ou alors tu es prêt à croupir avec moi en prison, si jamais ?

Kamogawa — Eh bien... Non !!

Je ne le menaçais pas. Mais j'avais conscience des risques et avais pris quelques précautions, au cas où tout venait à sortir. Je ne voulais pas qu'il soit impliqué là-dedans, non pas pour le protéger, mais pour me protéger moi : qui sait ce qu'il pouvait divulguer au cours d'un interrogatoire musclé ?

Moi — M'enfin, si tu t'interroges vraiment là-dessus, il n'y a pas trente-six solutions pour obtenir des enfants.

Les nouveau-nés sans filiation identifiable envoyés dans un orphelinat ou placés par des intermédiaires spécialisés avant d'être adoptés, par exemple.

Au fond, tous les enfants n'avaient pas la chance d'être élevés par leurs parents biologiques. Encore fallait-il que ces intermédiaires puissent nous assurer des transactions sécurisées.

Moi — Tu te doutes qu'obtenir des enfants est plus facile à dire qu'à faire. Aucune autorité ne nous en confiera facilement, malgré notre statut de politicien. Ce n'est donc pas que je ne veux pas t'en parler, mais j'aimerais le faire quand ce sera plus concret.

Kamogawa — Je vois !

Certes, certaines mères pouvaient être prêtes à succomber à une belle somme d'argent et des promesses de la part du gouvernement. Mais nous ne devions pas penser que cela allait être une généralité.

Kamogawa — Qu'en est-il des enfants des orphelinats ?

Moi — Officiellement, cela n'existe pas au Japon. « Établissements de soins pour enfants », ou « Maisons d'accueil » dans le cas des nouveau-nés, ce qui nous intéresse. Eux aussi se méfieront certainement de nous.

Kamogawa — En effet...

Il n'était pas surprenant de le voir un peu déconnecté, lui qui avait passé son temps à ne s'occuper que de la partie immobilière du projet pour l'instant.

Kamogawa — J'essayerai de faire mes recherches de ce côté-là aussi.

Moi — Une fois que les locaux seront au point et que le projet sera officiellement reconnu comme initiative gouvernementale.

Trouver les enfants n'allait être qu'un début : à terme, le but était la mise en place d'un foyer permanent. Comment s'y prendre ? En misant sur la complicité d'un chef de service de gynécologie-obstétrique ? Ou carrément en ouvrant une clinique avec cette spécialité ? Trouver un docteur vendant son âme au diable n'était pas le plus difficile. Je montrai à Kamogawa une ébauche de mon plan sur ordinateur pendant que je lui expliquais. Je lui rappelais que l'idée était de créer un endroit pour les mères ne pouvant s'occuper de leurs enfants, pour être tranquilles. Les bébés de moins de 28 jours, le jour 0 étant le jour de naissance, sont appelés « nouveau-nés ». Certains nouveau-nés de trois mois sont pris en secret, leur mère signant une décharge valant renoncement à la garde. Les enfants sont ensuite élevés jusqu'à six mois avant d'être placés dans un programme éducatif.

Kamogawa — Donc tu vas devoir attendre quelques années avant de vraiment avoir la main sur un enfant ?

Moi — Ne sois pas ridicule. Les choses faites à moitié ne font pas bouger le monde, Kamogawa.

Nous devions les avoir au plus jeune âge possible pour démontrer une différence de capacité écrasante avec les enfants non élevés dans notre institut. Il en allait de la crédibilité de celui-ci : les enfants devaient être les meilleurs, tant au niveau de l'intelligence que des capacités physiques.

Moi — Plus notre échantillon est large, mieux c'est... De toute façon, que nous ayons un enfant ou vingt, nous en tirerons quelque chose.

Peu importe combien d'enfants tenaient : si seulement dix survivaient, alors nous n'avions qu'à faire comme s'il n'y en avait que dix depuis le départ. Notre établissement allait en ressortir grandi.

Kamogawa — Mais comment éduquer des enfants en bas âge ? Ils ne parlent même pas, n'est-ce pas ?

Moi — As-tu déjà entendu parler du langage des signes pour bébé ?

Kamogawa — « Langage des signes pour bébé », qu'est-ce que c'est ?

Moi — Les nourrissons ne parlent pas, certes, mais ils peuvent communiquer à l'aide de gestes. Le développement du cerveau et des muscles est essentiel pour prononcer des mots, mais les mains et les doigts sont opérationnels bien plus tôt.

Bien sûr, il fallait attendre environs six mois pour qu'un bébé puisse potentiellement communiquer avec les signes.

Kamogawa — C'est fou...Haha...

Moi — Eh oui. Les bébés sont plus intelligents que nous le pensons. Si on ne leur apprend rien, ils pleurent. Si on leur apprend, ils nous expliquent pourquoi.

L'objectif était bien sûr plus ambitieux : l'éducation précoce et complète de l'enfant dès la sortie de berceau. Tel était notre but ultime.

3

Nous avions pu obtenir une porte d'entrée avec le monde des affaires. Cependant, personne n'allait investir sans avoir une idée précise de ce que nous allions faire. Anticiper, donner des aperçus... C'est capital en politique.

Ce soir-là, je me rendis seul dans une chambre d'un petit immeuble du centre de Kabukichō. Je fréquentais ce cabaret deux à trois fois par mois, pour me changer les idées. Certes, ce business tombait légèrement en désuétude, mais il vivait grâce à sa clientèle plus âgée. Le monde de la nuit est lié à la politique.

— Bienvenue, M. Ayanokōji !

Un garçon familier vêtu de noir m'accueillit et me dirigea vers le restaurant.

Moi — Est-ce que Mika est ici ?

— Oui, elle est à l'ouvrage. Elle m'avait dit que vous arriveriez bientôt, et elle avait raison. Veuillez donc me suivre, s'il vous plaît.

Il me montra la salle VIP à l'arrière du restaurant. Il y avait déjà quelques bouteilles et quelques snacks. Il était évident que notre venue était soigneusement préparée avant même notre arrivée.

— Je vous prie d'attendre un instant.

Le garçon inclina la tête et quitta la pièce. Alors que je m'asseyais en silence sur le luxueux canapé, une vague d'épuisement m'envahit. Je n'avais même pas l'énergie d'attraper mon verre, alors je me contentai de m'avachir.

Moi — Ooof...

Je soupirai profondément, un peu surpris de moi-même. Je n'avais pas eu une seule bonne nuit de sommeil dernièrement, la faute à ce projet lourd de responsabilités confié soudainement. Je jouais ma vie là-dedans, aucune erreur ne pouvait être tolérée. Pour l'instant, nous avions un emplacement, mais pas assez de fonds pour le sécuriser. Nous n'avions ni équipe pédagogique ni personnel pour faire tourner la structure. Il allait falloir réfléchir à une façon de garder tout ce petit monde silencieux. L'argent allait sûrement être la clé.

Moi — L'argent, l'argent, l'argent...

Sakayanagi nous avait ouvert des portes, mais nous n'avions aucune idée de si cela allait concrètement aboutir à quelque chose.

Moi — Je ne sais pas ce qui va se passer...

Je fermai les yeux, incapable de supporter la somnolence. Cet endroit me changeait de mon bureau et de mon rigide dossier. Je m'allongeai, me demandant combien de temps s'était écoulé. Une minute ? Une heure ? Quand j'ouvris les yeux, je vis un visage qui me regardait en coin. Ses grands yeux, ses lèvres familières... Elle faisait toujours ça.

Mika — Réveillé ?

Moi — Combien de temps ai-je dormi ?

Je me levai du canapé et me versai un verre de whisky pour me réveiller.

Mika — Peut-être dix minutes. Tu devais être très fatigué !

Seulement. Mais ce court laps de temps m'avait fait un bien fou.

Mika — Désirerais-tu du thé, ou un verre d'eau ?

Moi — Disons que je me sens mieux quand je bois ça.

Mika hocha la tête avec étonnement, ajouta un peu plus d'alcool et essuyant l'eau du verre d'une manière familière.

Moi — J'ai une faveur à te demander.

Mika — Tu es à peine réveillé... Pourquoi ne pas oublier le travail pendant une petite minute ?

Moi — Je ne pense pas pouvoir y parvenir.

Je renforçai un peu plus mon emprise sur le verre dans ma main.

Mika — Je sais que ton travail est important pour toi.

Moi — La frontière est mince entre le travail important et celui qui ne l'est pas. Rien ne peut être ignoré.

Dans mon cas, même ramasser des châtaignes était une tâche importante.

Mika — La vie de politicien est difficile. De nos images à la télé, nous les voyons s'endormir au parlement, accusés de corruption, de liaisons extra-conjugales, etc. Peu semblent faire leur travail correctement.

C'était à cela que ressemblait la politique pour la personne moyenne, hein ? Le parti au pouvoir et le parti d'opposition, censés faire leur travail, se chamaillaient comme des enfants.

Moi — Cela me convient. Tant que les échelons supérieurs restent à peu près sains d'esprit.

Avec autant de vieux politiciens au pouvoir, je profitai de quelques avantages.

Mika — Je pense que tu ferais un grand politicien, Atsuomi.

Elle dit cela, posant doucement sa paume sur ma cuisse.

Moi — Tu ne connais rien à la politique. Comment peux-tu dire ça ?

Mika — Certes, mais j'ai l'œil pour les hommes.

Mika avait déménagé à Tokyo juste après le collège. Enchaînant les petits boulots, elle se lança finalement dans le monde de la nuit. De par sa beauté et son attitude délicate, elle s'était hissée au rang de numéro 2 de ce bar à hôtesse. Elle m'avait rencontré en cherchant un lieu pour recevoir un parlementaire. Nous nous rapprochâmes, devînmes même amants. Malgré la fin de notre relation, nous restâmes en contact non seulement pour le plaisir charnel, mais également, car elle était talentueuse. En effet, elle savait brillamment user de ses atouts, ayant entretenu plusieurs relations étroites avec des politiques au pouvoir ainsi que de l'opposition. Mika avait une règle d'or : rester discrète vis-à-vis de sa famille, ce qui faisait grandement les affaires des hommes venant se confier.

Les politiciens se méfient des femmes intelligentes : pour une conversation sur l'oreiller, ils leur préfèrent les simplettes répondant par un « huh » insipide lorsqu'un secret leur est divulgué. En bref, cela rassurait ces hommes de se dire qu'ils parlaient à une femme n'y comprenant rien. Mais cette Mika était différente. Elle n'avait aucune culture, mais était loin d'être dépourvue d'intelligence. Elle savait tirer profit de chaque parole d'un homme politique. À titre d'exemple, en échange de son aide, elle m'avait fait droguer et éliminer l'ancienne numéro un de ces lieux. Cette femme, que j'ai détruite, devait

probablement maintenant jouer l'hôtesse dans un endroit cheap et glauque. Ainsi, nous étions liés par cette espèce de rapport marchand.

Moi — J'aimerais en savoir plus sur certains d'entre eux.

J'étalai sur la table les photos de sept hommes d'affaires.

Moi — L'un des visages te semble familier ? Si non, penses-tu pouvoir te renseigner ?

Mika — Là, comme ça, je ne pense pas qu'aucun d'entre eux ne soit venu ici. Mais lui... Je crois l'avoir déjà vu quelque part... Je vais m'en assurer. Pourrais-je avoir son nom ?

Moi — C'est Sonezaki.

En parallèle, Mika composa un numéro.

Mika — Salut Sophia ! En fait, j'ai une question... Connaîtraites-tu un client nommé Sonezaki-san ?

Après une brève discussion entre amies, Mika mit fin à l'appel et hocha la tête.

Mika — Bingo. Il y avait ce gros client qui était fou de Sophia.

Moi — Eh bien, c'est une bonne chose. Ne pouvons-nous pas l'utiliser à notre avantage ?

Mika — Que veux-tu que je fasse ?

Moi — Ce Sonezaki est marié et a deux filles au collège. Il est naturel pour un homme riche de jouer avec les femmes, mais il ne voudrait pas que sa famille soit au courant de cette liaison.

Mika — Net et précis.

Moi — Fais comme bon te semble, tu as carte blanche.

Mika — Très bien.

Moi — Et encore une chose. J'aimerais aussi que tu te rapproches de Sasada. Il ne semble pas au top de sa forme ces derniers temps, j'aimerais mettre la main sur une ou deux de ses faiblesses.

Mika — « Sasada » ? Pourquoi ?

Le visage de Mika ne cachait pas son dégoût à la mention du nom de Sasada.

Mika — Je n'aime pas les connards qui me touchent sans permission.

Moi — Il a des vues sur toi ?

Mika — Il m'a même proposé de l'argent si je passais la nuit avec lui.

Moi — Donne-lui ce qu'il veut. Je lui soutirerai encore plus d'argent

La meilleure arme dont un homme pouvait disposer, pour une stratégie simple.

Mika — Combien comptes-tu me payer ?

Moi — N'ai-je pas toujours tenu parole ?

Mika — Ok. Je n'aime pas ça, mais je vais faire ce que je peux.

Moi — Oh, et n'oublie pas de prendre soin de Naoe-sensei. Il a une très haute opinion de toi.

Mika — ...Je ne sais pas.

Pour la première fois, l'expression de Mika devint sombre.

Mika — Je crois qu'on ne s'habitue jamais vraiment à ce genre d'homme.

Elle prit un sopalin et se mit à le plier au hasard. C'était un toc quand elle parlait de quelque chose de désagréable pour elle.

Mika — Disons qu'il n'est pas un vieillard ordinaire. Son aura est unique.

Moi — Vous vous ressemblez beaucoup.

Mika — Ne te laisse pas tromper par sa vieille apparence.

Moi — Fais attention à toi, également. Je ne veux pas que tu sois vaincue.

Mika — Tu rigoles ? Ce que tu me demande, c'est du gâteau.

J'ai sorti une liasse de billets de mon portefeuille et les posa sur la table.

Moi — Garde-ça, pour l'instant.

Mika — Tu t'en vas déjà ? On a le temps !

Moi — Désolé... Le devoir m'appelle !

L'alcool et les femmes étaient des distractions, rien de plus rien de moins. Ce n'était que partie remise.

L'important, pour l'instant, était d'exécuter parfaitement le projet et de se faire un nom dans la faction Naoe.

4

Quelques mois plus tard, j'étais dans mon bureau, regardant les photos du bâtiment finalement rénové. Les sols, les plafonds, les murs... Tout était blanc. Le schéma de couleurs monochromes donnait à l'installation une impression de propreté. Le blanc évoque la pureté, l'innocence, presque la sainteté... Parfait pour les futurs visiteurs des lieux, qui seront sans doute nombreux du gouvernement. Certes, l'enseignement allait être la chose jugée, mais l'image n'était pas à sous-estimer.

Kamogawa — Bonjour, Ayanokôji-san.

Moi — Oh !

Kamogawa et son ingénieur revenaient de Saitama pour une dernière vérification, planche en main, afin de s'assurer que tout allait bien. L'ouvrage ayant pris fin, il revint au bureau l'air soulagé.

Kamogawa — Tous les travaux sont terminés.

Moi — Bon travail. Et le résultat est tout à fait ce que j'avais imaginé.

Kamogawa — Comment es-tu arrivé à ce résultat avec notre budget ? Cela aurait dû coûter au moins deux fois plus cher !

Moi — Il suffit de tomber sur une entreprise de chantier sympathique !

Si vous chuchotez des mots doux en même temps que vous menacez les gens, ils coopéreront avec vous sans se soucier du profit.

Kamogawa — Le projet se concrétise vraiment, n'est-ce pas ?

Moi — Oui, c'est vrai.

Kamogawa — Tout ça c'est grâce à tes relations dans le monde des affaires, Ayanokôji-san. C'est une vraie performance de réunir près de 400 millions⁶ de yens en une nuit !

⁶ Env. 2,7M€

Cet argent avait été investi dans les éducateurs, le terrain, les bâtiments et la construction de l'installation elle-même. Il est si difficile de collecter de l'argent, mais tellement facile de le dilapider.

Moi — Pour parler sérieusement, ces gens ont une quantité affolante d'argent, mais ils ont toujours faim d'honneur et de gloire. Si ce projet réussit, ils auront cela en retour. Et je ne suis sûrement pas le seul qu'ils soutiennent.

Ces gens investissaient probablement dans plusieurs affaires en même temps, y compris la mienne. Certains avaient sûrement oublié mon existence.

Kamogawa — Donc tu prétends qu'ils n'attendent rien ?

Moi — C'est mieux ainsi. Il vaut mieux rester discret.

Nous avions franchi un cap, mais il manquait une chose très importante pour le futur de la structure : les enfants.

Moi — Pour l'instant, il convient de donner un nom à cet établissement.

Kamogawa — Ah oui ? Aurais-tu déjà une idée ?

Moi — La White Room. Nous accentuons l'idée du blanc, qui renvoie encore une fois à cette idée de pureté.

Kamogawa — La White Room... C'est simple, mais très évocateur.

Dans l'imaginaire collectif, cet établissement devait être associé à quelque chose de pur, de positif.

Kamogawa — J'espère que des gens comme Naoe-sensei et bien d'autres nous rendront visite bientôt.

Kamogawa était optimiste. Mais les choses n'allaien pas être si faciles.

Moi — Tu sais, Kamogawa, le monde de la politique est plus complexe que « alliés » ou « ennemis ». Ne te repose pas trop sur tes lauriers, ou tu risques d'avoir des problèmes.

Kamogawa — Quoi... ?

Il inclina la tête d'un air stupide, ne saisissant pas où je voulais en venir.

Moi — Tu n'es pas encore prêt, je suppose.

Même si les choses allaient bien, je m'imaginais toujours sur un pont prêt à s'écrouler à tout moment. Kamogawa était insouciant.

Kamogawa — Que vas-tu faire, ensuite ?

Moi — Je suis censé faire passer quelques entretiens aujourd'hui. La White Room ne va pas s'administrer toute seule.

Il était impossible pour des amateurs d'éduquer des enfants à l'improviste. Kamogawa regarda sa montre et baissa la tête, l'air un peu déçu. Il devait se dire qu'il gênait, l'entretien débutant à 16h dans une dizaine de minutes.

Moi — Tu devrais y être aussi

Kamogawa — Oh, ça ne te dérange pas ?

Moi — C'est notre projet à tous les deux. Tu as un droit de regard sur les personnes qui y travailleront.

Avec une lueur joyeuse dans l'œil, Kamogawa commença à nettoyer à la hâte. Un peu plus tard, environ une minute avant l'heure prévue, on frappa au bureau.

Moi — Entrez.

Sôya, un homme vêtu d'une blouse blanche, s'approcha de moi avec un léger signe de tête.

Dr. Sôya — Je n'aurais jamais pensé qu'un chercheur égaré comme moi serait approché par une personne telle que vous.

Il dit cela avec un sourire en coin. Il essaya de me serrer la main, mais je baissai les yeux et levai le regard.

Moi — Je n'ai pas encore dit que je vous engageais.

L'homme qui apparut, Sôya, était auparavant médecin. Cependant, sa licence médicale lui avait été retirée après un certain nombre de déboires. Il s'était reconvertis dans la recherche sur la génétique et la croissance humaines, ayant même publié un illustre article sur le sujet. Il était très apprécié par certains, mais son passé jouait contre lui.

Moi — Kamogawa, quel est ton avis ?

Kamogawa — Je n'ai rien de spécial à redire... Et toi ?

Kamogawa garda la bouche fermée, essayant de ne pas s'imposer. Mais il me semblait évident, en le regardant, qu'il se retenait.

Moi — Je veux entendre ton opinion.

Kamogawa — Hum, excusez-moi, mais pourquoi êtes-vous ici en blouse blanche ?

Dr. Sôya — Que dire... Je n'allais pas venir nu, n'est-ce pas ?

Kamogawa — Là n'est pas la question. Mais l'usage est plutôt de porter un costume pour un entretien.

Sôya regarda ses vêtements et hocha la tête de manière peu convaincante.

Moi — Je vois...

Dr. Sôya — N'est-ce pas une question triviale ? Ma tenue de tous les jours est une blouse blanche, donc je ne vois pas le problème. J'ai l'air même plus crédible avec ceci qu'avec un costume.

Sôya répondit sans la moindre gêne ni volonté de s'excuser.

Kamogawa — Ah, Ayanokôji-san... Que vas-tu faire ?

« Vas-tu vraiment engager quelqu'un comme lui ? »... C'était ce que ses yeux semblaient vouloir me dire. Certes, sa tenue était décalée pour un entretien d'embauche, mais la White Room n'avait que faire de ce genre de détails.

Dr. Sôya — Je ne suis plus licencié, mais je pense pouvoir être fier de mon parcours.

Moi — Je m'en fiche.

Je me devais de mettre les choses au clair, visiblement. Pour la première fois, l'attitude nonchalante de Sôya se durcit légèrement.

Dr. Sôya — Il suffit alors. Vous comptez aussi me reprocher tout un tas de choses, n'est-ce pas ? Vous m'aviez pourtant indiqué de ne pas tenir compte de mon passé. Vous êtes comme les autres finalement.

Moi — Veuillez éviter les conclusions hâtives. Justement, je me fiche de tout. Votre parcours professionnel, l'université dont vous êtes diplômé, l'hôpital dans lequel vous avez travaillé, vos polémiques ou vos crimes...

Sôya était prêt à se lever de son siège, mais s'arrêta.

Moi — Ce qui m'intéresse, ce sont vos compétences actuelles. Vous étiez un médecin renommé, avec une bonne connaissance de l'être humain. Avez-vous toujours confiance en vos capacités ?

Dr. Sôya — Je peux diagnostiquer une personne d'un seul regard. Cela n'a pas changé.

Pour la première fois, Sôya montra son visage de chercheur.

Dr. Sôya — Entrer dans l'illégalité nécessite bien du courage et de la détermination. Ce qui serait utile ici, bien qu'il me faille être sur le terrain pour réellement démontrer ce que je sais faire.

Moi — Nous n'avons pas le temps pour cela.

Dr. Sôya — Je vous en prie...

Sôya s'inclina profondément, même si je ne le lui avais pas demandé.

Sôya — Voici déjà trois ans que j'ai été mis à l'écart, rongeant mes économies et me noyant dans ma frustration. Je vis en paria.

Moi — Vous semblez regretter certaines choses.

Sôya — Des regrets ? Absolument pas. Je me demande surtout pourquoi ces personnes m'ont vendu.

Il ne semblait pas se remettre en question. C'est dans la nature humaine de toujours plus s'enfoncer dans les ténèbres. Kamogawa, qui avait mené une vie sérieuse et douce, vivait sur une autre planète à côté.

Moi — Je vais vous donner une chance de vous relever. À partir de maintenant, vous travaillerez pour moi en tant qu'ancien médecin et chercheur. Vous serez en charge des sujets que vous aiderez à grandir. Est-ce clair ?

Cet homme qui n'avait nulle part où aller n'avait pas à se plaindre tant qu'il était employé à des tarifs similaires à ce qu'il pratiquait.

Dr. Sôya — Merci infiniment. Vous ne serez pas déçu !

Je lui fis donc comprendre qu'il était engagé, avant de mettre fin à l'entretien.

Kamogawa — Je me demande si c'est vraiment une bonne idée d'engager un type comme ça... Je suis inquiet.

Moi — Ton inquiétude est légitime. Mais c'est dans notre intérêt.

Kamogawa — Ah oui ?

Moi — Il n'a aucun réseau, est avide d'argent et se fiche de la gloire. Autrement dit, tant que nous lui versons un salaire il se tiendra à carreau. Puis à supposer qu'il voulait nous trahir, il n'aurait personne vers qui se tourner.

Éventuellement, il pouvait nous menacer et exiger des augmentations. Mais ce n'était peut-être pas très pertinent dans un milieu flirtant avec la légalité.

Moi — Il a dû comprendre qu'il valait mieux ne pas être mon ennemi.

Kamogawa — Je vois...

Moi — Puis cet homme n'est pas un cas isolé. Tous nos candidats ont connu des destins similaires malgré leurs excellentes capacités.

Ce n'était pas une bonne personne, mais il est très fiable. Tout comme les autres professionnels que nous avions convoqués. Par exemple un gynécologue-obstétricien, un expert en écologie de la santé et un entraîneur ayant formé des athlètes olympiques. Et tout ceci n'était que le début, nous avions étendu notre champ d'action et fait appel à des génies dans toutes sortes de domaines spécialisés dans le développement des enfants.

Kamogawa — Mais n'aurait-il pas fallu le faire parler davantage ?

Moi — À quoi bon ? Je ne connais rien ni en médecine ni en éducation. Je leur fais juste comprendre que je suis confiant et que je ne me contente que du meilleur.

Kamogawa — Donc les candidats... Sont quasi sûrs d'être pris ?

Moi — Eh oui ! C'est pour cela que ça n'a aucune importance que tu sois là ou non.

À la rigueur, cela donnait un peu plus de consistance à l'entretien. Entretiens dont j'étais sûr d'apprendre énormément. Mais, au bout du compte, ce n'était pas tout à fait un amateur comme moi qui allait prendre les décisions.

Moi — En fait, les personnes seront évaluées... par leurs pairs.

Une autre équipe d'experts allait analyser les résultats obtenus par ces gens. Ceux n'étant pas à la hauteur allaient être impitoyablement écrasés !

5

Kamogawa — Oh, enfin terminé... C'est plus fatigant que prévu.

Nous étions sur les entretiens depuis 16h. Il était 20h passé maintenant et nous avions rencontré un total de six personnes. Komagawa était épuisé. Ces personnes étaient sans aucun doute des pointures dans leur domaine. Mais qu'est-ce qu'elles étaient répugnantes. On ne devrait même pas les considérer comme des êtres humains. Il aurait été tentant d'engager tout le monde sans réfléchir, mais...

Kamogawa — Que vas-tu faire, alors ?

Moi — Ishida et Sôya sont engagés, malgré leur attitude. Tabuchi également, qui semble avoir un zeste de sensibilité. Les autres ont des névroses risquant de compromettre leur travail, donc ce sera un non.

Kamogawa — Mais il avait l'air super lui, non ? Sa carrière, sa personnalité... Je ne comprends pas.

Restait à savoir s'ils allaient convenir pour le projet. Certes, ils étaient intéressants, mais aucun ne m'avait paru exceptionnel non plus. Allait-on vraiment obtenir une structure hors-norme avec ces gens-là ? J'étais anxieux.

Moi — Sortons dîner.

Je devais me changer les idées, me torturer l'esprit n'allait pas m'aider.

Moi — Dans ces moments-là, il convient de prendre du bon temps.

J'invitai Kamogawa à dîner pour changer d'air, me levant et sortant mon téléphone de la poche.

Kamogawa — Ayanokôji-san, tu as fait tomber quelque chose, non ?

Il me tendit un morceau de papier qu'il avait ramassé par terre. C'était une carte de visite.

Moi — Tsukishiro, hein ?

D'après Naoe-sensei, il faisait un peu de tout dans la vie.

Kamogawa — Oh, il t'avait donné sa carte, c'est vrai. Quel bazar !

Moi — Je pourrais bien tenter ma chance avec lui, tiens.

Kamogawa — Tu vas l'appeler ? Son sourire était effrayant, néanmoins.

Malgré son statut douteux, Naoe-sensei n'aurait jamais laissé une personne inutile l'approcher. Je tentai alors d'appeler le numéro figurant sur la carte de visite, je n'avais rien à perdre. S'il ne répondait pas, on pouvait dire que c'était un signe. Après quelques sonneries...

M. Tsukishiro — Je m'attendais à avoir de vos nouvelles, Ayanokôji-san.

D'après le ton de sa voix, l'homme qui décrocha n'était nulle autre que Tsukishiro lui-même.

Moi — Comment avez-vous su qu'il s'agissait de moi ?

Je ne lui avais jamais donné mon numéro, et c'était la première fois que j'appelais Tsukishiro.

M. Tsukishiro — Je me renseigne tout naturellement, à l'avance.

Moi — Je n'aime pas cela.

Je n'étais pas plus surpris qu'il ait mon numéro, après tout c'était une information facile à obtenir en demandant à Naoe-sensei ou sa secrétaire. Je n'apprécie juste pas de le voir agir comme s'il savait que j'allais téléphoner.

Moi — Que vous a demandé Naoe-sensei ?

Je sentais naturellement que quelque chose se tramait derrière mon dos.

M. Tsukishiro — Je ne peux vous répondre ici.

Moi — Vous me surveillez pour vous assurer que je ne fais pas d'erreur, n'est-ce pas ?

Vous ne pouvez pas percevoir l'essence de ce qui se passe ou ce qui contrarie l'autre personne juste à partir de sa voix. Je prenais un gros risque. De plus, cet homme ne semblait pas montrer ses ouvertures facilement, du moins, d'après mon intuition.

M. Tsukishiro — Si cela ne vous dérange pas, pourquoi ne pas nous rencontrer bientôt ? Vous pourriez en tirer parti.

Pendant que je réfléchissais, Tsukishiro lança une invitation.

Moi — Qu'attendez-vous ?

M. Tsukishiro — Vous m'avez appelé, car vous avez un problème, non ?

Moi — Vous êtes bien présomptueux, vous ne connaissez pas encore la raison de ma prise de contact. Ne soyez pas trop cupide.

M. Tsukishiro — Je suis même prêt maintenant, si vous le souhaitez.

« *Maintenant* », *carrément*? Il semblait très sûr de lui. Je craignais un piège, mais décidai de jouer son jeu.

Moi — Très bien, si ce n'est pas du bluff.

M. Tsukishiro — Bien sûr que non. Qu'allons-nous faire ? Je peux venir vous voir. Vous êtes dans votre bureau, n'est-ce pas ?

Grr... Quel salaud ! Il savait même où j'étais au moment où je l'appelais ?

M. Tsukishiro — Je pense qu'il sera plus agréable de se parler en face à face. Rendez-vous dans une heure environ.

Moi — Cela me convient.

S'attendre à un appel de ma part était une chose. Mais j'étais persuadé que Tsukishiro était au courant de mes faits et gestes. Naoe-sensei était bien plus présent que je ne l'imaginais.

Kamogawa — Hum, qu'est-ce qui se passe ?

Moi — Je vais rencontrer Tsukishiro maintenant.

Kamogawa — Oh, vraiment ? Mais nous devions aller dîner...

Moi — Je te recommande d'y aller, je vais le rencontrer seul.

Avec un pied dans le projet, Kamogawa était une mine d'information qui pouvait être utilisée contre moi par une personne malveillante.

6

Une heure était passé. Je l'attendais à l'extérieur pour voir son entrée en jeu. Ainsi, une BMW noire arriva.

M. Tsukishiro — Je vais me garer, attendez-moi s'il vous plaît.

Tsukishiro baiss la vitre, se gara et revint.

Moi — Je ne pensais pas vous voir au volant.

M. Tsukishiro — Je fais pratiquement tout moi-même. Puis laisser quelqu'un conduire revient à mettre sa vie entre ses mains, non ? L'idée ne me plaît pas.

Je pensais qu'il exagérait, mais il n'avait peut-être pas tort. J'y repensais souvent. Enfin, je fis entrer Tsukishiro dans mon bureau et le fit s'installer.

Moi — Alors, vous aviez sous-entendu pouvoir m'aider. Savez-vous ce que je veux ?

Il y avait une présence étrange dans l'air à côté de son sourire constant.

M. Tsukishiro — Oui, c'est à propos du projet de Ressources humaines, n'est-ce pas ?

Moi — Vous semblez absolument tout savoir. Alors Naoe-sensei ne comptait pas que sur moi, tout ce temps.

Ce jour-là, j'avais pensé que Naoe-sensei n'en avait parlé qu'à moi et Kamogawa. J'ai été naïf de raisonner de la sorte, après tout j'étais bien inexpérimenté et Naoe-sensei n'avait pas le droit à l'erreur.

Moi — S'il m'arrive malheur, reprenez-vous ce projet ?

M. Tsukishiro — Qui sait ?

Bien sûr, il ne répondit pas directement. Nous avions à peu près le même âge, pourtant il semblait avoir une grande expérience en la matière. Pas étonnant qu'il ait été dans la boucle du projet.

Moi — Non, on me remplacerait juste par un autre politicien.

En cas d'échec de Kamogawa et moi, quelqu'un d'autre reprendrait l'affaire sous la supervision de Tsukishiro rapportant le moindre détail à Naoe-sensei.

M. Tsukishiro — Excellent... Vous avez à moitié raison, Ayanokôji-san.

Moi — « À moitié » ?

M. Tsukishiro — J'ai deux missions. L'une est celle que vous venez d'énoncer. L'autre est d'assister le politicien en charge du projet.

Moi — Assister ?

M. Tsukishiro — Un soutien, en clair. Vous ne semblez pas apprécier cela.

Je n'avais rien contre l'idée, mais il me semblait devoir supporter seul la charge de l'éventuel échec.

Moi — Et pourquoi Naoe-sensei se fierait à vous ? Vous n'êtes pas beaucoup plus âgé que moi.

M. Tsukishiro — En effet. Dans le monde de la politique nous sommes relativement tous deux des jeunes hommes. Cependant, l'âge n'a pas d'importance tant que nous sommes bons dans ce que nous faisons. Dans mon cas, j'ai fait mes preuves, et pas qu'avec des politiciens.

Tsukishiro était si sûr de lui. Ce n'était pas un excès de confiance, simplement son expérience qui témoignait.

Moi — Avant de vous solliciter, je souhaiterais confirmer quelque chose.

Je sortis le journal de ce matin et pointai un article du doigt.

Moi — Ville d'Oarai, dans la préfecture d'Ibaraki. Un corps a été trouvé dans le port ici.

M. Tsukishiro — Et ? Des gens meurent chaque seconde dans tout le pays.

Moi — Je connaissais cet homme. Un journaliste local, loup solitaire qui n'appréciait guère la politique, et en particulier le Parti des Citoyens. Il avait approché plusieurs fois Naoe-sensei pour obtenir une interview.

M. Tsukishiro — Je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

Moi — Vous êtes derrière cela, Tsukishiro ?

M. Tsukishiro — Vous êtes du genre très direct, Ayanokôji-san. Vous attendez-vous à ce qu'on vous réponde « oui » ?

Moi — Ce n'est pas tout à fait ce qui m'intéresse. En réalité, je voulais savoir si ce journaliste en avait après Naoe-sensei quand il vous a rencontré au ryotei, l'autre jour.

Tsukishiro ne leva pas un sourcil et jeta un coup d'œil à l'article.

M. Tsukishiro — Cet homme tentait d'écrire un article sur Naoe-sensei. Ce dernier aime les jeunes femmes, mais a une famille. L'image du Parti des Citoyens était en jeu.

C'était la vraie raison pour laquelle Tsukishiro était là, l'autre soir. Il avait gardé un œil sur Naoe-sensei, identifié et éliminé le journaliste qui le suivait. Bien sûr, il n'allait jamais l'admettre. Je serrai le poing et l'abattis avec force sur la table.

M. Tsukishiro — De la peur ? Oh, non... Pas de la colère non plus, hein ?

Tsukishiro, qui analysait mon comportement avec intérêt, poursuivit. La peur, l'effroi et l'horreur étaient des réactions naturelles à cette histoire. L'homme qui se tenait devant moi, avait peut-être tué une personne de sang-froid dans le cadre de ses fonctions. Mais je n'avais pas peur de Tsukishiro.

M. Tsukishiro — « Pourquoi on ne m'a pas donné ce travail »... Je pense que c'est la source de votre colère.

Moi — J'ai toujours fait le sale boulot. Toujours.

J'étais sûr de pouvoir exécuter le moindre ordre de sensei mieux que lui.

Moi — J'aurais caché le corps bien mieux que cela.

M. Tsukishiro — Je sais que vous êtes proche du clan Oba, Ayanokôji-san.

À quel point était-il renseigné sur moi ?

Moi — Alors vous savez bien que je n'ai rien à craindre de vous.

M. Tsukishiro — Le clan Oba n'est pas une si grande organisation malgré son grand réseau criminel. Je peux imaginer le mal que vous avez dû vous donner pour établir une relation avec ce dernier. Mais une simple

disparition n'aurait pas dissuadé ces innombrables rats qui gardent un œil sur Naoe-sensei.

Autrement dit, il avait délibérément fait en sorte que le cadavre soit découvert. Que Tsukishiro soit impliqué ou non n'avait plus d'importance. Le menacer en l'attrapant par le col n'allait sûrement pas fonctionner. Le fait que je me dise ça signifie que sa stratégie fonctionnait déjà.

M. Tsukishiro — Je suis navré que vous soyez contrarié. Mais cela montre l'importance que revêt ce projet pour Naoe-sensei, et l'estime qu'il a pour vous en vous épargnant de vous salir les mains pour un journaliste. D'ailleurs, puisqu'on en reparle, j'ai bien entendu pris toutes les précautions pour que la découverte du corps ne nous impacte pas.

Cet homme était dangereux, mais il était bon et parlait sans la moindre once d'hésitation tant il semblait savoir ce qu'il faisait. L'apprivoiser allait donc m'être nécessaire pour atteindre les sommets.

Moi — La langue manque d'adjectifs pour exprimer à quel point vous m'êtes désagréable. Mais je suppose que nous allons faire avec.

M. Tsukishiro — J'aime cette façon de penser ! Laissons nos sentiments personnels de côté !

Tout bavardage supplémentaire était stérile. Je décidai d'aller droit au but.

Moi — J'étais justement en train de faire passer des entretiens au personnel du nouvel institut. Nous avons certainement recruté un large panel de personnes, mais il nous manque... cette cerise sur le gâteau, vous voyez. La trouver risque de prendre du temps.

M. Tsukishiro — Vous me demandez donc de le faire ? Et rapidement ?

Moi — Si vous en connaissez un. Mais je ne veux pas un travail bâclé.

M. Tsukishiro — Ne vous en faîtes pas. Je pense connaître quelqu'un qui pourrait vous convaincre.

Moi — Vraiment ?

M. Tsukishiro — Encore faut-il que je vous le présente... Vous voyez où je veux en venir ?

Nous vivons dans une société marchande. Que cela nous plaise ou non.

Moi — Quel est votre prix ?

Si cette personne valait vraiment le coup, son prix était mien.

M. Tsukishiro — On pense souvent à proposer de l'argent. Toutefois, je vois les choses autrement. J'aime, dans un premier temps, discuter un peu avec des clients potentiels. Cela vous va ?

Moi — J'ai passé ma journée à recevoir des candidats, quelle ironie d'être moi-même évalué.

Je décidai toutefois de mettre ma fierté de côté pour saisir cette opportunité.

Moi — Mais faisons comme cela.

Je décidai de jouer son jeu pour voir si je pouvais en tirer profit.

M. Tsukishiro — Je vous remercie.

Tsukishiro sortit un dossier bleu clair transparent et en tira quelques papiers. Je me demande s'il avait déjà prévu d'en arriver là.

M. Tsukishiro — Ayanokōji Atsuomi, 31 ans. Homme. Né aux alentours d'Aso, préfecture de Kumamoto.

Moi — Une petite minute. Quel est l'intérêt de ces informations ici ?

M. Tsukishiro — Elles ont toute leur importance.

Son sourire d'hyène me donnait envie de vomir.

M. Tsukishiro — Nous négocions pour nous associer, d'égal à égal. Ou peut-être pas. Cela dépend de vous. Soyez libre de dire tout ce que vous avez sur le cœur, néanmoins !

Il souriait, mais je me demandais à quel point il était sérieux. J'avais déjà décidé d'aller sur ce terrain-là, je ne pouvais plus reculer.

Moi — Je sais que nous avons des personnalités différentes, mais similaires. Auprès de Naoe-sensei j'ai acquis une certaine habitude de réserve. Je vais néanmoins tâcher de vous répondre sans détour.

M. Tsukishiro — J'aime mieux cela.

Après avoir souri, Tsukishiro recommença à parler.

M. Tsukishiro — J'ai épluché votre parcours du mieux que j'ai pu. Votre vie n'a pas été simple, avec une enfance des plus précaires.

Je n'étais pas sûr de l'étendue de ses recherches, mais il ne semblait pas avoir fait les choses à moitié. Peut-être même était-il entré en contact avec des gens m'ayant connu par le passé, en tant qu'enfant ou étudiant.

M. Tsukishiro — J'ai également pu me renseigner sur votre histoire familiale. Je crois savoir que vos parents vous ont abandonné très jeune et que vos grands-parents paternels vous ont élevé.

D'après sa façon de parler, il était clair que je ne pouvais rien réfuter.

Moi — En effet. Sans parents, sans le sou et sans maison décente.

M. Tsukishiro — Dans quel genre d'endroit viviez-vous ?

Moi — Dans un genre de cabane, débarras agricole géré par les habitants du quartier. Son toit était en tôle fragile, et nous n'avions ni gaz ni électricité. Nous ne prenions de bains qu'une ou deux fois par semaine avec de l'eau bouillie à l'aide d'un poêle.

Ce n'était pas un passé dont on pouvait être fier, pour d'autres cela pouvait même être vu négativement. Mais, personnellement, je n'en avais pas honte. C'était peut-être ce qui m'avait donné ma détermination actuelle.

Moi — Mon grand-père est mort quand j'étais au collège. Cela a été un tournant, car, avec la petite somme d'argent reçue de l'assurance, ma grand-mère et moi avions pu acquérir une veille maison à proximité.

Rien de bien fou, mais j'étais heureux d'emménager dans ce qui me semblait être un palace à côté de notre ancienne « maison ».

M. Tsukishiro — Votre grand-mère est-elle toujours de ce monde ?

Moi — Elle nous a quittés, j'avais la vingtaine, je crois.

M. Tsukishiro — C'est très irresponsable de votre part.

Moi — Je ne l'ai pas vue mourir, et ça ne m'intéresse pas. J'étais trop occupé à vivre pour moi-même.

J'avais bien reçu un appel de la famille éloignée, mais n'avais pas assisté aux funérailles.

Je m'étais contenté de contribuer au strict minimum financièrement, les laissant s'occuper de tout. Je n'avais aucune idée d'où était la tombe, la sienne ou celle de mon grand-père d'ailleurs.

M. Tsukishiro — Je vois qu'après tout le travail qu'elle a fait pour vous élever, sa fin n'a pas été bonne.

Moi — Tout est relatif.

Bien sûr, j'avais conscience d'à quel point il était difficile d'élever un enfant. Même si je n'étais pas des plus difficiles.

Moi — Mais il est vrai que son fils l'a abandonnée, tout comme le petit-fils que ce dernier avait laissé derrière lui. Leur vie n'aura été que misère, ils n'auront jamais eu l'opportunité de goûter au luxe.

Je n'aurais voulu de cette vie pour rien au monde.

M. Tsukishiro — Et avez-vous des remords vis-à-vis de ça ?

Moi — Non. Absolument pas. Ma grand-mère a vécu en perdante et est morte en perdante. Si elle m'avait abandonné et avait fait bon usage de l'argent de l'assurance, sa vie aurait pu être un tantinet meilleure.

Pas question de finir dans la même misère. Je savais ce que je voulais.

M. Tsukishiro — Quand avez-vous décidé de devenir un politicien ?

Moi — Quand j'étais hôte, une cliente m'avait confié quelque chose : les politiciens peuvent gagner de l'argent et acquérir du pouvoir.

En fait, de nombreux membres du Parlement fréquentaient les cabarets. J'enviais ces gens qui jouaient avec l'argent du contribuable.

M. Tsukishiro — Vous vous êtes présenté pour la première fois à l'âge de 25 ans, mais vous avez échoué lamentablement avec l'obligation de rembourser vos frais de campagne.

Tsukishiro était très précis dans les informations qu'il donnait.

M. Tsukishiro — Vous avez annoncé votre intention de vous représenter lors de la dissolution de la Chambre des représentants, alors que vous aviez 27 ans. C'est alors que Naoe-sensei vous a approché.

Moi — Vous évoquez une période difficile. J'avais approché Naoe-sensei par le biais de mon métier d'hôte, à travers les femmes. Certes, cela n'a pas tout fait, mais il avait compris mon enthousiasme et mon ambition.

Tsukishiro hochâ la tête en signe de satisfaction, mais je m'attendais à ce qu'il creuse davantage la question.

M. Tsukishiro — Merci beaucoup pour les détails.

En fermant le dossier, Tsukishiro se tourna vers moi.

M. Tsukishiro — Bien. Je vous accepte comme client.

En disant cela, Tsukishiro sortit un nouveau dossier.

Moi — Attendez ! Est-ce vraiment tout ?

M. Tsukishiro — Vous avez encore beaucoup à apprendre, mais peu importe. L'intelligence est une chose, mais l'essentiel réside dans vos idées et votre ambition teintée de ténèbres. Une excellente qualité pour un politicien !

Je baissai les yeux sur le dossier en face de moi.

M. Tsukishiro — Je suis sûr que cet homme saura répondre à vos attentes.

Savait-il que je l'avais contacté pour trouver un chercheur ? En y réfléchissant, peut-être bien que Naoe-sensei me soutenait dans les coulisses.

Moi — Alors... Combien voulez-vous ?

M. Tsukishiro — Pas aujourd'hui. Vous me rendrez l'appareil dans le futur avec une grosse somme d'argent. Je crois en vous, vous êtes quelqu'un d'avenir, c'est pourquoi j'accepte ce travail.

Moi — À combien d'autres avez-vous fait avaler les mêmes couleuvres ?

Même cet homme, qui prétendait avoir reconnu mes qualités, avait admis avoir décidé de coopérer qu'en raison de mes origines.

M. Tsukishiro — Je ne saurais compter !

Il l'admit simplement sans détour et se leva.

M. Tsukishiro — Plus vous êtes compétent, plus vous vous faites d'ennemis en politique. Les grands enjeux vous exposent à de gros

risques. Votre méchanceté et votre ambition peuvent rencontrer des obstacles.

Moi — Je ne serai écrasé par personne.

M. Tsukishiro — En effet, ou alors vous emporterez très certainement ces gens avec vous. Donc je ne m'en fais pas trop à votre sujet.

En tant que novice en politique, je ne pouvais rien faire sans le soutien de Naoe-sensei. C'était un fait. D'un seul coup, une fois sorti du bureau, un homme plutôt jeune en blouse blanche vint nous retrouver.

M. Tsukishiro — Voici celui que vous cherchez. Je lui avais donné rendez-vous à cette heure-ci.

Moi — Vous aviez vraiment tout planifié depuis le début ?

M. Tsukishiro — Bien entendu, je n'avais pas l'intention de vous laisser le rencontrer si vous n'aviez pas réussi cet entretien.

Après avoir dit cela, Tsukishiro s'inclina et quitta le bureau. Un autre entretien s'ajouta donc à cette journée. Son nom était plutôt inhabituel : Suzukake Tanji.

Dr. Suzukake — Bonjour.

Moi — Asseyez-vous.

Tsukishiro, bien qu'il ait été présenté par Naoe-sensei, était quelqu'un dont je me méfiais encore un peu. Je décidai donc de sonder cette personne en bonne et due forme. L'entrant nommé Suzukake Tanji avait l'air d'un homme d'âge moyen négligé avec sa barbe de trois jours, mais il avait deux ans de moins que moi. Diplômé de l'université de Tokyo en étant major de promotion, il est parti aux États-Unis, mais ne semblait rien avoir réalisé de notable depuis. Il ne semblait rien avoir d'exceptionnel, je ne comprenais toujours pas pourquoi Tsukishiro m'avait recommandé un tel homme.

Moi — Votre CV semble très vide, que faisiez-vous à l'étranger ?

Dr. Suzukake — Je faisais ce que je voulais faire.

Moi — Et que vouliez-vous faire, au juste ?

Dr. Suzukake — Eh bien, beaucoup de choses.

Moi — Pourriez-vous être un peu plus précis ?

Dr. Suzukake — Observer les gens⁷.

Est-ce si dur pour les gens de notre époque de s'exprimer correctement, avec les bons honorifiques ? Ou cette personne avait-elle si peu de dignité ?

Moi — Et pourquoi avez-vous accepté cet entretien ?

Dr. Suzukake — J'ai entendu dire que ça payait bien. J'ai besoin d'argent pour rester à l'étranger.

Moi — Je suppose que le coût de la vie y est plus élevé qu'ici, en effet.

N'importe qui resterait là-bas s'il en avait la possibilité. Je comprenais par ses mots que s'était son intention, en tout cas.

Moi — Je voudrais savoir des petites choses, néanmoins.

Dr. Suzukake — Ah ouais ? Lesquelles ?

Moi — Avant ça, veuillez cesser de vous exprimer de manière si répugnante. Dans votre tête, pensez ce que vous voulez de moi. En tout cas, j'aimerais en apprendre un peu plus sur vous avant de vous engager.

Dr. Suzukake — Autant que je m'en aille maintenant, non ?

Il se redressa légèrement et croisa les jambes.

Moi — Pour faire simple, votre parcours est intéressant. Diplômé avec les honneurs, d'écoles prestigieuses qui plus est, mais vous n'avez laissé aucune trace derrière vous.

Dr. Suzukake — La scène n'était pas encore prête pour mon arrivée.

Il marqua une courte pause, puis reprit.

Dr. Suzukake — Je ne cherche pas la gloire, mais je veux comprendre l'humain. Ce projet de développement des ressources humaines me parlait donc énormément.

Moi — Pas de gloire, hein ? Pourtant, si vous répondez à nos attentes, vous pourriez être récompensé d'une manière qui dépasse largement vos espérances. La gloire viendra à vous malgré vous !

⁷ Cela ne se voit pas dans la phrase en français, mais Suzukake utilise un suffixe honorifique japonais ne semblant pas approprié pour la politesse.

Je lui remis les documents sur la White Room. Suzukake commença immédiatement à les parcourir. Je devais appâter ces chercheurs et espérer voir leur talent en retour. C'était un pari. Et quelle surprise : les yeux de cet homme s'illuminèrent comme ceux d'un enfant. Il passait en revue les installations, l'environnement prévu, et commença à murmurer tout un tas de choses.

7

Plus tard ce jour-là, je visitai la White Room de Saitama, qui avait été rénovée. Je pensais à des angles de photos, tout en espérant attirer des éducateurs. Puis Kamogawa vint me solliciter.

Kamogawa — Merci d'être venu, Ayanokôji-san. Par rapport aux enfants... C'est en cours, n'est-ce pas ?

Moi — Cela va de soi, le processus est déjà lancé.

Kamogawa — Oh, c'est super ! Bon, inutile de m'en dire plus, je n'ai pas envie d'avoir des ennuis !!

Ma méthode, que je ne pouvais partager à Kamogawa, était la suivante : obtenir des nouveau-nés au marché noir en utilisant le réseau du clan Oba. Il était bien évident qu'il allait nous falloir trouver une solution un peu plus légale, à long terme. En cas de succès de notre structure, il allait nous suffire de créer un site internet et de nous présenter comme une fondation accueillant des enfants de parents dans l'impossibilité de les prendre en charge. L'idéal étant de coopérer avant-même la naissance de l'enfant, par exemple en trouvant ces femmes ne pouvant même pas se permettre de payer les frais d'accouchement et se voyant contraintes de le faire clandestinement.

Bien sûr, porter un enfant ne suffit pas à se prétendre parent, malgré le lien unissant une mère et son enfant qu'elles sont en incapacité d'élever. Quid alors de celles qui changeraient d'avis ? De celles intentant un procès pour récupérer leur enfant ? Les gens remonteraient jusqu'à la White Room, fragilisant la réputation de Naoe-sensei. Il nous fallait vraiment faire un tri et ne prendre que les enfants de celles réellement inaptes à être mères, ou ayant des problèmes divers. Sur la page d'accueil, nous pouvions faire usage d'une myriade de belles guimauves hypocrites : « N'ôtez pas une vie », « Venez, même anonymement », « Nous conseillons les personnes dans le besoin », « C'est ceci, la solidarité »... une série de slogan laissant miroiter un futur pour elles-mêmes et pour leurs enfants.

La première étape consistait à rencontrer les mères à l'hôpital.

Ensuite, ni leur nom ni leur lieu de résidence n'allaient leur être demandé, mais seulement les raisons pour lesquelles elles pensaient ne pas pouvoir élever leur enfant. Si elles imaginaient cette situation comme temporaire, le placement dans une famille d'accueil pouvait être envisageable. Quand les raisons étaient financières, il était possible de s'arranger. Les parents ayant confié leur enfant à l'hôpital disposaient d'un délai de réflexion d'une semaine, pour changer d'avis. Passé ce délai, les bébés non réclamés allaient être rassemblés et envoyés dans la White Room.

L'idée pour nous allait être de garder un lien avec chaque mère, sous forme d'un nom ou pseudo, au cas où une mère voudrait éventuellement récupérer son enfant quelques années plus tard. Bien sûr, nous ne pouvions rien pour ceux placés en famille d'accueil. Nous avions intérêt à prendre ces précautions histoire d'éviter toute médiatisation de notre institution, en particulier lorsque la base de celle-ci était illégale. Dès qu'il y a des enfants en jeu, une affaire est délicate.

Moi — Mais nous devons penser plus loin. Nous devons aussi considérer les soins médicaux de l'enfant amené ici.

Kamogawa — Soins ?

Moi — Les bébés sont fragiles. La moindre chose peut les rendre malades. Mais il serait délicat de les emmener à l'hôpital, ainsi nous devons disposer d'une équipe médicale ici, dans la White Room.

On ne peut s'improviser médecins.

Moi — Les critères sont les suivants : le médecin doit avoir vu sa licence médicale révoquée. Il doit être flexible dans sa façon de penser. Il doit être âgé, mais pas trop. Il doit être capable de récupérer sa licence médicale si la situation l'exige. Il doit également avoir besoin d'argent ou alors avoir des difficultés pour exercer conventionnellement.

Kamogawa — Quelle série de critères compliquée !!

Moi — Pourtant, en cherchant un peu dans tout le pays, tu devrais faire des découvertes inattendues. Personnellement, je suis tombé sur un ancien médecin qui vivait au fin fond des montagnes de Tottori. Il avait été impliqué dans une histoire d'accident de la route ayant coûté la vie à deux étudiants roulant ensemble sur une mobylette.

Les accidents ne sont pas rares. En rentrant chez lui après une dure journée de travail, tard dans la nuit, le médecin, pris de somnolence, tourna à droite sans tenir compte d'un cyclomoteur venant dans la direction opposée. Ils entrèrent en contact. Les policiers et les secours accourent vite sur place, mais ils ne purent être sauvés. Le médecin avait eu la mauvaise idée d'heurter le fils d'un notable propriétaire des environs, ainsi il avait préféré se cacher pour échapper à l'attention du public.

Moi — Dix ans ont passé depuis cet incident. Il a pu récupérer sa licence médicale, mais il passait ses journées à boire.

Kamogawa — Eh bien, je suppose que c'est une bonne chose... Enfin, est-ce vraiment une bonne chose d'avoir trouvé quelqu'un comme ça ?

Moi — C'est un type matérialiste et dépensier. C'est exactement ce que nous recherchions.

Nous en avions un. Il nous en fallait un autre.

Nous avions besoin que la santé des enfants soit surveillée de près.

8

Trois mois plus tard, tout était en place pour les enfants. L'opération était sur le point de commencer. Restait encore à finaliser l'aspect du programme avec les éducateurs. Les chercheurs qui avaient accepté de vivre et de travailler à l'institut étaient sur le point de se réunir dans le laboratoire pour une discussion. Ishida, Sôya, Suzukake, et Tabuchi étaient tous assis, en blouse blanche.

Moi — À partir de maintenant, vous quatre serez chargés d'éduquer les élèves de la première génération de la White Room. C'est la première fois que vous vous rencontrez en personne, mais vous avez déjà eu de nombreuses discussions entre vous lors de réunions en ligne. Je ne pense pas que cela nous empêchera de travailler ensemble.

Dr. Sôya — Une petite minute. Nous avons eu de nombreuses discussions, certes, mais nous avons des philosophies bien différentes. Comment voulez-vous que nous soyons alignés ?

Sôya, l'aîné de la bande, avait l'habitude de s'exprimer tout haut. Ishida et Suzukake ne se donnaient même pas cette peine, sûrs d'avoir raison. La même chose se produisait lors des réunions virtuelles. Le genre de personnes qui, en effet, n'allait jamais trouver un terrain d'entente.

Moi — Que feriez-vous si je déformais votre philosophie d'enseignement et exigeais votre obéissance ?

Dr. Ishida — Impossible. Ou alors, je m'en vais immédiatement.

Ishida répondit immédiatement.

Dr. Suzukake — Moi aussi. Je suis uniquement ici pour vous donner mon éducation idéale. Je ne peux travailler autrement.

Il en allait de même pour Suzukake. Depuis le début, il n'avait même pas envisagé le moindre compromis.

Kamogawa — Comment osez-vous être si grossier envers Ayanokôji-san, malgré vos revenus juteux ?

C'était en effet une attitude grossière, et Kamogawa, un amateur dans le domaine de l'éducation et inconscient de leur détermination, ne pouvait probablement pas passer outre. Cependant, je calmais le jeu.

Moi — J'ai volontairement posé une question troublante. Mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Nous avions un total de 15 enfants prêts et disponibles sur-le-champ. Je disposai 15 feuilles de papier de la taille d'une carte de visite avec le nom, le sexe et la date de naissance de chaque bébé au dos de leur propre feuille. Je mélangeais ensuite les papiers, comme des cartes, et les posai ensuite sur la table.

Moi — Ishida, Suzukake, Sôya, vous choisirez chacun cinq cartes au hasard parmi celles-ci. Ce sont les enfants dont vous aurez la charge. Enseignez-leur pendant une certaine période. Les trois groupes seront supervisés par Tabuchi, qui a accepté cette tâche.

Tabuchi hochâ la tête et les regarda un à un, tous les trois.

Dr. Sôya — Je vois. C'est une bonne idée. Comme nous ne partageons pas les mêmes valeurs, c'est la seule solution.

La conclusion à laquelle j'étais arrivé était de laisser ces trois-là s'affronter sans limites. Dès le départ, il était impossible de demander à ces génies, ayant des philosophies et des croyances différentes, de s'aligner.

Moi — Cette situation ne sera que temporaire, bien entendu. Dans trois ans, donc quand les enfants auront 3 ans, ils seront soumis à un examen complet. Le groupe ayant les meilleurs résultats verra son dirigeant érigé en chef indiscutable.

Il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, car personne ne s'attendait à perdre. Ishida hochâ la tête en guise de satisfaction et attrapa un premier papier, alors je lui lançai un regard furieux et l'attrapa par le bras.

Dr. Ishida — Que se passe-t-il ?

Moi — Au cas où, si jamais vous vous plaignez des enfants que vous avez reçus après avoir perdu, ou si vous ne respectez pas les termes énoncés en ce moment, vous serez tenus de rembourser vos trois années de salaire. De plus, vous serez habillés pour l'hiver non seulement dans le monde officiel, mais aussi dans le monde sous-terrain. Suis-je clair ?

Ishida, en face de moi, se racla fermement la gorge en réponse à mes paroles.

Moi — Et vous deux, c'est compris aussi ?

Dr. Sôya — Je n'ai aucune objection.

Sôya semblait d'accord avec moi, certainement pas de gaîté de cœur. Suzukake semblait ne pas en voie d'accepter.

Moi — Si vous devez parler, c'est maintenant ou jamais.

Dr. Suzukake — Cela me dérange de « suivre un chef ». Je ne pense pas perdre, mais j'ai besoin qu'on convienne d'arrangement si je dois obéir à quelqu'un. Dois-je suivre un leader à l'opposé de mes principes ? Si c'est le cas, je préfère ne pas accepter le poste.

Moi — Votre réticence est positive. Après tout, nous n'avons pas pris la peine de réunir des génies pour qu'ils se contentent de se conformer à tout. Disons que votre superviseur aura le dernier mot, et que des discussions sur la politique éducatives seront les bienvenues. C'est le rôle de Tabuchi.

Kamogawa — C'est un peu comme une cohabitation entre le parti au pouvoir et le parti d'opposition.

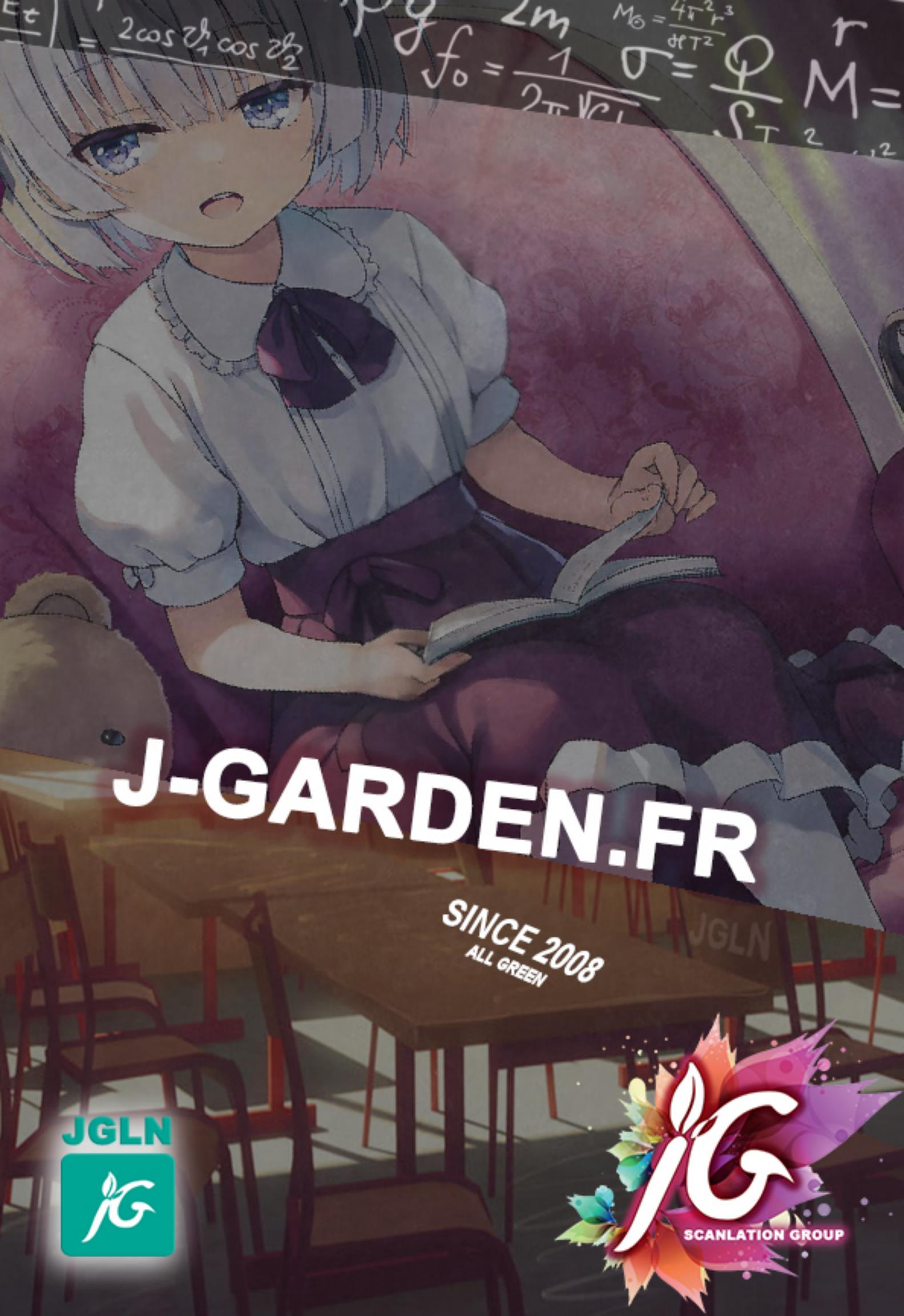
Kamogawa dit cela de manière typique d'un homme d'État.

Dr. Ishida —...Je comprends.

Ishida avait retrouvé son calme tout en conservant son air confiant.

C'était la meilleure décision pour l'instant, même si cela retardait un peu le plan. Pour résumer, seule la première génération sera prise en charge pendant les trois premières années. Cela allait servir à déterminer le leader indiscutable. C'était coûteux et moins efficace, mais c'était une mesure nécessaire pour unifier les éducateurs. Ensuite, une nouvelle politique éducative allait être mise en place et nous formerions un nouveau groupe chaque année.

Certes, il allait nous falloir revoir certains plans en cours de route, mais c'était la façon la plus sage d'avancer.



J-GARDEN.FR

SINCE 2008
ALL GREEN

JGLN



Chapitre 3 : Lancement

Les rêves... On dit que nous rêvons presque tous les jours, mais que le souvenir est lié à la lourdeur de notre sommeil. Vu comment je m'en souvenais, mon sommeil devait être vraiment léger.

Je me revoyais plus jeune, dans une Keijidôsha¹ achetée d'occasion. Mon kilométrage dépassait largement les 100 000, malgré l'intérieur plutôt miteux. Ce n'était pas confortable, mais le sentiment d'accomplissement que j'avais en la conduisant me faisait me sentir l'élite de ma famille. Les moments que j'avais passés dans cette voiture, seul, sans amis ni amantes, étaient inoubliables. Depuis, je ne conduisais plus, me contentant de somnoler sur le siège arrière. Le confort profond et doux du vrai cuir, la chaleur ressentie au niveau dos... J'avais atteint un tel luxe, mon ancienne voiture faisait pâle figure à côté. Mais pourquoi n'avais-je plus l'excitation et la joie ressenties durant cette période ?

— Ayanokôji-sensei, nous sommes sur le point d'arriver.

En entendant cette voix depuis le siège conducteur, j'ouvris tranquillement les yeux. Contrastant complètement avec le paysage de la ville, nous étions sur le point d'entrer dans une route difficile de montagne.

— Cela va être un peu chaotique à partir d'ici.

Moi — Je le sais.

Cela fait déjà trois ans que Naoe-sensei m'avait confié le projet de développement des ressources humaines. Si au départ je n'étais pas très serein, le projet officiellement baptisé "White Room Project" avait plutôt bien démarré. Le nombre d'hommes d'affaires souhaitant investir dedans augmentait de jour en jour, ce qui augmentait notre budget. Bien sûr, tout l'argent récolté était officiellement destiné à la White Room.

Néanmoins, seule une poignée « d'élus » étaient au courant de l'existence du projet, d'où ces grands investissements. Il est, certes, plutôt rare de susciter autant d'attentes sans résultats tangibles, mais d'un autre côté c'est bien à ce moment-là qu'il faut investir.

¹ Signifie véhicule léger. Ce sont de petites voitures vendues au Japon bénéficiant d'avantages variés, notamment au niveau taxe et assurance.

Lorsque le grand public se rend compte de la rentabilité de quelque chose, il est déjà trop tard. Seuls ceux ayant investi une grande quantité d'argent dans une entreprise lorsqu'elle est encore sous les radars ont le droit d'en récolter les fruits.

Le projet se portait bien, je n'avais même pas à brandir le nom de Naoe-sensei. Ce n'était qu'une question de temps avant que le gouvernement ne s'implique là-dedans également publiquement. Néanmoins, les investisseurs ont généralement des attentes. Renommée, bénéfices financiers... Si la situation ne se passe pas comme prévu et prend une tournure décevante, les investisseurs tournent, déguerpissent et insultent tous ceux qu'ils appelaient « sensei » quelques jours avant. C'est pourquoi il est toujours important d'obtenir des résultats tangibles et constants. Nous ne pouvions en aucun cas baisser notre garde.

Sur le trajet, je reçus un appel sur mon téléphone portable d'un nouvel homme d'affaires qui voulait investir dans le projet. Personne ne connaissait encore la valeur réelle des enfants de la première génération, ni la façon dont les enfants étaient traités, pourtant des appels à candidature s'étaient multipliés dès l'annonce des inscriptions pour la seconde génération. L'opacité était ma stratégie : donner l'impression que tout se passait parfaitement bien, et que les candidats étaient si nombreux que tout le monde n'allait pas pouvoir être pris. Je distillai anonymement ces informations sur internet, augmentant artificiellement la valeur de la White Room.

Parmi ces candidatures, certaines se distinguaient par une problématique commune : elles concernaient des enfants illégitimes. Un problème bien connu des personnes de la haute. Ainsi, si une maîtresse insistait pour avoir un enfant, le placement du bébé dans la White Room était une condition sine qua non. Ce faisant, l'enfant pouvait littéralement être mis de côté, « effacé » du grand public, et la maîtresse créait un lien avec son partenaire. Cela peut paraître inconcevable pour des personnes ordinaires, mais nous n'avions aucune raison de refuser dans la mesure où cela permettait d'augmenter notre échantillon d'enfants ainsi que nos fonds. Ainsi, j'acceptai l'enfant de la personne que j'avais au bout du fil sans la moindre hésitation.

Moi — Ils n'apprennent jamais, n'est-ce pas ?

Est-ce que l'argent rend les gens fous ? Comment peuvent-ils multiplier les grossesses non désirées de la sorte ?

Et parlons-en de ces trainées qui se déhanchent partout. Environ 30 % des enfants de la deuxième génération était constituée d'enfants illégitimes devant être cachés du grand public, ce qui voulait dire que la White Room n'était pas encore assez cotée ; nous ne jouissions pas de la réputation d'établissement incontournable. Ce qui était logique, puisque les riches confiant leur enfant, tout comme une partie du personnel, ne savaient pas grand-chose de cette expérience. Tout ce qu'ils savaient, c'était que nous éduquions des enfants nés sous une mauvaise étoile en les aidant à s'intégrer dans la société.

Moi — Enfin, je pense que je les comprends.

Pour ma part, je considérais ces enfants comme des sujets d'expérimentation. Prendre les précieuses progénitures des riches dès maintenant était risqué et il allait nous falloir prendre des dispositions. Enfin, quelle que soit la situation, l'objectif était de fournir une éducation complète à tous les enfants. La White Room allait, un jour, devenir un établissement approuvé par le gouvernement. Et tous les établissements du monde entier allaient la prendre pour modèle.

Naoe-sensei et moi prenions l'initiative de construire ce pont, et cela n'allait faire que nous renforcer au sein du parti. Un énorme poste m'attendait sûrement dès l'instant où le vieillissant Naoe-sensei allait prendre sa retraite. Petit à petit, j'avancais régulièrement, un pas après l'autre. Tout commençait enfin à se concrétiser. J'avais bien fait de me donner tant de mal sur ce projet, qui a été une part significative de ma vie.

Un futur radieux m'attendait, en théorie. En effet, bosser sur la White Room me prenait tellement de temps que j'en avais négligé la politique. Beaucoup avaient déjà dû se rendre compte que j'étais sur quelque chose. Je devais faire attention car même si l'on a souvent des alliés, nous avons surtout beaucoup d'ennemis en politique. D'autant plus quand on est le bras droit de Naoe-sensei.

La White Room était devenue une partie de moi. Ainsi, j'avais décidé de nouer des liens solides dans le monde des affaires, au cas où. Après tout, le monde politique et le monde des affaires sont les deux facettes d'une même pièce. Ainsi, je portai à la fois la casquette de politicien et à la fois celle d'homme riche, récoltant l'argent reçu à droite à gauche pour me consolider.

— Sakayanagi-sama serait arrivé dans la White Room.

Moi — Je vois. Accélérez légèrement le pas.

— Oui, monsieur.

Même s'il restait du temps avant la réunion, faire attendre un invité n'est jamais une bonne idée.

1

Je franchis le portail, laissant ma voiture se faire garer à l'entrée, et rejoignis rapidement la salle des invités. Sakayanagi, qui n'était pas assis sur le canapé mais debout, regardant par la fenêtre, se tourna vers moi.

Moi — Veuillez m'excuser pour l'attente.

M. Sakayanagi — Ne vous en faîtes pas, j'ai eu un peu d'avance.

Sakayanagi, s'inclinant poliment, s'approcha avec son sourire habituel.

M. Sakayanagi — J'attendais avec impatience l'inauguration de la White Room aujourd'hui.

Moi — Je vois.

Depuis environ trois ans, j'étais en contact fréquent avec lui. Je pensais ne pas m'entendre avec Sakayanagi, né dans un milieu privilégié, mais des objectifs communs peuvent rapprocher plus que je ne l'imaginais. C'était peut-être car j'avais l'habitude de rencontrer des hyènes, mais la personnalité authentique de Sakayanagi m'était agréable.

M. Sakayanagi — Je suis surpris par le degré de sécurité ici. C'est en décalage complet avec ce qu'est censé représenter l'endroit.

Moi — Nous sommes obligés de prendre quelques précautions. Naoe-sensei et moi avons pas mal d'ennemis, des gens qui seraient ravis de s'emparer de pareils scandales.

Peut-être troublé par cette réponse, Sakayanagi sourit ironiquement.

Moi — C'est vous qui m'avez le plus aidé pour la White Room. Je voulais vous la faire découvrir en avant-première.

M. Sakayanagi — Je soutiens ce projet car il permettra de venir en aide à des enfants.

Je ne doutais pas que Sakayanagi voyait loin avec ces enfants, là où pour Naoe-sensei et moi ils n'étaient rien de plus qu'un plan de carrière.

Mais ça, ce n'était pas un objectif caché, et Sakayanagi l'acceptait sans complexe tant qu'il y avait des enfants à sauver. C'était un homme bon, mais qui allait probablement se détourner de nous dès l'instant où il allait réaliser que l'avenir de ces enfants n'était pas si certain.

Moi — Bien, débutons la visite.

M. Sakayanagi — Avec plaisir.

Je lui montrais tout d'abord le laboratoire.

Moi — Aujourd'hui, la White Room va connaître un tournant. Voyez un peu ce que ces enfants ont pu devenir.

M. Sakayanagi — Ces enfants ont déjà plus de 3 ans, n'est-ce pas ?

Sakayanagi avaient déjà pu rencontrer certains d'entre eux. Des souvenirs devaient lui remonter.

Moi — Vous n'avez pas d'enfants ?

Quand j'ai rencontré Sakayanagi, cet homme était déjà avec sa femme depuis plusieurs années. Même maintenant, je n'ai pas entendu dire qu'elle était enceinte ou qu'elle avait donné naissance à un enfant.

M. Sakayanagi — L'occasion ne s'est pas encore présentée. Nous avons décidé de laisser faire la nature.

Autrement dit, si le mari, la femme ou les deux avaient des problèmes, les perspectives d'enfants étaient relativement compromises. Enfin, tant que ça leur convenait.

Moi — Je vois. Désolé, la question était indiscrete.

M. Sakayanagi — Et vous, Ayanokôji-sensei, pensez-vous au mariage ?

Moi — Disons que je suis célibataire depuis un moment, hélas.

M. Sakayanagi — Avoir quelqu'un sur qui compter est essentiel en politique. J'espère que vous trouverez bientôt une telle personne.

Moi — Je l'espère aussi !

L'amour, le mariage, l'accouchement... je n'avais pas le temps pour ça.

On dit qu'avoir quelqu'un pour vous protéger vous rend plus fort, moi je pensais au contraire que ça nous rendait faible. J'ai vu trop de politiciens mourir pour le bien de leur « protecteur » par le passé.

2

Il y avait un peu de bruit en arrivant au laboratoire. Les élèves de Suzukake et des deux autres étaient sur le point de passer un examen complet.

Moi — Merci d'avoir attendu. Commençons.

Dr. Tabuchi — Oui, monsieur.

Tabuchi, la seule personne neutre dans la salle, modéra la session.

Moi — Nous avons divisé les enfants en trois groupes et leur avons fait suivre une éducation approfondie pendant trois ans.

M. Sakayanagi — Parmi les trois chercheurs, celui qui montrera les meilleurs résultats sera choisi comme représentant, n'est-ce pas ?

Avec quelques brefs éléments, Sakayanagi comprit la situation.

Moi — En effet.

M. Sakayanagi — Avez-vous déjà une petite idée des résultats ?

Moi — Non. Au cours des trois dernières années, je n'ai presque rien eu à voir avec ça. Je n'ai fait qu'apporter le soutien nécessaire sans aucune ingérence de profane. Je n'aurai même aucune preuve que les spécialistes auront atteints leurs résultats sans aide.

Ces trois dernières années, je leur ai laissé une totale liberté. Après tout, pas sûr que je n'aurais pas interféré si j'avais eu vent de quelques détails. Quand je répondis honnêtement, Sakayanagi applaudit de surprise.

M. Sakayanagi — Il a dû falloir beaucoup de courage pour s'en remettre entièrement au terrain, n'est-ce pas ? La plupart des superviseurs ne peuvent pas faire confiance à leurs subordonnés pour faire leur travail, et ils ont tendance à toujours mettre leur grain de sel.

Ceux qui dépensent de l'argent ont tendance à avoir de mauvaises pensées.

Moi — Pour être exact, je travaille avec l'argent des autres. Les seuls qui s'en mordront les doigts en cas d'échec sont les investisseurs.

C'est pourquoi j'avais pu rester assis et attendre pendant trois ans.

M. Sakayanagi — Tout de même. Vous aviez beaucoup à perdre. Un peu comme ces chefs d'entreprise s'endettant auprès des banques. Quelque part, que ce soit l'argent de la banque ou leur argent propre ne change pas énormément : les dirigeants sont responsables de l'entreprise, ils sont dans une situation similaire à la vôtre, non ?

Moi — Vous savez toujours encensé les autres, n'est-ce pas ?

M. Sakayanagi — C'est dans ma nature. Il y a toujours du bon chez autrui, et c'est mon travail de le voir.

Je répondis sans hésiter que je prenais ces paroles pour des compliments. C'était ce que j'aimais chez lui, cela le rendait facile à contrôler, et c'était en même temps ce que je détestais.

Les enfants entrèrent dans la pièce à travers la vitre du miroir magique. Munis chacun d'une plaque indiquant leur chercheur respectif, ils prirent place dans le calme.

Moi — C'est le moment d'avoir une petite conversation !

Il était compréhensible que Sakayanagi, qui n'avait pas d'enfants, semblait relativement perdu.

Moi — Ils commencent à montrer des signes de compréhension, d'intelligence, d'égo, et même une certaine dextérité manuelle. Le signe de développement le plus évident est l'aspect moteur, qui constitue par exemple le fait de savoir se tenir sur une jambe, de marcher sur la pointe des pieds ou de monter les escaliers avec aisance.

M. Sakayanagi — Ce serait en effet impressionnant.

Avec un air tendu sur le visage, Sakayanagi regarda les enfants.

Dr. Tabuchi — Commencez !

À son signal, les enfants retournèrent leurs papiers et prirent leurs stylos.

M. Sakayanagi — Il s'agit d'un... examen scolaire ?

Assis, ils étaient plus concentrés que des enfants d'école primaire qui couraient dans le quartier.

Moi — Sur quoi les enfants sont-ils évalués ?

Dr. Tabuchi — Oh, un simple test arithmétique. Le voici.

Je reçus le document que Tabuchi apporta, et Sakayanagi et moi l'examinions pour la première fois. Les problèmes allaient de l'addition et de la soustraction à la multiplication et à la division.

M. Sakayanagi — C'est le genre de problèmes sur lesquels les élèves d'école primaire devraient travailler, non ? Incroyable...

Alors que Sakayanagi était impressionné, Tabuchi répondit calmement.

Dr. Tabuchi — Le monde est vaste. Il y a des enfants considérés comme doués qui peuvent résoudre des problèmes difficiles. Ce que l'on appelle des « génies », globalement.

M. Sakayanagi — Mais ce n'est pas le cas de ces enfants, non ?

Dr. Tabuchi — En effet. Ils ne sont pas nés spéciaux. Néanmoins tous les enfants ne montrant aucune anomalie ont acquis la capacité de résoudre des problèmes.

La confusion des enfants face à des problèmes difficiles n'est pas sans rappeler celle des élèves qui passent des examens d'entrée. Le premier malaise que je ressentis en observant les trois groupes était que ceux d'Ishida et de Sôya étaient si semblables dans leurs attitudes et leurs réactions à l'examen que je n'aurais à peine pu les distinguer en les mélangeant, alors que le groupe de Suzukake ne bougea pas d'un pouce. Le suivi par caméra en temps réel montrait que les réponses des enfants n'étaient pas du tout précipitées, au hasard ou autre, même si certaines de leurs réponses étaient fausses. Indépendamment du fait que ce soit bon ou mauvais, Ishida et les autres étaient clairement contrariés.

Dr. Sôya — Quel genre d'éducation a créé des enfants si inhumains ?

Les murmures de Sôya étaient ceux d'un chercheur.

Dr. Suzukake — Ma première tâche était de faire en sorte que mes enfants développent un esprit mature. J'ai fait en sorte que même s'ils ne parvenaient pas à résoudre un problème, ils puissent continuer calmement, objectivement et sans panique. J'ai bien sûr puni sans pitié les enfants qui ne pouvaient pas le faire.

Loin d'avoir la réaction d'enfants, ils étaient comme des robots sans émotion.

Dr. Sôya — Tu en es venu au châtiment corporel avec des enfants de 3 ans ?

Dr. Suzukake — Non, ça date de quand ils étaient nouveau-nés. Et je ne veux pas que tu appelles ça ainsi, Sôya. C'est mon enseignement.

En entendant ces mots, Sakayanagi semblait plus mal à l'aise qu'autre chose. Le pourcentage global de réponses correctes du groupe de Suzukake était clairement plus élevé que celui des deux autres. Encore fallait-il que d'autres paramètres suivent.

Dr. Suzukake — La concentration de ces enfants est proche de celle des adultes. Ils sont tellement absorbés par leur travail que si vous les interpellez à proximité, ils risquent de ne pas vous remarquer tout de suite.

Après avoir bien cerné les capacités scolaires de presque tous les participants, Suzukake fit jouer de la musique dans la salle. Le bruit fit que les enfants dans la salle s'arrêtèrent et commencèrent à regarder autour d'eux, mais ces derniers se replongèrent aussitôt sur leur copie.

Dr. Ishida — Comment est-ce possible ?

Ishida fut également surpris par la performance de Suzukake.

Dr. Suzukake — L'éducation. Les enfants ont peur d'être punis, de différentes manières. Douleur physique, douleur mentale, tout ce que vous jugez efficace... Poussez-les dans leurs retranchements, au sens propre du terme. D'ailleurs, nous le faisons en ce moment-même.

M. Sakayanagi — Avec tout le respect que je vous dois, c'est incontestablement un châtiment corporel. Les capacités que vous gagnez en faisant ça n'ont aucun sens. Je ne pense pas que votre politique éducative soit la bonne.

Objectivement, cela avait bien sûr l'air scandaleux. Pas étonnant que Sakayanagi fut contrarié.

M. Sakayanagi — Je n'ai pas le droit d'intervenir, mais vous ne devez pas approuver la façon de faire de Suzukake-san.

Moi — Je suis désolé, Sakayanagi, mais je ne veux pas de l'opinion d'un étranger. Veuillez-vous taire.

M. Sakayanagi — Mais... L'éducation d'Ishida-san et de Sôya-san est déjà exceptionnelle.

Certes, les groupes d'Ishida et de Sôya avaient l'air plus « humains ». Mais allaient-ils être des génies ? À supposer qu'ils aient certaines capacités en grandissant, il n'était pas sûr de pouvoir rivaliser avec des personnes naturellement douées ou de devenir des génies dans un ou plusieurs domaines. L'éducation de Suzukake semblait comporter un gros risque pour une grosse récompense.

Moi — Je ne me soucie que des résultats. Le reste m'importe peu.

Dr. Suzukake — C'est exactement pour cela que j'ai décidé de travailler pour vous. Car vous m'avez réellement laissé carte blanche. Vous m'avez dit ne vous soucier que des résultats !

Contrairement à Sakayanagi, qui avait exprimé son dégoût, Ishida et Sôya voyaient ça d'un autre œil. Ils n'avaient pas dit n'avoir aucune compassion pour les enfants, mais leurs recherches passaient avant tout. Ils regardaient les enfants que Suzukake avait éduqués avec des étincelles dans les yeux. Après les tests académiques, l'étape suivante consistait à vérifier leur développement moteur.

Dr. Tabuchi — Les trois ont des philosophies éducatives très différentes, je leur ai donc demandé d'exprimer les capacités acquises individuellement, contrairement à l'aspect académique où j'ai standardisé les méthodes de test.

Les enfants qu'Ishida éduquait utilisaient avec dextérité leurs petites mains pour réaliser des travaux manuels. Les élèves de Sôya montraient du mouvement avec des barres et la jungle gym. Mais, encore une fois, les enfants de Suzukake étaient les plus étonnantes : non seulement ils avaient développé de la dextérité et de l'agilité physique, mais ils avaient acquis tout un panel de compétences telles que jouer du piano, notamment.

Sakayanagi — C'est un enfant de 3 ans qui joue... Incroyable.

Bien sûr, il était évident que leurs compétences étaient loin d'être professionnelles. Mais ils jouaient déjà mieux que l'adulte moyen.

Moi — Combien de choses leur as-tu appris en seulement trois ans, Suzukake...san... ?

Dr. Suzukake — Ma méthode d'éducation est bien supérieure à la capacité d'apprentissage de la personne moyenne. Si tu n'as pas le talent d'apprendre en peu de temps, tu seras puni indéfiniment. Le cerveau n'aime naturellement pas ça et oblige l'enfant à mûrir tôt. Les personnes dont le cerveau est aussi petit que le leur ont un potentiel illimité.

Et ceci en seulement trois ans de formation. Que pouvions-nous espérer en cinq ans, dix ans voire vingt ans ? Moi-même j'avais la chair de poule devant ces résultats. Dans l'ensemble, le groupe éduqué par Suzukake était de loin le meilleur. Ceci sous le regard d'Ishida et Sôya, ne cachant même plus leur frustration.

Moi — Tu t'es bien débrouillé. Tu as montré ce dont tu es capable.

Dr. Suzukake — Merci. Cependant, je ne pense pas qu'il y ait de si grande différence entre eux et moi. Je suis plutôt impressionné par leurs résultats avec des méthodes plus « conventionnelles », si j'ose dire.

Moi — Tu fais aussi l'éloge des gens, Suzukake.

Dr. Suzukake — Les faits sont les faits. Et comme vous pouvez le voir, il y a une chose qui manque indiscutablement à mes enfants.

Moi — Les émotions, n'est-ce pas ?

Dr. Suzukake — Oui. Ishida-san et Sôya-san ont nourri leurs enfants d'émotions humaines. Quant à moi, je me disais qu'effacer les capacités sociales pouvait m'aider à éléver le niveau du potentiel humain.

Seuls les corps et les cerveaux étaient évalués. Pour Suzukake, la victoire était déjà acquise depuis le début.

Dr. Suzukake — Si vous me placez en tant que leader, honnêtement, il y a un risque que la première génération développe de sérieux troubles de la personnalité. Mais, en échange, elles seront certainement les plus exceptionnelles du point de vue des aptitudes.

Après trois ans de recherches réelles, Suzukake en était clairement convaincu.

Moi — Ishida et Sôya, que pensez-vous des émotions ?

Dr. Ishida — Certes, ils seront moins humains. Mais... En tant que chercheur, j'aimerais voir l'être humain le plus fort. Celui développé par vous, Suzukake-shi².

Sôya hochâ la tête en signe d'accord. Avec Suzukake comme chef de file, nous pouvions commencer à travailler sur le programme de la deuxième génération.

Moi — Vous serez donc en charge du programme de la deuxième génération et du type de formation que nous adopterons.

Dr. Suzukake — Je vous remercie.

Suzukake s'inclina profondément et serra la main d'Ishida et des autres.

M. Sakayanagi — Je suis...

Sakayanagi était sur le point de partir.

Moi — Je sais que vous n'aimez pas ça. Mais c'est aussi une forme d'éducation.

Sakayanagi quitta la pièce sans se retourner. Refusant ces quelques enfants sacrifiés sur l'autel de la recherche. Mais n'était-ce pas un maigre prix à payer quand le résultat final était l'être humain parfait ? L'objectif était de former cent personnes et de rendre cent personnes parfaites. C'était la White Room.

Pour atteindre ce but, avoir quelqu'un comme Suzukake, qui n'avait aucune limite, était rassurant. D'autant qu'il était soutenu par des personnes dotées d'un certain bon sens comme Ishida et les autres. Et puis plusieurs éducateurs n'allaien pas être de trop pour empêcher les fugues notamment.

Il n'y avait plus aucune question à se poser. Désormais, mon travail était d'empêcher que cela ne s'ébruite. L'objectif était de préserver ce cadre sécurisé pour permettre à ces gens de faire leurs recherches de manière totalement décomplexée.

² Honorifique peu courant, généralement utilisé dans les milieux d'affaires.

3

Une heure plus tard, je m'assis avec Sakayanagi.

Comment les résultats avaient-ils été perçus par une personne extérieure à la White Room ? C'était une occasion unique de le découvrir.

Moi — Laissez-moi encore une fois vous demander votre avis. Bien sûr, sans retenue.

M. Sakayanagi — Vraiment ? Je n'ai pas arrêté d'y penser.

La raison d'être de la White Room, son utilité... Je me demandais si Sakayanagi avait pu ressentir ça du premier coup d'œil.

M. Sakayanagi — Les enfants que j'ai vus aujourd'hui sont exceptionnels pour leur âge. En particulier les enfants éduqués par Suzukake-san, bien que les groupes d'Ishida-san et de Sôya-san soient probablement meilleurs que 90% des enfants de ce monde.

Du Sakayanagi tout craché, avec des louages.

M. Sakayanagi — Il n'est pas facile d'amener un enfant à ce niveau, même un enfant venant d'un milieu aisé fréquentant les meilleurs milieux.

Moi — Et vous ne pensez pas, grâce à cette méthode, que ces enfants pourront rivaliser avec les 10% restants ?

M. Sakayanagi — N'est-ce pas ce que vous, Ayanokôji-sensei, avez vous-même expérimenté ?

Moi — ...

Il était quasiment prouvé que ces enfants d'à peine trois ans avaient une intelligence et des capacités physiques plus développées que la moyenne des enfants. Des résultats avaient été obtenus. Cependant, j'avais le sentiment que ces prouesses n'allait pas suffire à dissiper le scepticisme des gens. Alors que, selon moi, ces enfants étaient au moins aussi bons que des surdoués de 3 ans, si ce n'était meilleurs. Pas besoin d'attendre leurs 4 ou 5 ans pour s'en rendre compte.

M. Sakayanagi — Je veux dire, l'objectif était de donner à des enfants risquant de ne pas recevoir d'éducation toutes les clés pour s'intégrer dans notre société. Je trouvais les premières approches déjà suffisantes.

Tel était le point de vue de Sakayanagi, qui n'avait aucune idée de ce à quoi ressemblait réellement la White Room.

M. Sakayanagi — C'est pourquoi j'étais un peu inquiet au sujet de Suzukake-san en tant que leader. Les émotions sont essentielles, comment exister sans elles ? Si vous pouvez me prouver le contraire, je n'hésiterai pas à continuer de vous soutenir.

Moi — Je vois. Je savais que vous diriez cela. Mais pensez-vous vraiment que cela va convaincre les investisseurs actuels et ceux du monde des affaires que vous n'avez pas encore rencontrés ? Tout le monde ne pense pas seulement aux enfants comme vous le faites. Il y a de gros intérêts en jeu dans la White Room.

M. Sakayanagi — Et vous prétendez qu'une éducation plus rigoureuse convaincrait ces gens ?

Moi — En effet. N'importe qui ayant les moyens peut s'entourer de professeurs diplômés des plus grandes universités ou d'anciens athlètes de haut niveau pour l'entraînement sportif. En procédant ainsi, ils peuvent en effet améliorer les capacités de leurs enfants dans une certaine mesure, pour en faire de très bons étudiants. Mais qu'apporterait de plus la White Room, alors ?

Qui investirait des dizaines ou des centaines de millions là-dedans ?

Moi — Il nous faut quelque chose de vraiment exceptionnel. Quelque chose permettant de propulser des cerveaux au-delà du Japon et, avec une force physique et mentale, d'affronter le monde dans les universités les plus prestigieuses de la planète. C'est le genre de pouvoir dont nous avons besoin dans la White Room.

M. Sakayanagi — N'est-ce pas un peu excessif ? Les enfants qui n'ont pas de parents ou qui ont été abandonnés ne recherchent pas un tel pouvoir. Il suffit de leur donner la capacité de vivre et de s'adapter à la société.

Moi — Je comprends ce que vous voulez dire. Croyez-le, malgré ce que j'ai pu dire plus tôt, votre opinion m'est précieuse.

M. Sakayanagi — ...Ayanokōji-sensei, ce que vous m'avez dit au début...

Moi — C'était vrai, bien évidemment. Les enfants défavorisés font partie de mon plan.

Sakayanagi, me regardant d'un air dubitatif, baissa la tête en s'excusant.

M. Sakayanagi — ...Alors je n'ai plus rien à vous dire. Je vous exhorte à donner à vos élèves une éducation pleine d'amour qui les place au premier plan. Si vous le faites, le jour où le peuple reconnaîtra la White Room viendra.

Sur ces mots, Sakayanagi quitta le bureau, mais il ne semblait pas convaincu

Moi — Sakayanagi, la naïveté est un vilain défaut.

Le monde n'est pas si doux pour accepter un tel idéalisme. Nous ne voulions pas un bon résultat, mais le meilleur résultat. D'ailleurs je considérais que cela n'était pas encore assez, il nous fallait plus pour impressionner de futurs investisseurs. Nous avions besoin d'un facteur décisif. Mais imposer dès maintenant une éducation plus rigoureuse à nos élèves n'allait pas produire de résultats immédiats. Trois ans... Non, il allait falloir cinq ans... au moins ça. D'ici-là, il allait nous falloir temporiser. Mais comment ? Comment amener le monde des affaires à investir plus d'argent en peu de temps ? Cette White Room pouvait changer le monde, et je voulais que mes mots transcrivent le poids de ce changement.

Le poids...

Moi — Je vois.

Je me souviens de ce que Naoe-sensei disait. « Sans sacrifice de soi, il n'y a pas de véritable succès ». Quel que soit l'enthousiasme avec lequel je parle de quelque chose, mes paroles n'allaient jamais avoir le poids espéré. Pourquoi ? Car la White Room éduquait les autres, je ne me mouillais pas.

En fait, je devais être capable de montrer que je pouvais sans crainte confier mon propre enfant à la White Room. Il n'y a qu'une seule chose que je devais faire pour y parvenir.

Je pris mon téléphone portable et j'appelai quelqu'un.

Moi — Allô ?

L'interlocuteur, qui devait encore dormir, répondit au téléphone en somnolant.

Moi — J'ai une faveur à te demander.

4

Une lumière rouge brilla dans l'obscurité, suivie immédiatement d'un panache de fumée. J'ai vis une silhouette émerger du coucher de soleil et je m'assis.

Moi — Je suis désolé. Je t'ai réveillée ?

Mika — Rhoo, ne t'inquiète pas. Allez, il est temps de rentrer !

Je pensais partir à 23h, mais le programme avait légèrement changé.

Mika — Une journée chargée de politicien, comme d'habitude ? Je n'arrive pas à croire qu'ils te font trimer comme ça !

Moi — C'est plus facile de se déplacer la nuit que le jour.

La marque des cigarettes de Mika changeait à chaque fois que je la voyais. C'était sa façon habituelle de montrer qu'elle était amoureuse de chaque homme qu'elle rencontrait pour ses affaires.

Moi — Combien de temps vas-tu continuer à faire ce travail ?

Mika — Eh bien, ça ne peut pas durer éternellement... J'ai pris un peu d'âge depuis que je t'ai rencontré, Atsuomi.

Les femmes sont désirées pour leur fraîcheur. Au fil du temps, année après année, elles deviennent pourries. Le monde a tendance à ne pas le reconnaître, et en fait, déteste le reconnaître, mais seuls ceux qui le comprennent réussiront. Non seulement car ils utilisent leur fraîcheur comme une arme, mais aussi car ils peuvent actionner une autre corde.

Moi — Je pense que tu devrais te retirer.

Mika — Je suis un peu surprise d'entendre ça de toi, Atsuomi.

Après un sourire amusé, Mika se leva de son lit, encore toute habillée.

Mika — Enfin, figure-toi que moi aussi je me disais qu'il était temps pour moi de passer à autre chose. Mais j'ai du mal à me projeter. Je ne me vois pas épouser quelqu'un et avoir une famille heureuse.

Je ne me vois pas avoir des enfants, me faire des amies mamans, ou envoyer mes enfants à l'école primaire... Je ne peux pas m'empêcher de me trouver ridicule en y pensant.

Moi — Je pense que tu es capable.

Mika — Je ne sais pas. Je suis rarement appréciée par les gens de mon propre sexe. Je pourrais avoir plus de mal que tu ne le penses. Mais... Je pense que je vais sauter le pas. Tu m'as fait gagner beaucoup d'argent, et tu m'as permis de rêver.

La richesse de Mika devait être suffisante pour vivre une vie décente. Mais cette femme avait eu son argent à un jeune âge, et elle devait avoir peur de baisser son niveau de vie.

Moi — Pour finir, je voudrais te confier un gros travail.

Mika —...Ah oui ?

Je sortis un certificat de mariage et le posai sur la table.

Mika — Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

Moi — Je veux que tu m'épouses.

Mika — Tu te moques de moi ?

Moi — Bien sûr, je ne plaisante pas.

Mika — Atsuomi...

Mika s'approcha, les yeux légèrement larmoyants... De rire

Mika — Qu'est-ce que tu veux ? Tu n'es pas le genre de gars qui me choisirait, n'est-ce pas ?

Moi — Ne me vois-tu pas comme un homme qui veut s'unir à la femme qu'il aime ?

Mika — Pas du tout !

Moi — C'est vrai. C'est un mariage très différent de celui que tu imagines, quelque chose d'exceptionnel.

J'avais un projet à concrétiser, et il me fallait quelqu'un comme elle pour y parvenir !

Mika — Qu'est-ce que tu veux dire ?

Moi — Tu serais la clé de mon énigme actuelle.

Mika — Explique-moi ça d'une manière que je puisse comprendre.

Moi — Un enfant. Un enfant de ma propre chair et de mon propre sang. Ce sera une étape importante dans mon ascension vers le pouvoir.

Mika était décontenancée, mais comprit vite où je voulais en venir.

Mika — Tu voudrais... Qu'on ait un bébé ?

Moi — Oui. Bien sûr, je te paierai assez pour que ça en vaille la peine.

Mika — Attends une minute. Pourquoi moi ? Il y a plein de femmes prêtes à avoir un bébé si elles sont assez bien payées.

Moi — En effet, foncièrement beaucoup accepteraient. Mais tu es pratique à bien des égards. Tout d'abord, tu as quelques contacts dans le monde des affaires et tu es une bonne menteuse. L'aspect important est la capacité à jouer la comédie. Si les gens découvrent qu'une femme inconnue a donné naissance à mon enfant, cela n'aura aucune importance. Tu dois aussi jouer la bonne épouse.

Mika — J'ai compris... Mais pour combien de temps ? Combien de temps vas-tu me faire jouer ce rôle ?

Moi — Ne t'en fais pas. J'annoncerai la grossesse et organiseraï la cérémonie le moment venu. Je te laisserai partir dès qu'on aura le bébé.

Elle comprit, mais n'arrivait toujours pas à se faire une idée de la situation.

Moi — Il y a une raison supplémentaire pour laquelle je t'ai choisie. Tes origines sont clairement inférieures sur l'échelle sociale. Ta mère est une femme sans éducation travaillant dans le domaine du mizu-shôbai³. Tout comme ta sœur. Une famille de débauche, sans valeur.

Mika — Woah, tu es dur. M'enfin, je ne peux pas te donner tort.

Un enfant supérieur à ses parents était un diamant brut.

³ Milieux nocturnes comportant des femmes servant de l'alcool ou ayant des rapports tarifés avec des clients.

Moi — C'est mon travail de polir une pierre plate sur le bord de la route pour qu'elle brille comme une pierre précieuse. Je l'affinerai pour que cette simple pierre ait plus de valeur qu'un diamant.

Mika — Je vois...

Moi — Il n'est jamais aisé de tromper tout le monde autour de soi. J'aurais pu faire appel à une mère porteuse incompétente, mais tout le monde aurait flairé l'inauthenticité de notre relation. En particulier les hommes d'affaires, qui ont un flair très développé.

Avoir un enfant ne faisait pas tout, il fallait le faire de façon appropriée. À cet égard, Mika aurait probablement été un choix naturel pour quiconque en lien avec le projet.

Moi — Je te laisse le choix de comment on va s'y prendre. Idéalement, il nous faudrait en avoir un dans un délai d'un an à un an et demi.

En plaçant mon enfant dans la White Room, je consolidais encore plus l'existence de celle-ci. C'était un plan révolutionnaire.

$$E_t = \frac{2\cos\vartheta_1 \cos\vartheta_2}{r}$$
$$f_0 = \frac{1}{2\pi\sqrt{\rho}}$$
$$\Omega = \frac{\Phi}{S_T} M =$$

J-GARDEN.FR

SINCE 2008
ALL GREEN

JGLN



Chapitre 4 : Une installation inédite

Mika laissa échapper un cri d'admiration en regardant les liasses de billets disposées sur la table blanche.

Moi — Il y a 50 millions. Je les ai fait prendre en liquide, comme tu le voulais. On ne pourra pas remonter jusqu'à toi.

Je dis cela à Mika sans établir de contact visuel. Ce montant ne comprenait bien sûr pas les frais de grossesse, tels que l'accouchement et l'hospitalisation.

Mika — Les politiciens ont vraiment autant d'argent à ne pas savoir quoi en faire ? C'était facile pour toi d'obtenir cette somme ?

Demanda Mika avec sarcasme, vêtue d'un ensemble qu'elle n'avait probablement pas l'habitude de porter.

Moi — L'argent est important, mais je n'en manque pas. Le monde est à nous.

Mika se moqua de moi alors que je parlais d'une manière factuelle.

Mika — La naissance de ton enfant ne te fait rien du tout ?

Moi — Tu t'es découvert un instinct maternel, d'un coup ?

Mika — Pas du tout. Je n'aurais pas donné l'enfant sinon. La mise au monde est un travail pour moi, ni plus ni moins.

J'étais soulagé d'entendre ça, et je pouvais voir dans ses yeux qu'elle était sincère. Elle ne faisait pas du zèle.

Moi — Je suppose que j'ai eu raison de te choisir après tout.

Mika — Eh bien, pour être franche, j'avais presque regretté en voyant mon ventre gonfler et avec l'accroissement des nausées matinales. Mais j'ai oublié tout ça en voyant tout cet argent !

Même pour Mika, qui recevait un salaire mensuel bien supérieur à un million de yens, une somme forfaitaire de 50 millions était conséquente. Elle n'avait pas à se plaindre. D'ailleurs, je l'avais payée plus de deux fois le taux du marché des mères porteuses, déjà très onéreux.

Moi — Et c'est net d'impôt, normalement la moitié aurait dégagé.

Mika — C'est vrai... Tu dois gagner environ 100 millions pour avoir 50 millions en poche, non ? Quelle horreur de perdre la moitié en impôts !

Caressant la liasse de billets, Mika rit un peu.

Moi — En as-tu déjà payé de ta vie ?

Il paraît que de nombreuses personnes exerçant des professions similaires à celle de Mika ne paient pas d'impôts.

Mika — En y réfléchissant, je m'en souviens à peine. Peut-être que je m'y mettrai quand je débuterai un nouveau travail, qui sait ? Bref, sinon comment ça va, Atsuomi ? Quoi de neuf ?

Moi — Je suis désolé, mais je suis occupé et je ne peux m'éterniser trop longtemps. Faisons juste ce que nous avons à faire.

Je sortis le contrat et le tendis à Mika.

Moi — Si tu acceptes l'argent, tu renonces aux droits sur l'enfant.

Mika — Détends-toi. J'ai fait tout ça pour l'argent, je te rappelle !

Mika n'avait pas l'intention, dès le départ, de refuser l'argent qui lui était proposé, et a de nouveau exprimé son accord.

Moi — « Quoiqu'il arrive, je ne pourrai jamais être identifiée comme étant la mère de cet enfant ». Une petite signature.

Cela pouvait sembler insistant, mais c'était très important. Si Mika, qui connaissait bien le monde souterrain, tentait de récupérer l'enfant, on ne pouvait nier la possibilité que l'existence de la White Room soit révélée.

Mika — Au fait, ne lui parle pas de moi non plus.

Moi — Je ne le ferai pas. Je n'ai pas à le faire.

Mika — Juste comme ça, qu'est-ce qui lui arrivera ?

Je n'avais rien dit à Mika à propos de la White Room. Sa question était légitime.

Moi — Cela ne te regarde pas. Contente-toi d'apposer ton accord.

Mika — Oui, oui.

Mika signa comme si elle avait compris qu'il n'y avait rien de plus à faire.

Moi — Tout va bien ?

À en juger par la pression de l'écriture, il ne semblait pas y avoir eu d'hésitation du tout. Je suppose qu'elle n'était pas si inquiète, finalement. Mika donna ensuite des instructions pour que l'attaché-case contenant l'argent soit placé dans le coffre de sa voiture. C'était un peu risqué de transporter une telle somme d'argent en liquide, mais Mika et moi avions convenu d'éviter de transférer l'argent par l'intermédiaire d'une banque.

Moi — Eh bien, je vais m'en aller.

C'était la dernière fois que je voyais Mika et la dernière fois que nous nous parlions. Alors que j'étais sur le point de partir sans dire un mot, Mika fit quelques pas avant de s'arrêter.

Mika — ...Tu ne veux pas me demander ce que je vais faire, maintenant ?

Je ne voyais pas son expression. Cependant, je pus constater qu'il y avait un soupçon d'émotion dans sa voix.

Moi — Peu m'importe. Tu peux aller LE voir, ou tu peux t'envoler à l'étranger avec cet argent.

Elle était légèrement surprise, mais sourit comme si elle avait compris.

Mika — Alors tu savais ? Pour lui et moi ?

Moi — Tu sais, les nouvelles vont vite dans ce milieu.

Mika — Depuis combien de temps le savais-tu ?

Moi — Avant de te demander de m'épouser et d'avoir un enfant.

Mika — Tu ne crains pas que l'enfant ne soit pas le tien ?

Mika rétrécit ses yeux, comme si elle me jouait un tour.

Moi — Aurais-tu osé ? Alors que, me connaissant, tu aurais pu te douter que j'aurais certainement effectué un test ADN. Aurais-tu risqué de perdre ta récompense si tu avais porté l'enfant d'un autre ? Impossible.

Mika — Hmm... Oui, tu marques un point !

Moi — Néanmoins, tu as fait de l'excellent travail. Non seulement tu as réduit tes rencontres secrètes avec lui, mais en plus tu as tout fait pour qu'il ne se rende compte de rien.





Je ne sais pas si cet homme voulait vraiment la rendre heureuse. Mais, au minimum, la fortune totale de Mika s'élevait désormais autour de 200 millions¹. Elle avait largement de quoi vivre une belle vie pour au moins 5 ou 10 ans.

Mika — Atsuomi... N'as-tu jamais pensé que tu m'aimerais ?

Moi — J'aime quelque chose chez toi... Ta capacité à tout faire pour de l'argent.

Mika — Tu ne comprends pas... Ou alors si, ta réponse est claire !

Je n'avais jamais eu de sentiments particuliers pour Mika. De même qu'elle n'en avait pas pour moi non plus. Toutes ces paroles de sympathie n'étaient que de la petite comédie. Elle aimait les hommes jeunes, beaux, qui parlaient bien et de grande valeur. Tout simplement.

Mika — Au revoir, Atsuomi.

Moi — Attends. Un petit cadeau, encore.

Trois millions² en plus des honoraires que j'avais initialement prévus. Une sorte de « cadeau d'adieu » à Mika.

Mika — Tu n'as pas besoin d'aller si loin, ce n'est pas comme si j'allais tout balancer au premier magazine venu. Je voudrais rester discrète moi aussi !

Mika avait en effet beaucoup de casseroles qu'elle ne voulait pas voir exposées.

Moi — Je me doute. C'est vraiment un cadeau sincère ! Si tu n'en veux pas, je ne te mets pas le couteau sous la gorge !

Je tendis le bras pour récupérer l'argent, mais Mika m'arrêta avec un petit rire.

Mika — Qui refuserait l'argent pour construire sa maison ?

Moi — J'ai entendu dire que les terrains devenaient de plus en plus chers dernièrement. Veux-tu savoir pourquoi ?

Mika — Je ne sais pas. Je m'en fiche. Je suis juste intéressée par l'argent.

¹ Env. 1,4M€

² Env 21 000€

Moi — C'est tout à fait toi. Tu sais, tu vas devoir attendre un peu d'avant de pouvoir officiellement épouser quelqu'un.

Mika — En effet, après tout je suis censée être ta femme.

Jusqu'au placement de notre enfant dans la White Room, il était nécessaire que nous soyons publiquement établis comme mari et femme.

Moi — Enfin, tu n'auras pas à attendre trop longtemps. Dans deux ans, tu seras libre.

À cette fin, je lui remis déjà les papiers de divorce préremplis, je laissais juste le champ des dates vides.

Moi — Une dernière chose... Si tu as un prénom en tête, je l'utiliseraï.

Onze jours s'étaient déjà écoulés depuis la naissance de l'enfant. Sauf acte dilatoire, il ne nous restait plus que trois jours.

Mika — Je n'ai aucun droit sur l'enfant, mais tu me laisses décider ça ?

Moi — Un prénom n'est qu'un symbole. Peu importe qui nomme l'enfant, ce qui compte est ce qu'il a dans le crâne.

Après une courte pause, Mika prononça quelque chose.

Mika — Alors... Kiyotaka.

Moi — Une très bonne suggestion, qui te ressemble.

J'ai fus un peu surpris par cette tournure inattendue des événements.

Mika — Je pensais juste que ce serait un nom dont tu te souviendrais.

Moi — C'est pas mal. Je vais l'accepter !

Mika — Tu es vraiment peu commun. N'importe qui aurait perdu la tête en nommant leur enfant d'après l'hôte dont la mère s'est éprise. Quelle folie !

Mika s'éloigna, et cette fois sans s'arrêter.

Moi — Au revoir Atsuomi. Le temps passé ensemble m'a été précieux. Pour le meilleur et pour le pire.

Après le départ de Mika, j'écrivis « Kiyotaka » sur la liste. Avec autant d'argent en poche, je devais être tranquille avec elle.

Ensuite j'allais remettre mon enfant à la White Room, moi, son représentant. L'argent était vraiment un maigre prix à payer. Tout ce que Kiyotaka avait à faire était de m'être utile pendant au moins 5 ans, ensuite qu'il craque m'importe peu. Mon enfant n'avait pas besoin d'être excellent en soi pour mon plan.

M. Tsukishiro — Elle était vraiment charmante, Ayanokōji-san.

Tsukishiro, qui était dans la pièce d'à côté, apparut avec son sourire habituel.

Moi — Cela n'a pas été évident pour vous, non ? Je vous ai fait jouer au détective de façon assez approfondie.

M. Tsukishiro — Je suis un touche-à-tout, je vous rappelle. Mais êtes-vous sûr de pouvoir lui faire confiance ? Un jour, vous aurez peut-être à envisager de vous débarrasser d'elle. Certes, elle se tiendra tranquille tant qu'elle est dans l'opulence, mais d'après son apparence elle ne le restera pas longtemps. À moins qu'elle ne fuit dans un autre pays ?

Oui, on ne sait jamais avec les gens. Une fois fauchée, Mika pouvait tout à fait me solliciter à nouveau. Mais je la pensais assez intelligente pour ne pas le faire. Après tout, peu importe à quel point l'âme d'une personne est sale et décadente, personne ne veut mourir pour rien.

Moi — C'est toujours une bonne idée d'assurer ses arrières. Mais la disparition de Mika pourrait créer d'autres risques. Nous avons besoin qu'elle soit une mère pour le moment.

Il était clair que je n'étais pas attaché à l'enfant, mais je devais faire en sorte que ma situation reste crédible si je devais convaincre d'autres investisseurs.

M. Tsukishiro — Je ne peux vous donner tort.

Moi — Dans quelques jours, l'enfant sera entre mes mains, une fois les tests terminés, et il débutera en tant qu'élève de quatrième génération.

M. Tsukishiro — Il semblerait que votre fils aura une vie difficile devant lui, tout comme vous.

Ces mots ressemblaient à de la pitié, mais Tsukishiro n'éprouvait pas de tels sentiments.

1

Le jour de l'arrivée de Kiyotaka, je réunis Suzukake et les autres chercheurs.

Dr. Tabuchi — Ayanokōji-sensei, le programme pour les enfants de 4^e génération débutera cette année.

Tabuchi était sur son ordinateur, des cernes importants sous les yeux. Je regardai les documents projetés sur le grand écran pendant qu'il me les expliquait. Lorsque Suzukake fut choisi pour diriger les élèves de deuxième génération, il avait créé un programme comportant dix niveaux de difficulté. Cette fois, les élèves de la quatrième génération allaient se voir attribuer un niveau de difficulté de 4.

Dr. Tabuchi — Le taux d'abandon d'enfants de 5 ans, au cours de la 1^{re} génération, est de 14 %. Pour la 2^{de} génération, le taux d'abandon des enfants de 2 ans est de 6%, tandis que celui de la génération en cours, d'un an, est de 6% également. Nous prévoyons que plus de 20 % des enfants de la 2^{de} génération abandonneront l'école avant l'âge de 5 ans, et que plus de 25% des enfants de la 3^e génération abandonneront à l'avenir. Nous avons augmenté le niveau de difficulté par étapes, mais nous prévoyons d'aller encore plus loin pour la quatrième génération.

Plus le niveau de difficulté exigé des enfants était élevé, plus l'écart entre années était marqué. Le programme de Suzukake était structuré de telle sorte que le niveau de difficulté augmentait drastiquement après que les enfants aient atteint l'âge de six ans, lorsque leurs bases étaient solidifiées. Il n'allait donc pas être surprenant que le taux d'abandon de la première génération augmente également rapidement à l'avenir.

Moi — En fait, qu'est-ce qui changera concrètement en augmentant le niveau de difficulté ?

Dr. Tabuchi — Nous n'avons que trois échantillons. En comparant les capacités de la 1^{re} et de la 3^e génération au même âge, les élèves les moins performants s'amélioraient de 11% et les plus performants de 37%. Cela prouve que la méthode éducative proposée par Suzukake-san influe sur l'amélioration des capacités humaines.

Jusqu'à présent, les recherches semblaient bien se dérouler. En poursuivant, nous allions pouvoir produire des enfants à des années-lumière de ceux de la première génération. Toutefois, celait risquait de prendre encore des années.

Dr. Tabuchi — Il y a également eu des changements importants. Par exemple, nous avons analysé les séquelles du décrochage scolaire et nous avons constaté quelques problèmes. L'un d'eux est la très faible capacité d'adaptation à la société. La raison est claire : ils ont vécu 99 % du temps ici, à la White Room. En particulier, les élèves de 1^{re} génération ne voyaient le monde extérieur qu'à travers les minéraux et leur imaginaire. Il leur était impossible de conceptualiser des paysages urbains. Les générations suivantes ont montré une certaine amélioration en commençant à apprendre par le biais d'images, mais il leur manquait les connaissances quotidiennes que les enfants japonais devraient avoir. Les distributeurs automatiques, les rues, les centres commerciaux, les magasins de proximité et les supermarchés de la ville leur sont inconnus, et leur manque manifeste d'expérience a causé un grand malaise aux témoins. Ils peuvent mémoriser des concepts en mots et en lettres, mais sans expérience concrète, impossible de se comporter naturellement.

Moi — Alors ? Quelle est la solution ?

Dr. Tabuchi — Ce serait plus facile si nous pouvions les sortir de la White Room, ou pour dire les choses plus simplement, avoir une sorte d'activité extrascolaire. Bien sûr, cela n'arrivera pas, les sorties seraient un risque pour la discrétion de nos activités d'autant que nous ne mesurons pas l'impact que cela pourrait avoir sur les enfants.

Ishida poursuivit, sortant de grosses lunettes.

Dr. Ishida — C'est là que la console virtuelle entre en jeu. En utilisant la Réalité Virtuelle, les enfants pourront voyager, apprendre et mémoriser tout et n'importe quoi, sans même bouger !

Sôya approuva.

Dr. Sôya — L'idée d'Ishida-san n'est pas mauvaise. Leur faire acquérir le minimum de bon sens virtuellement est une très bonne chose, d'autant que si le monde est parfaitement recréé cela vaut une expérience authentique. Leur capacité d'adaptation sera améliorée d'un coup !

Le prix de ces installations était maigre pour avoir tout un tas de chose sans même sortir. J'acceptai et approuvai le budget supplémentaire.

Moi — Le contenu du programme semble être bon.

Tabuchi hocha la tête en satisfaction, et Ishida et Sôya se levèrent également.

Moi — Je soutiens l'utilisation de la RV. Néanmoins, j'aimerais quelque chose d'un tout petit peu différent pour cette 4^e génération.

Dr. Suzukake — « Différent », qu'entendez-vous par là ?

Je jetai un coup d'œil à Suzukake, qui était resté assis tranquillement jusqu'ici.

Moi — Nous adoptons le programme Bêta.

Tous les chercheurs se tendirent à cette révélation.

Dr. Suzukake — Huh ? Que... venez-vous de dire ?

Suzukake fut probablement le plus surpris de tous.

Moi — J'ai dit que nous allions adopter le programme Bêta. J'ai horreur de me répéter !

Suzukake créa un programme d'études comportant 10 niveaux de difficulté. Il était naturel de mettre en place un programme plus rigoureux que pour les trois générations précédentes. Mais le niveau de difficulté augmentait considérablement après l'âge de six ans, lorsque les bases sont au stade d'acquisition. Même moi, qui ne m'y connaissais pas beaucoup en éducation, je savais le programme Beta irréalisable au vu des limites des enfants de la première génération et l'avais donc écarté.

Dr. Suzukake — Je vous avais expliqué à l'époque que nous avions créé un programme avec 10 niveaux de difficulté, mais que le Bêta était d'une dimension différente. En effet, nous considérions que le cinquième ou sixième niveau était la limite du développement humain.

Dr. Tabuchi — En effet. Les programmes des 2^e et 3^e années, plus aboutis, sont bien loin du programme Bêta en termes d'exigence. Le programme actuel jusqu'à la troisième génération était déjà dur à suivre, avec des résultats loin d'être remarquables. Dans une telle situation, faire appel au programme Bêta ne ferait que détruire tout le travail effectué.

Moi — Je sais qu'il est nécessaire, en recherche, d'augmenter la difficulté petit à petit. Mais j'aimerais voir dès maintenant les limites humaines dans la White Rom. Je me moque qu'ils abandonnent tous.

Dr. Ishida — Avec... Votre fils ici ? Vous prenez ce risque ?

Moi — Mon fils est celui qui recevra l'éducation la plus rigoureuse. C'est une grande opportunité. Si nous pouvons créer ne serait-ce qu'un seul succès dans le programme Bêta, cela mènera à de futures recherches.

Dr. Ishida — ...Mais quel genre de critique vais-je recevoir de nos principaux soutiens ?

Moi — C'est pourquoi j'ai dit que j'adopterai le programme Bêta pour mon enfant. C'est pour le bien de la recherche. Il pourrait mourir, je m'en fiche. En cas de problème, n'hésitez pas à me solliciter.

Tout le monde, y compris Ishida et les autres, était stupéfait et sans voix.

Dr. Ishida — Vraiment... Êtes-vous sûr de vous ?

En tant que chercheur, Ishida était peut-être excentrique, mais il ne s'était pas écarté du chemin de l'humanité. C'est pour cela qu'il était si vindicatif, mais il avait dû comprendre que c'était ma décision.

Moi — Oui. Les prochains élèves de la cinquième génération se verront attribuer le programme de niveau quatre qui était censé être attribué aux élèves de la quatrième génération. La quatrième génération est la seule exception. Nous ne pouvons pas facilement mettre en œuvre un programme d'études inhumain quand il n'y a pas d'avenir en vue.

Nous pouvions toujours faire des modifications aux termes de la quatrième génération, pour réajuster le niveau.

Moi — Voici donc un échantillon d'enfants que je considère raisonnable.

Je leur montrai la liste des enfants allant faire partie de la quatrième génération, que j'avais gardée secrète jusqu'à présent.

Dr. Tabuchi — 74 au total !!! C'est plus du double du nombre d'enfants de la 3^e génération !

Moi — La quasi-totalité d'entre eux a été ramassée chez les « démunis » afin qu'ils puissent être utilisés et jetés.

Le groupe Ohba et les courtiers du marché noirs amènent rarement des produits de qualité. Mais nous voulions de la quantité, cette fois. Il y avait quelques enfants de riches hommes d'affaires, mais j'avais décidé de ne pas dire lesquels étaient de cette catégorie aux chercheurs. Je ne voulais pas que cela rentre en ligne de compte, surtout si ces hommes d'affaire nous les avaient expressément confiés pour les endurcir. Suzukake, qui avait écouté en silence, s'approcha d'Ishida et des autres qui étaient réticents.

Dr. Suzukake — J'ai moi-même compris beaucoup de choses depuis que j'ai commencé à travailler avec Ishida-san et les autres. Il y a certaines lignes que l'on ne doit pas franchir en tant qu'être humain, au point que je regrette d'avoir créé le programme Bêta. Je ne peux que voir l'effondrement arriver. Néamoins, tant qu'Ayanokôji-sensei insiste pour le faire, nous sommes obligés de nous exécuter.

Dr. Ishida — Mais...

Dr. Suzukake — Comme Ayanokôji-sensei l'a dit, c'est une occasion spéciale. C'est aussi une excellente occasion pour moi de détruire ce programme que j'ai créé si les résultats ne sont pas concluants.

Suzukake avait beaucoup mûri au cours des dernières années et s'imposait réellement en leader indiscutable. Ils s'opposaient constamment sur le contenu de leurs recherches, mais à la fin, Ishida et les autres hochaien toujours la tête face à l'enthousiasme et la détermination de Suzukake.

Dr. Suzukake — J'en prendrai la responsabilité, et je m'impliquerai à fond dans l'éducation des élèves de la 4^e génération.

En tant que représentant de la White Room, j'allais surveiller les résultats de très près.

Dr. Tabuchi — Je comprends ce que vous dites. Bien sûr, je vais suivre vos instructions. Mais d'abord, puis-je faire une suggestion sur la façon de traiter les décrocheurs ?

Moi — C'est-à-dire ?

Dr. Tabuchi — Pour être clair, les capacités des enfants décrocheurs dépassent de loin celles des gens ordinaires. Je dirais que c'est un bon accomplissement, c'est trop bon pour être jeté...

Moi — De quel accomplissement parlez-vous ? Pensez-vous que notre objectif est de les faire entrer dans une université correcte ou de gagner des compétitions de quartier ?

Dr. Tabuchi — Non, ce n'est pas...

Moi — C'est bien en apparence. Mais l'objectif réel est ailleurs : protéger ce pays face au monde, le rendre fort, et créer des gens qui ont le pouvoir de diriger le Japon.

Notre but n'était pas de créer de « simples » étudiants d'honneur juste bons à chauffer les bancs de parlement. Nous voulions créer des humains surpassant les autres. Des personnes avec une volonté d'acier inflexible et inébranlable. Seuls ceux que les autres décrivent comme des monstres peuvent faire une percée dans le monde politique corrompu actuel.

Moi — Les décrocheurs connus seront soigneusement pris en charge et rendus à leurs parents. Tant qu'ils sentiront qu'ils ont acquis des capacités extraordinaires, les parents seront déjà satisfaits.

Dr. Tabuchi — ...Et qu'en est-il des enfants sans nom ?

Moi — Comme prévu, envoyez-les dans l'installation que nous avons mise en place et laissez-les se débrouiller. Bien sûr, ils seront entraînés à ne pas parler de la White Room.

Dr. Tabuchi — Cependant, il sera très difficile pour eux de devenir indépendants et de s'intégrer dans la société.

Moi — Et alors ? Nous les avons éduqués. Ils auront peut-être des problèmes, mais ils sont quand même bien supérieurs à la personne moyenne. Ils auront toutes les chances de s'élever au-dessus d'eux. Ça vous pose un problème ?

Tabuchi était le seul chercheur un peu retissant. C'est pourquoi nous devions lui donner un avertissement ferme.

Moi — Quoiqu'il en soit, je pense que vous en avez assez dit. Taisez-vous et suivez mes ordres, je découperai le moindre récalcitrant même s'il s'agit de l'un de vous. C'est compris ?

Dr. Tabuchi — Oui, monsieur. Veuillez m'excuser.

Un téléphone portable sonna. C'était Sakayanagi.

Moi — Je vais m'absenter quelques instants. Nous poursuivrons ensuite sur les modalités d'exécution du programme Bêta.

Je sortis dans le couloir et répondis au téléphone alors que la porte se refermait derrière moi.

M. Sakayanagi — Ayanokôji-sensei...

Moi — Qu'est-ce qui ne va pas, Sakayanagi ? Vous avez l'air mal en point.

M. Sakayanagi — Je ne voulais pas vous contacter ainsi, mais j'ai appris pour la naissance de votre fils.

Moi — Oh, je suis désolé. Nous n'avons pas été beaucoup en contact vous et moi, les choses ont été assez mouvementées dernièrement.

M. Sakayanagi —...Vous êtes sûr que ça ne vous pose pas de problème ? Votre fils tant attendu ?

Moi — C'est ce que j'avais en tête en créant la White Room. Je ne pense pas qu'un homme qui éduque des bébés abandonnés puisse avoir une vraie famille.

M. Sakayanagi — Mais n'est-ce pas un peu exagéré ? Les bébés de l'établissement viennent de milieux défavorisés, ils ont été abandonnés. Ils sont plutôt heureux de pouvoir grandir dans la White Room. Mais votre fils est différent. Il mérite l'amour de son père et de sa mère.

Moi — Ma décision est déjà prise.

À l'autre bout de la ligne, Sakayanagi haleta.

Moi — Je suis désolé de faire ça par téléphone, mais j'ai une chose à vous demander.

M. Sakayanagi — Une proposition... ?

Moi — Je suis prêt à accueillir votre enfant, si vous le désirez.

M. Sakayanagi — Je ne suis pas aussi fort que vous et je ne peux pas l'être. Pour le bien de notre futur enfant, ma femme et moi l'élèverons avec tout l'amour dont nous disposons.

Moi — Je vois. Je savais que vous diriez cela.

Espérais-je contribuer à l'éducation de l'enfant de Sakayanagi, un enfant légitime et aimé issu d'une très bonne lignée ? Était-ce le genre d'accomplissements que j'attendais avec impatience ?

J-GARDEN.FR

SINCE 2008
ALL GREEN

JGLN



Chapitre 5 : Une histoire d'enfants innocents

La première couleur dont je me souvins... Le blanc.

Comme son nom l'indiquait, la White Room était basée sur ce thème. Le plafond n'y faisait pas exception, et dans mon premier souvenir je fixais d'ailleurs le plafond. Avant de montrer un quelconque intérêt à observer ou à jouer avec le bout de mes doigts, je m'étais simplement demandé ce qu'était ce plafond blanc. Jour après jour, je passais de plus en plus de temps à le fixer.

Au début, je pleurais. Je pleurais parce que les autres me manquaient. Puis j'avais fini par comprendre que personne ne viendrait m'aider. C'était l'instinct qui m'animait, pas la logique. L'instinct est la première chose qu'un nouveau-né inapte à s'exprimer développe en acceptant son environnement.

Après ça, je réalisai l'existence de mes doigts. Je passais toute la journée à regarder, sucer et lécher mes petits doigts, et rien d'autre. Sans but précis. Nous étions nourris par des adultes froids, distants. Même en cas de maladie, un simple traitement sans émotion et la vie reprenait son cours. Personne ne paniquait, ne s'inquiétait ou ne se réjouissait. Finalement, vous finissez par apprendre en réalisant que tout était millimétré ici.

Les êtres humains éprouvent des sentiments de joie, de colère, de tristesse et de plaisir. Mais aucun d'entre eux n'était d'une grande utilité dans cette installation. Les enfants, avec leurs cerveaux encore peu développés, le compriront assez tôt : que vous riez ou pleuriez, que vous étiez en colère ou triste, les instructeurs n'étaient pas là pour vous aider. Le seul moment où je pouvais avancer, c'était quand je réussissais quelque chose.

La première fois que je me souviens avoir reconnu la communication comme une langue, c'était à l'âge de deux ans. L'instructeur était assis en face de moi et j'étais assis en face de lui. Rien entre nous deux, si ce n'était ses deux mains ouvertes. Peu de temps après, l'instructeur plaça un petit ourson en gélatine dans sa main droite de manière très visible. Pour les enfants vivant dans cet établissement, cette collation était une denrée rare. Une douceur dont ils étaient habituellement privés. Enfant, je ne faisais pas exception ; je me souviens avoir eu les mêmes envies que tout le monde.

— Devinez où est le bonbon, et vous pourrez le manger.

L'adulte qui tenait un ours en gélatine dans sa main droite me le tendit. Son expression était sévère et froide. D'autre part, l'enfant qui lui faisait face, moi, Ayanokōji Kiyotaka, était également sans émotion. Nous avions tous les deux le même visage inexpressif, mais c'était mon état naturel tandis que l'instructeur essayait consciemment d'être silencieux.

En fait, tous les autres enfants étaient comme moi. Je sentais que tous avaient été élevés avec l'idée que les émotions étaient une mauvaise chose. Ainsi, il y avait des tête-à-tête entre des adultes qui cachaient leurs émotions et des enfants qui n'en avaient presque pas.

— Tu as le droit à trois chances.

L'instructeur marmonnait pour lui-même devant moi.

— ...

Je ne comprenais toujours pas le langage des adultes, la signification de chaque syllabe de ces mots. « Droit », « chance »... aucun de ces mots ne pouvait vraiment être compris par un enfant de deux ans. Cependant, à cet âge, on peut comprendre instinctivement ce qu'on nous demande. Je touchai sa main droite, et l'instructeur l'ouvrit pour me donner le petit ours en gélatine.

Au même moment, d'autres enfants essayaient également de trouver la friandise. Tous les instructeurs la serraient dans leur main droite, et tous répondirent correctement.

— Suivant !

Cette fois, il tenait l'ours en gélatine dans sa main droite, mais immédiatement après, il le mit dans sa main gauche. Bien sûr, je touchai la main gauche sans hésiter. Une autre réponse correcte. Ce processus simple était répété deux fois de plus, ce qui a donné un total de quatre bonbons. Ils n'étaient pas très sucrés, mais ils constituaient une collation précieuse dans cette White Room et étaient bien accueillis par les enfants. Comme tout le monde, j'adorais le goût de ces bonbons.

— Suivant !

Cinquième fois. Cette fois, l'instructeur croisait les bras derrière son dos, attrapa un ours en gélatine et me tendit ses mains serrées.

La force de sa prise et la position de chaque main étaient presque les mêmes. L'expression ni le regard de l'instructeur ne changeaient. Il n'y avait donc aucun moyen de juger objectivement dans laquelle des deux mains le bonbon se tenait. La probabilité était donc de 50/50 dans les deux cas. Nous étions davantage évalués sur le temps. Je touchai au hasard la main droite ; elle était vide. Les autres enfants furent divisés en deux groupes, et bien que la proportion d'enfants ayant choisi la main droite fût un peu plus élevée que la gauche, il n'y avait pas de raison claire à cela. Cependant, comme prévu, tous les instructeurs avaient l'ours en gélatine dans leur main gauche.

— Suivant !

L'instructeur cacha à nouveau ses mains derrière son dos puis me les présenta. Je m'étais demandé s'il allait continuer à nous faire deviner le 50/50. Il n'y avait rien pour faire pencher le choix d'un côté ou de l'autre, alors j'osai choisir la gauche. Non.. Après une courte réflexion, je choisis de ne pas répondre immédiatement mais d'observer autour de nous. Les enfants étaient tellement concentrés sur l'instructeur et les bonbons devant eux qu'ils avaient négligé leur environnement.

Cette fois, la majorité des enfants avaient désigné la main gauche, mais la réponse correcte était la main droite. Je supposai que l'instructeur devant moi devait en faire de même. Je désignai sa main droite, qui révéla un ours en gélatine vert.

— Suivant !

Vous n'étiez pas félicité pour avoir deviné correctement, mais au moins vous aviez le droit de manger le bonbon. Le faisant rouler sur le bout de la langue, je me concentrerai à nouveau. L'instructeur répéta le même processus, et comme la dernière fois je prêtai attention à mon environnement. Mais cette fois, je n'avais droit à aucune indication.

— Tous ensemble.

Cela signifie que personne n'allait ouvrir ses mains tant que tous les enfants n'avaient pas fait de choix. Sans indice, je me mis à désigner la main droite. Les instructeurs ouvrirent tous leur main en même temps et... personne n'avait eu juste, la réponse n'était pas la même partout. Beaucoup d'enfant avaient déjà épuisé leurs trois chances à ce stade, personnellement il m'en restait une seule.

— Suivant !

Comme les deux fois précédentes, le bonbon était serré dans le dos de l'instructeur. Il n'y avait aucun moyen de savoir dans quelle main il se trouvait de l'extérieur et aucune main ouverte autour de nous. Dans ce cas, le fait de choisir la main droite ou la main gauche ne faisait aucune différence. Ou... Peut-être que ce n'était pas dans les mains ? L'instructeur ne nous avait pas demandé dans quelle main était le bonbon, mais seulement de montrer du doigt où se trouvait l'ours en gélatine. Il était donc possible qu'il soit ailleurs. Je laissais cette pensée enfantine me traverser l'esprit et pointa derrière moi sans toucher aucune des deux mains.

— ...

Il ne répondit pas, se contentant de fixer mes mouvements.

— Pourquoi pointes-tu vers l'arrière ?

Moi — Bonbon, main, non...

Je répondis dans un langage très approximatif. Sans dire un mot, l'instructeur ouvrit ses deux mains en même temps et dévoilât un petit ours en gélatine dans sa main droite.

— C'est dommage. La main droite était la bonne.

L'instructeur mit ensuite le petit bonbon dans sa bouche. L'un des deux enfants restants avait répondu correctement pour la main droite et avait reçu sa petite récompense.

— Je vais te donner une autre chance, juste pour le plaisir.

Il sortit un autre ourson pour répéter l'opération. Je devais choisir la bonne main. Plus tôt, je croyais que ses mains étaient vides, alors que la friandise était dans sa main droite. Alors, m'étais-je trompé dans les probabilités depuis le début ? Ou, après avoir changé deux fois, il avait repris la main droite en anticipant que nous adapterions nos réponses ? La possibilité que les deux mains soient vides était plus probable que la possibilité qu'elles tiennent quelque chose. L'autre enfant restant désigna la main gauche de l'instructeur. Quelle était la bonne chose à faire... ? C'était la main droite, la main gauche, ou c'était caché derrière lui ?

Moi — Derrière.

Après y avoir réfléchi, je fis un pari. Je rejetai les options classiques, jugeant les mains vides. L'instructeur ouvrit ses mains, et dans la main gauche se trouvait un petit ours en gélatine.

— Dommage. Encore raté. Tu es déçu ?

C'est vrai, j'étais déçu. J'opinai du chef pour le montrer. Ce n'était pas tellement les oursons en gélatine, mais plutôt la frustration d'avoir eu tort.

— Je suppose que ce gamin est différent, après tout.

Les adultes se rassemblèrent et chuchotèrent entre eux. Mon esprit de deux ans ne pouvait pas comprendre le sens de ces mots compliqués, je ne m'en souvenais que comme une liste de mots sans signification particulière.

— Tous les enfants, à l'exception de Kiyotaka, essayaient de choisir entre droite ou gauche. Mais, lui, a observé les choix de ses camarades et envisageait clairement une troisième option : aucune des deux mains. De plus, il a persisté alors même que je lui avais montré que ce n'était pas caché dans mon dos. Ce n'est pas la réflexion d'un enfant de deux ans.

— N'est-ce pas une réflexion précipitée ?

— Cet enfant se démarque complètement dans tous les tests effectués. Il est le seul à avoir un point de vue propre.

Au milieu de ces pensées incompréhensibles, les paroles des instructeurs restèrent gravées dans ma mémoire. Je m'étais dit, quand j'allais grandir, qu'ouvrir le tiroir de mes souvenirs allait peut-être m'être utile.

—...La façon dont il me regarde est effrayante. Je me demande s'il comprend même ce dont nous parlons.

— Pas moyen... Il a deux ans. C'est impossible qu'il comprenne plus que le strict minimum de ce que nous disons.

— C'est vrai, mais...

Un buzzer retentit, annonçant la fin du test. Les adultes se regardèrent, ordonnèrent aux enfants de se tenir prêts et sortirent. Devant ce décor familier, les enfants les virent partir sans qu'aucun d'entre ne pleure.

Toute crainte de la solitude avait disparu depuis longtemps. Il n'y allait avoir aucun secours pour nous. C'est quelque chose que nous avions intégré, du haut de nos deux ans.

1

Un autre fragment de mémoire à déterrer. C'est inévitable : dans le processus d'effacement des souvenirs inutiles, il y a des choses qui me viennent à l'esprit.

— Prenez votre siège et dites votre prénom.

« Prénom »... Mon cerveau reçut l'instruction, et transmit le signal à ma bouche.

Moi — Kiyotaka.

C'était un symbole. Une séquence de lettres. Un élément important pour distinguer les humains. Nous autres, élèves de la White Room, utilisions les noms comme un moyen d'identifier les individus. Cependant, lorsque nous étions jeunes, nous ne connaissions pas nos noms de familles, et tous les instructeurs nous appelaient par nos prénoms. Je n'en avais pas conscience à l'époque, mais il était vrai que la White Room faisait tout pour garantir la discréetion autour des enfants, donc les noms de famille n'étaient pas utilisés. À l'âge de quatre ans, un nouveau programme fut mis en place pour nous.

— Maintenant, commençons l'examen.

Le plus important d'entre eux était un examen écrit. Tous les élèves redressèrent leur posture et firent face à leur copie. Le test comportait cinq systèmes d'écriture : hiragana, katakana, l'alphabet¹, les chiffres et les kanjis simples. Comme nous avions déjà passé une année entière à apprendre à lire et à écrire de manière approfondie à l'âge de trois ans, il n'y avait aucune hésitation dans les mouvements de leurs doigts lorsqu'ils tenaient le stylo. Les élèves étaient pénalisés s'ils n'atteignaient pas un certain niveau de performance en un temps limité. De plus, les élèves devaient également avoir une bonne écriture : vous ne receviez aucun point si réponse fausse mais belle écriture, mais vous encouriez une pénalité en cas de copie non soignée.

Personne ne s'était demandé si nous pouvions ou non résoudre les problèmes auxquels nous étions confrontés. Enfin, c'était peut-être parce que les enfants restants étaient ceux étant certainement capables de le faire.

¹ « Alphabet » (アルファベット), se réfère à l'alphabet latin.

Une poignée avait déjà abandonné à 3 ans. Notre groupe, appelé la quatrième génération, comptait un total de 74 enfants au départ. Toutefois, nous n'étions plus que 61 à cohabiter et passer tout notre temps ensemble, sauf le coucher.

L'épreuve écrite durait 30 minutes, mais il y avait suffisamment de temps pour la terminer en environ la moitié ou les deux tiers du temps imparti si nous résolvions les questions sans hésitation. Cela était le cas pour tous les examens écrits précédents organisés dans la White Room, en tout cas. Résoudre l'équation, passer à la suivante, donner la bonne réponse, se relire... Une fois terminé, je levai ma main droite et retournai ma copie.

L'obtention d'une note parfaite à l'examen écrit était la condition minimale, en plus d'être rapide et soigné. C'était le septième examen écrit depuis mes quatre ans, et j'avais fini 1^{er} quatre fois de suite. La première fois que j'ai passé l'épreuve écrite, j'étais 24^{ème}, la deuxième fois 15^{ème}, et la troisième fois 7^{ème}. Il m'avait fallu un certain temps d'adaptation pour comprendre la logique et optimiser ma méthodologie. Mais une fois cela fait, je n'avais jamais été surpassé. Je m'améliorais même chaque jour. L'écart entre moi et la deuxième place se creusait à chaque examen écrit, et il était maintenant d'environ cinq minutes. Néanmoins, peu importe si j'avais une note parfaite ou la 1^{ère} place, jamais je n'allais être félicité pour quoi que ce soit. Une fois tout le monde arrivé au terme de l'examen, nous enchainions sur la suite du programme.

— Maintenant, nous allons commencer le Judo. Tout le monde se change et suit l'instructeur dans l'autre pièce.

Les arts martiaux. C'était un autre enseignement ajouté à nos quatre ans, tout comme l'épreuve écrite. J'avais déjà suivi des cours de judo pendant quatre mois. Tout en étant formés aux bases, nous avions progressé jusqu'au stade où nous devions nous battre en combat réel.

Moi — Haa !

Ma vision trembla et je ressentis une forte douleur dans le dos. Lors de la confrontation avec l'instructeur, on faisait toujours goûter cette amertume aux enfants. Je n'y faisais pas exception.

— Lève- toi !

Le claquement incessant sur le sol, la respiration coupée... Aucun répit pour nous, nous étions réprimandés si nous ne nous levions pas immédiatement.

Ensuite, des bras plusieurs fois plus épais que les miens voltigèrent vers moi. Je fus projeté une nouvelle fois, et essayai désespérément de me rattraper mais je ne pus amortir les dégâts. L'ambiance était « sympathique » dans la salle : tous les enfants pleuraient et sanglotait pendant qu'on les malmenait.

Mikuru — Je ne peux pas... Je ne peux pas me lever... !

Comme pour implorer son pardon, Mikuru s'accrocha faiblement à la jambe de l'instructeur.

— Aller, on y retourne !

La petite fille fut obligée de se lever alors que l'instructeur lui serrait les mains de force. Son corps semblait immobilisé. Fille ou garçon, peu importait ici.

— Je t'ai dit de te lever !!

La jeune fille reçut des coups de pied, roula sur plusieurs mètres et vomit partout. Bien sûr, les adultes ne donnaient pas de coups de pied par derrière, mais il était évident qu'ils y allaient très fort.

— Je m'en fous, même si tu es une enfant ! Tu le sais ça, non ?

L'humain lambda ne pouvait se résoudre à malmenier un enfant de la sorte. Mais les instructeurs de la White Room n'étaient pas ordinaires. Ils n'avaient aucun scrupule à envoyer des femmes, des hommes et des enfants au bord de la mort.

— Personne ne pleurera si tu disparaîs ! Lève-toi et défends-toi !

Mikuru, prise de convulsions et déconcentrée, posa ses mains sur le sol et tenta de se relever.

— Oui ! C'est ça ! Montre un peu d'esprit !

Mikuru — Uh, uuh... Ugh... gh... !!

Mais le coup de pied précédent reçu par Mikuru était critique : elle s'effondra et perdit connaissance.

— Merde ! Sale gosse ! Faites-la sortir d'ici ! Dégagez de mon chemin !!

L'instructeur, en marchant d'un pas lourd, cria de colère en faisant sortir Mikuru de la pièce par la force. Trouvez-vous une telle scène scandaleuse ? Si oui, vous n'avez encore rien vu.

Avec le temps, les réactions excessives comme celles de Mikuru diminuaient de jour en jour, et même l'expression de la douleur s'estompait. Nos instincts furent tout simplement éliminés par nos cerveaux : il était naturel d'être jeté, d'avoir du mal à respirer, d'avoir mal au point de sangloter. Le seul fait d'y penser était une perte de temps. La seule façon de s'en sortir était de continuer à essayer de réduire le nombre de projections que l'on subissait. Bien sûr, la situation la plus idéale était de vaincre son adversaire, mais difficile contre quelqu'un de bien supérieur en force, en taille et en compétences. Inutile de dire qu'il n'avait pas été facile de combler le fossé entre les adultes et les enfants. Après avoir été contraints de se battre intensément et à bout de souffle, tous se relevèrent à chaque fois, sans arrêt, de plus en plus meurtris.

Et après ces moments intenses avec nos instructeurs, ce jour-là nous fûmes obligés de participer à un combat avec trois autres personnes en fin de la journée. Les enfants n'avaient jamais l'air fatigués car toute proie qui semble faible est condamnée à être chassée par les forts. Mon palmarès était de 144 combats, 127 victoires et 17 défaites. Et j'étais actuellement sur une série de 64 victoires. Les combats se déroulaient en alternance entre des adversaires masculins et féminins. Shiro se tenait devant moi, attendant silencieusement le signal du départ.

Shiro avait un record écrasant de 135 victoires et 9 défaites. Je l'ai affronté deux fois, gagnant une fois et perdant une fois. J'avais perdu mon premier match de Randori², mais je n'avais pas perdu depuis la première rotation. Cependant, Shiro avait les meilleures compétences en judo. Il avait pu aiguiser sa technique. D'ordinaire très agressif, aujourd'hui il semblait plus jouer sur la contre-attaque. Je m'en réjouissais, car je voulais acquérir de l'expérience en matière d'attaque.

— Commencez !

Au signal de l'instructeur, nous donnions absolument tout. Que l'on gagne ou perde, on passait à la leçon suivante comme si de rien n'était.

Plus tard, nous débutâmes le karaté. Cette fois, les élèves étaient soumis à des coups encore plus directs de la part des instructeurs. À 5 ou 6 ans, nous allions sûrement encore apprendre un autre art-martial. C'était ce que tous les enfants se disaient.

² Randori (乱取り): Concrètement, un match de judo en 1 contre 3.

2

Quand j'eus cinq ans, le nombre d'enfants avait encore diminué. Nous finîmes par être 50.

Personne ne s'en souciait. Il n'y avait pas le temps pour ça. Ici, la seule chose qu'ils désirent, c'est notre capacité. Il n'y avait aucune limite. Enfin si, il y en avait bien une : notre faillite, notre effondrement. Et une fois ce moment arrivé, c'était terminé. Quelle fin. Était-ce fou ? En tout cas, c'était mon quotidien.

Le repas était servi en présence de tous. L'instructeur quitta la table et les enfants restèrent seuls. À ce moment-là, je me rendis compte de quelque chose : nous n'avions jamais eu de conversation directe entre nous. Tout ce temps, je n'avais entendu leurs voix qu'à travers les instructeurs. Pourquoi ne nous parlions-nous jamais ? Ce n'était pourtant pas interdit par les instructeurs.

Peut-être parce qu'il n'y avait pas besoin de le faire, tout d'abord. Après tout, nous connaissions les noms de tous les autres ainsi que leur niveau académique ou sportif. Nous n'avions aucun secret les uns pour les autres. Nous n'avions aucun aliment préféré ou détesté, la règle était de manger ce qui nous était servi, sans discussion possible. Il n'y avait aucun sentiment de fraternité entre nous. Les autres faisaient, en quelques sorte, partie des meubles.

Yuki — Je n'aime pas...

J'entendis une fille prénommée Yuki, qui était toujours assise devant moi, chuchoter. Ce n'était pas un comportement problématique, il ne nous était pas interdit de parler pendant le repas. C'est juste que personne n'en ressentait le besoin. C'était donc assez inédit. Je pensais qu'elle allait s'arrêter de parler parce que personne ne répondait, mais au contraire elle persista.

Yuki — Tu aimes ça, Kiyotaka ?

Elle me demanda si j'aimais ou non les carottes qui étaient devant moi. Hmm... Pour commencer, je n'avais jamais pensé au concept d'aimer ou non les carottes. Je les considérais juste comme un nutriment pour obtenir du bêta-carotène permettant la synthèse de vitamine A une fois absorbé par

l'organisme. C'est une vitamine efficace pour prévenir le vieillissement cellulaire, maintenir une peau et des muqueuses saines ainsi qu'un bon système immunitaire.

Yuki — Tu aimes les carottes ?

Shiro — Je ne les aime pas non plus.

La réponse ne venait pas de moi mais de Shiro, assis à ma gauche. Yuki le regarda avec surprise. Pendant que j'étais distrait par le dialogue entre les deux, je vérifiai la caméra de surveillance. Bien sûr, les instructeurs surveillaient nos repas, je pouvais donc supposer que cette conversation était autorisée puisqu'aucun n'était intervenu. Cependant, nous n'avions aucun intérêt à nous parler... Donc pourquoi leur répondre ? Mais... J'y pensais pendant un moment. « Soit tu aimes les carottes, soit tu ne les aimes pas ». Moi, j'étais plutôt entre les deux : je ne les détestais pas.

J'avais toujours un peu de mal après les repas. Il fallait tuer le temps. Rester assis et attendre était la plus simple et la seule option que j'avais. Cependant, Yuki n'était pas comme ça, et après le dîner, elle se promena un peu partout. Je pensais que c'était une perte d'énergie de marcher, mais je gardai le silence et la regardai. Elle fit deux ou trois tours, quand elle passa juste devant moi.

Yuki — Wa... !

Yuki avait failli trébucher et tomber, devant moi. Je luis tendis instantanément mon bras et la retins.

Yuki — C'est étrange de tomber sans raison, non ?

Après avoir analysé la situation, Yuki écarquilla les yeux et eut l'air surprise.

Yuki — Ou c'est juste la fatigue ? Non, pour moi ce n'est pas ça...

Je ne comprenais pas pourquoi elle était tombée, et elle non plus visiblement.

Yuki — Oui. Je ne suis pas fatiguée, mais je suis tombée. Bizarre, pas vrai ?

Quand elle dit cela, un regard que je n'avais jamais vu auparavant se dessina sur son visage. C'était la première expression créée par les muscles de son visage, l'orbicularis oculi ainsi que les autres muscles dans la région sourcilière. Je n'avais jamais vu un tel regard sur le visage des autres élèves ou des adultes. La jeune fille elle-même semblait comprendre mon étonnement.





Yuki — Ce... Maintenant, je...

On pouvait constater la confusion et la perplexité sur son visage.

Je comprenais pourquoi.

Moi-même je ne savais pas à quoi j'assistais.

On ne m'avait jamais rien appris ce regard.

Mais cela me disait quelque chose...

C'était ce qu'on appelait un « sourire ».

C'était quelque chose d'instinctif, nous naissions avec cette capacité.

C'est pourquoi elle pouvait l'exprimer sans l'avoir jamais apprise.

3

Les enfants de la White Room n'apprenaient pas les règles essentielles à la vie en société. Cependant, il y en avait quelques-unes strictes que nous observions depuis toujours sans aucune interruption, depuis 5 ans. Le matin par exemple.

— Il est l'heure de se lever.

Une minuterie sonna pile à 7 heures, accompagnée d'une voix froide annonçant l'heure. Les enfants commencèrent à se lever. Avant que nous nous levions de nos lits, un membre du personnel entrait dans la chambre et retirait les électrodes attachées à nos corps. Puis il se levait et vérifiait immédiatement notre état de santé. La routine. Après avoir tout vérifié, changement de taille, de poids, etc., nous allions aux toilettes pour uriner. Des échantillons d'urine étaient prélevés une fois par mois, et une petite quantité de sang était prélevée en même temps. Après l'examen, les membres du personnel quittaient le bâtiment sans échanger un mot.

Ensuite, nous étions réhydratés puis réchauffés par 30 minutes d'exercices. Après la mise à jour quotidienne du registre des aptitudes physiques, mesurant notre force de préhension par exemple, tout le monde devait entrer dans une salle et s'exercer suivant un quota attribué à chaque sexe. Il n'y avait aucune option quant à ce qui se passerait si ce quota n'était pas atteint, puisqu'il était hors de question qu'il ne le soit pas. Ceux qui ne le faisaient pas auraient probablement été exclus, purement et simplement.

Le temps que ces étapes soient accomplies, il était 8 heures du matin. Le petit-déjeuner était plus axé sur la nutrition et plus efficace que dans ma petite enfance, avec des suppléments et une alimentation stricte. Bien manger ou ne pas bien manger, que j'apprécie ou non... Cela n'avait aucune importance, il fallait manger la nourriture dans l'ordre dans lequel elle avait été servie. Point.

Ensuite, le programme de la journée commençait. Les domaines d'étude étaient variés, allant du japonais et des mathématiques à l'économie et aux sciences politiques. Le programme de la journée se tenait jusqu'à midi, entrecoupé de petites pauses. Le déjeuner était identique au petit-déjeuner, et le programme scolaire reprenait l'après-midi.

Après être restés assis à nos bureaux à étudier jusqu'à 17h, l'entraînement physique débutait. Tout se terminait officiellement à 19 heures. Toute une journée, et aucun enfant ne disait un seul mot. Après le dîner, le bain et les contrôles physiques, il était 21h.

Pour la première fois, nous tenions une « réunion », un moment de conversation pour faire le point sur la journée. Les enfants étaient seuls dans un petit espace, sans aucun enseignant présent. Mais ils n'étaient pas libres de parler de n'importe quel sujet. C'était le moment pour les élèves d'organiser et d'examiner leurs sentiments, comparer un peu leurs réponses aux divers examens du jour... Les adultes ne s'impliquaient pas, sauf quand ils considéraient que c'était une conversation privée inutile. Le silence était permis, utile ou non, tant que les règles étaient respectées. Le temps imparti n'était que de 30 minutes, mais je me contentais toujours d'écouter ce qui se disait et n'avais jamais eu envie de parler activement. Même si les enfants étaient autorisés à parler entre eux, leurs conversations étaient entendues par les adultes. En bref, c'était un moment du programme mais cette fois-ci sans quota imposé aux élèves, quota qui aura in fine imposé un dialogue. L'objectif était aussi de faire ressortir les véritables sentiments des enfants.

À 21h30, nous étions tous renvoyés dans nos chambres. Nous devions aller aux toilettes et être au lit avant 22h. Des électrodes étaient fixées et les lumières s'éteignaient. Des contrôles médicaux étaient toujours nécessaires. Chaque jour, 365 jours par an, il y avait toujours du temps pour analyser le déroulement de la journée.

C'était donc une journée type dans la White Room. Du réveil au coucher, c'était sa politique éducative. Notre emploi du temps était fixé à la minute près. Une boucle infinie, sur des années.

4

Tous les quelques mois ou années, il y avait une période de grand changement. C'est à ce moment que certains enfants commençaient à avoir du mal à suivre. Et pour cause : le niveau d'étude augmentait de deux ou trois niveaux de difficulté, et du retard s'accumulait petit à petit.

Il était clair que même après le même temps d'apprentissage, il y avait des différences entre les individus. Quand on leur a enseigné les additions pour la première fois. Quand on leur a enseigné la multiplication pour la première fois. Tout le monde était égal au départ, mais par la suite certains ont réalisé qu'ils étaient supérieurs les uns aux autres. En cours de route, ils peuvent revenir en arrière ou passer à la suite, mais l'enfant qui a pris un retard notable trébuche souvent à l'étape supérieure.

Je suis sûr que les adultes voyaient ces abandons d'un très mauvais œil. Cependant, ils ne pouvaient pas garder indéfiniment les enfants en difficulté. Après tout, garder un enfant risque d'impacter le rythme de ceux en avance. C'est pourquoi il était nécessaire de diminuer progressivement le nombre d'enfants.

— Il reste 10 minutes.

Avant les nombreux abandons d'enfants, l'un des tests quotidiens était un programme écrit spécial à haut degré de difficulté. J'avais remarqué quelque chose : le niveau de difficulté des examens écrits spéciaux était augmenté en fonction des meilleurs scores précédents. Autrement dit, une note parfaite montait le niveau vers le haut, de sorte qu'un enfant ayant obtenu un score moyen auparavant allait avoir plus de difficulté à l'examen suivant. De même que si la note maximale n'était pas une note parfaite, le niveau était abaissé.

Quelle que soit la difficulté des questions, il n'y avait pas de place pour de petites erreurs de calcul, des omissions négligentes ou des excuses. C'est pourquoi les enfants se relurent plusieurs fois même après avoir résolu tous les problèmes dans les délais. Ils s'agrippaient désespérément à leurs copies de test, car la moindre erreur signifiait la fin pour eux.

Alors que les autres autour de moi étaient occupés, je continuais à fixer l'avant de la salle, un stylo à la main. Je continuais à prétendre que j'étais toujours en train de faire le test. En réalité, j'avais déjà fini de répondre à toutes les questions et je passais le temps restant à ne rien faire. Je ne m'inquiétais pas de la possibilité de faire une erreur. Parce que je savais que ce n'était pas possible : les questions posées sur la feuille de test et mes réponses étaient imprimées dans mon esprit, mot pour mot.

— Plus que 5 minutes.

Avec l'annonce, le bruit des stylos autour de moi devint plus intense. Les gommes aussi se faisaient plus entendre, comme si leur esprit était en ébullition. Après tout, la difficulté de ce test avait augmenté de plusieurs niveaux par rapport à l'épreuve précédente.

D'ailleurs, je repensais à quelque chose. Pendant le cours de mathématiques, lorsque les élèves résolvaient des équations et des moyennes, quelque chose d'inhabituel se produisit. Il me restait presque la moitié des 30 minutes pour répondre au dernier problème et je fixais l'avant de la salle pendant le reste du temps, en attendant le signal de fin. Soudain, un homme, un représentant de la White Room, entra dans la pièce avec un air sinistre sur le visage. Il n'était pas rare qu'un adulte se présente au milieu d'un examen, lorsqu'un enfant qui n'était pas capable de suivre faisait de l'hyperventilation ou des convulsions. Je n'avais rien vu de tout ça. Peut-être qu'un enfant s'était mis à tricher ? Non, c'était moi que cet adulte était venu voir. Il s'arrêta un peu à ma gauche, baissa les yeux sur la feuille de test, puis me regarda.

M. Ayanokôji — Kiyotaka.

Je levai les yeux quand il m'appela.

M. Ayanokôji — Souviens-toi d'une chose : une personne qui a du pouvoir mais qui ne l'utilise pas est un imbécile.

Bien sûr, il savait ce que je faisais.

M. Ayanokôji — Aller, sors !

Je suivis l'homme et sortis.

M. Ayanokôji — Bon sang, mais qu'est-ce que tu fais, Kiyotaka ?!!

Moi — Comment ça ?

M. Ayanokôji — Tu ne comprends vraiment pas ce que je te demande ?

On me fit asseoir dans une petite pièce privée.

Dr. Suzukake — Je vois que tu as répondu à toutes les questions.

Moi — Oui.

Dr. Suzukake — Et tu es sûr que tu vas avoir une note parfaite ?

Moi — Non.

Dr. Suzukake — En effet, bien sûr que non.

La somme de mes réponses était bloquée à 50 points.

Dr. Suzukake — Pourquoi t'es-tu retenu ?

Moi — Vous ne m'avez pas dit de ne pas me retenir.

Je savais que je n'allais pas me laisser distancer parce que je n'avais pas obtenu une note parfaite.

Dr. Suzukake — Tu sais que tu es en tête de promotion, n'est-ce pas ?

Moi — Oui.

Dr. Suzukake — Alors il n'y a qu'une seule explication...

Tout en montrant de doigt, il poursuivit.

Dr. Suzukake — Tu as compris comment fonctionnait ce programme. Tu as abaissé ton score final pour ne pas que le niveau monte de trop au prochain examen, n'est-ce pas ?

C'était la bonne hypothèse.

Dr. Suzukake — Ce n'était sûrement pas par camaraderie...

Je vois. C'était donc la conclusion que les adultes avaient tiré.

Dr. Ishida — Cela y ressemble, en tout cas.

Dr. Suzukake — En effet.

Dr. Ishida — Et quel est l'avis d'Ayanokôji-sensei à ce sujet ?

J'étais intéressé par sa réponse.

M. Ayanokôji — Aider ses camarades en se retenant ne leur rend pas service.

Vraiment ? Je me le demandais.

Moi — Vous avez tort.

Je décidai de nier.

M. Ayanokôji — Alors essaye de me convaincre.

Après cet ordre, je mis mes propres pensées en mots.

Moi — Tout d'abord, je n'ai jamais reconnu les enfants qui m'entourent comme étant des « amis ».

M. Ayanokôji — Alors pourquoi n'as-tu pas visé la note parfaite ?

Moi — Les instructeurs savaient déjà que j'allais obtenir un score parfait cette fois-ci. Il n'est pas nécessaire d'écrire les réponses sur papier à chaque fois. C'est plus efficace en termes de temps de ne rien écrire.

Utiliser de l'énergie inutile n'était rien d'autre que du gaspillage.

M. Ayanokôji — Quel orgueil démesuré ! Le savoir s'estompe avec le temps. C'est pourquoi tu dois toujours faire de ton mieux, même ceux qui font ça risquent parfois de faire des erreurs.

Moi — Je ne ferai pas d'erreur.

M. Ayanokôji — C'est une déclaration audacieuse.

Moi — Et ce n'est pas la seule raison pour laquelle je me retiens.

M. Ayanokôji — Pardon ?

Moi — Je sais que si je ne m'étais pas retenu, le pourcentage d'enfants qui décrocheraient serait beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Donc, si je fais des économies, nous remplaçons un monde où les enfants qui auraient normalement décroché sont toujours là.

M. Ayanokôji — Oui, donc c'est ce que l'on nomme la camaraderie, quoi.

Moi — Non, ce n'est pas comme ça que je le vois. Plutôt comme une perte d'expérience, de gens à analyser.

Les instructeurs se regardèrent les uns les autres, l'air perplexe. Le cerveau avide de connaissances veut à la fois analyser des modèles et chercher des réponses.

Moi — C'est facile de les écarter à ce stade. Mais je suis encore en phase d'apprentissage. Je veux savoir ce que je peux voir et tirer des faibles.

M. Ayanokôji — Donc tu penses qu'il est trop tôt pour qu'ils abandonnent ?

J'acquiesçai de la tête. Bientôt, la plupart des enfants d'ici allaient décrocher.

M. Ayanokôji — Et tu penses que c'est à toi de décider de ça ?

Moi — Bien sûr, c'est à vous de décider. C'est ainsi dans la White Room.

Il était vain d'essayer de défier cet homme avec de la logique. L'important était qu'aucune règle n'interdisait ce que je faisais. Néanmoins, admettons que j'amène un zéro, l'instructeur pouvait considérer que je m'étais retenu et ne pas abaisser le niveau du prochain examen. Toutefois, cela ne signifiait pas non plus que l'instructeur pouvait traiter une personne ayant obtenu un 0 comme si elle avait obtenu un 100.

Dr. Ishida — Cela vous va ? Personnellement, je suis très curieux !

M. Ayanokôji — Qu'en penses-tu, Suzukake ?

Dr. Suzukake — Je suis d'accord avec Ishida-san. S'il fait quelque chose d'imprévu, j'en suis très heureux.

L'homme resta silencieux un moment, puis me fixa.

M. Ayanokôji — Fais ce que tu veux. Mais n'oublie pas ce que j'ai dit : Ne pas utiliser son pouvoir est une idée folle.

Que ce soit vrai ou non, je décidai de m'en souvenir comme d'une phrase intéressante. Mais, en même temps, une autre émotion apparut : je commençais à sentir que je n'aimais pas cet homme. Je commençais à comprendre un peu plus ce que ressentait Yuki quand elle disait ne pas aimer les carottes.

Au moment où l'on me ramena dans la salle pour m'asseoir, la sonnerie retentit. D'un seul coup, les enfants posèrent leurs stylos sur leurs pupitres. C'était la règle.

Mais un son n'avait pas cessé malgré la sonnerie. Le bruit d'un stylo glissant sur une feuille de papier. Ce n'était pas si inhabituel. Un garçon a continué son examen, en respirant fort et en sanglotant. Il restait concentré malgré l'ouverture des portes et les adultes arrivés dans la pièce. Il fut saisi de force par le bras droit.

— Non ! Lâchez-moi ! Je peux encore le résoudre ! Je peux le faire ! W-waah, waah ! Je ne veux pas abandonner !!

En plus de la pression excessive, il réalisa sa défaite et pulvérisa son suc gastrique sur sa feuille d'examen. Le vomi dégoulinait sur le cou et les vêtements des instructeurs, mais ils ne semblaient pas s'en soucier. Ils retinrent l'enfant des deux côtés et le traînèrent dehors sans tenir compte de sa résistance. Les enfants étaient sans émotion, à la seule exception de l'abandon : la fin inévitable éveillait leur instinct de survie et ils perdaient toute rationalité. Certains enfants se regardaient les uns les autres, mais la plupart d'entre eux regardaient devant eux sans rien faire.

— Uwaaaaah ! Uwaaaaaaaaahhhhhh !

Un cri jamais entendu auparavant retentit dans la pièce. Une fois l'enfant sorti et la porte automatique refermée, le silence fit son retour.

Ils ne savaient vraiment rien, n'est-ce pas ? Le programme était largement à notre portée. S'ils ne le voyaient pas, leur abandon était la fin logique.

5

Je n'éprouvais ni goût ni dégoût.

Cela s'appliquait non seulement à la nourriture, mais également au programme scolaire. Musique (piano, violon, etc.), calligraphie, cérémonie de thé et autres activités traditionnelles, les activités culturelles... Le seul enseignement qui me barbait était une nouvelle matière introduite à nos 6 ans. Une ou deux demi-journées par mois, nous assistions à un cours appelé « voyage » sur console virtuelle.

Tous les enfants se levèrent et mirent de grandes lunettes de protection en même temps. Notre vision s'assombrit, mais bientôt l'écran s'alluma et le programme s'afficha. Les choses commencèrent après quelques instants.

- Le programme scolaire sera désormais axé sur le Japon, alors que par le passé nous avons étudié des villes américaines comme New York et Hawaï. Dans un premier temps, nous commencerons par les transports publics.

C'était le principe de base du cours. Il introduisait un monde plus vaste que celui de la White Room. Mais on nous avait bien fait comprendre que nous n'allions pas quitter cet endroit avant d'être adultes. La console virtuelle reproduisait le même paysage extérieur à 360 degrés avec une qualité telle qu'on pouvait le confondre avec la réalité, et le son était combiné aux images pour créer un réalisme hors du commun. Même les passants étaient reproduits, allant de l'homme d'affaires en costume au vieil homme avec une canne ou à la femme âgée essayant de monter dans un taxi, et bien d'autres.

Bien sûr, des enfants étaient également présents, mais contrairement à la réalité extérieure, ils ne semblaient pas jouer ou s'amuser du tout ; au contraire, ils montraient des mouvements inorganiques, semblables à ceux des machines. Nous apprenions l'histoire et la structure du monde pour qu'un jour, une fois dans le monde extérieur, nous puissions nous y adapter sans problème. Je savais que c'était nécessaire, mais j'avais un problème avec cette façon d'apprendre.

L'une des raisons pour lesquelles je ne l'aimais pas était qu'elle s'accompagnait d'un indescriptible sentiment de malaise. C'est ce qui est communément décrit comme le mal des transports en 3D : le cerveau peut percevoir l'image comme une hallucination en cas de déséquilibre entre la perception visuelle et les canaux semi-circulaires³. Il m'était juste impossible d'aller au-delà. Je n'étais pas non plus allergique à la machine, mais je ne trouvais pas cela très agréable.

Bien entendu, la console virtuelle n'était pas seulement utilisée comme un dispositif de perception visuelle du monde extérieur, mais aussi comme un outil d'entraînement à l'observation et à la perspicacité. On nous demandait de détecter des points inhabituels dans certains paysages par exemple ; si nous n'y arrivions pas ou si nous faisions une observation incorrecte, les instructeurs nous donnaient des conseils implacables. Les méthodes d'orientation variaient, mais il s'agissait principalement de celles qui causaient de la douleur : par exemple, observer sans même cligner des yeux, nous faire observer comme si notre vie en dépendait... Ainsi, nous commençons en effet à voir des choses que nous ne pouvions pas voir auparavant.

— Ensuite, nous allons marcher dans Tokyo.

Alors que nous nous promenions virtuellement dans Tokyo, l'écran s'éteignit soudainement. Les voix des instructeurs que j'écoutais s'arrêtèrent, et le silence s'empara de nous ;

— Tout le monde enlève ses lunettes.

La voix venait de l'intérieur de la pièce, et non du microphone. Nous suivîmes tous l'instruction en même temps.

— Il y a un problème technique. C'est tout pour cette leçon aujourd'hui. Nous avons encore moins d'une demi-heure avant le prochain cours, alors restez ici s'il vous plaît.

Avec ces instructions, les lunettes dans les mains de chacun furent récupérées.

Moi — Attendons...

Beaucoup d'enfants restèrent debout, apparemment pour passer le temps. Finalement, le problème n'a pu être résolu rapidement et on décida d'enchaîner sur autre chose. Les enfants furent en attente pour la suite.

³ Les canaux semi-circulaires (CSC) sont trois tubes semi-circulaires interconnectés, situés dans la partie la plus interne de chaque oreille.

— Nous allons vous appeler un par un. La première personne dont le nom est appelé se déplacera avec l'instructeur.

Les trois premiers noms furent appelés. Finalement, je fus le dernier. J'obéis, l'instructeur s'avança lentement et m'invita à entrer dans la salle privée. Il n'y avait pas d'autres enfants dans la salle : c'était un tête-à-tête avec l'instructeur. Au centre de la pièce se trouvait une petite table et deux chaises.

— Viens, assieds-toi.

L'instructeur m'ordonna de m'asseoir en tapotant sur la table. Je m'assis en face de lui et des cinq cartes qu'il avait en main posées sur la table. Chaque carte avait un symbole différent. De gauche à droite, on y voyait un cercle, un carré, une croix, une étoile et une vague.

— Je vais te montrer comment on va procéder.

L'instructeur me fit face, et prit les devants en retournant toutes les cartes. Le dos des cinq cartes présentant le même motif, il était à première vue impossible de déterminer leur symbole. Allait-il me demander de deviner et de lui montrer une carte particulière parmi elles ? C'est ce que je pensais, mais... Les cinq cartes furent mélangées de nouveau.

— Tu n'auras que deux secondes à chaque fois.

Moi — Carré...

L'instructeur retourna ensuite la carte la plus à gauche. Une étoile se manifesta. L'instructeur continua à retourner les cartes, en énonçant les symboles.

Moi — Cercle, étoile, croix, vague...

Les cartes étaient respectivement une vague, un carré, une croix et un cercle. Seule la quatrième, la croix, correspondait et était donc correcte. Le pourcentage de réponses correctes était donc de 20 %.

— Ceci est un exemple, et il sera répété neuf fois. Sois bien attentif.

Cinq devinettes, dix fois, donc 50 fois au total. La même chose fut en effet répétée mécaniquement. Le pourcentage final de réponses correctes était d'environ 30%, avec 15 réponses correctes sur 50.

— Alors, débutons maintenant.

Moi — D'accord.

Je pris place, là où était l'instructeur avant de se lever. Quel était le but de cette pratique ? Si ce n'était pas développer des capacités psychiques, peut-être développer son intuition ? Non, il était difficile de considérer cela comme un entraînement légitime ou réaliste. Mais il y avait bien une raison.

Les cinq cartes étaient toujours mélangées en mains par l'instructeur. Y avait-il une raison à cela ? La surface avait l'air lisse, donc mélanger sur la table aurait été facile. Devais-je oser mélanger en main ? Une autre chose qui me perturbait était que l'instructeur n'alignait pas toujours les cartes à partir de la même position : il partait parfois de l'extrême gauche, parfois du milieu ou de l'extrême droite ou gauche. Il n'y avait pas de règles.

Je ne voyais pas non plus de différences entre les deux facettes des cartes, même en regardant attentivement. Autrement dit, je ne pensais pas que l'instructeur ou moi-même pouvions faire la distinction entre les deux. Cependant, il y avait une grande différence entre moi et lui : avoir touché les cartes auparavant. Lors du mélange des cartes, de la distribution à leur retournement, l'instructeur effectuait toute une série de mouvement. Peut-être voulait-il brouiller les pistes ? Il semblait lire les cartes sans même les regarder. Il ne m'était pas interdit de le faire, mais ce geste avait-il un sens ?

Il était maintenant clair que ce n'était pas seulement un exercice d'intuition. Alors, peut-être qu'un schéma... Cinq cartes furent étalées et le décompte des dix secondes débuta. Afin d'augmenter le pourcentage de réponses correctes, ne serait-ce que de 1%, il fallait déterminer le premier symbole.

Moi — Une étoile...

Je répondis, et l'instructeur retourna la carte la plus à gauche avec une expression de marbre.

— C'est une étoile.

C'était toujours juste un cinquième correct.

Moi — Vague, carré, croix, cercle.

L'instructeur retourna les quatre autres cartes restantes. J'avais deviné tous les signes, donc toutes mes réponses étaient correctes.

— Il te reste encore neuf séries.

Moi — Oui.

Après cinq réponses correctes, j'étais convaincu d'une règle. Ensuite, le reste fut plus facile. Je continuai ensuite pour les 9 autres tours. J'avais tout deviné.

— 100% correct...

Alors que je finissais de collecter les 50 cartes précédentes, l'instructeur me regarda. Dans ses yeux, je vis une émotion qui n'était pas là avant.

— Je n'avais pas réalisé que tu étais si observateur.

L'instructeur ne s'était pas contenté d'expliquer les règles, mais avait en plus fait un exemple avec les dix fois, pas juste une fois ou deux. Autrement dit, tout ça cachait un exercice de mémorisation.

— Une mémoire parfaite... C'est incroyable !

Moi — Mais vous êtes arrivés à les mémoriser, non ?

— Pas vraiment. Je m'étais souvenu des cinq symboles en me basant sur les petites rayures des cartes que je ne pouvais pas voir, et la seule raison pour laquelle j'ai pu les aligner de la même manière que la première fois était que j'avais reçu des instructions dans l'oreillette.

Moi — C'est donc pour cela qu'il y a des caméras au plafond.

— Alors tu avais aussi remarqué ça...

Moi — Oui, j'avais l'impression d'entrevoir cet homme...

En arrivant dans la pièce, j'avais été approché par un homme semblant orienter mon regard vers un certain endroit. Et je ne comprenais pas pourquoi on me pressait pour m'asseoir une fois dans la pièce, et pas avant.

— Tu es le premier à réussir cet exercice en une seule fois... Tu peux y retourner.

— Au revoir.

En considérant qu'il s'agissait d'une alternative à l'enseignement que j'aimais le moins, la console virtuelle, je m'en tirais bien pour la journée.

6

À l'intérieur de la White Room, il y avait des salles consacrées à diverses activités. L'une d'entre elles était une piscine chauffée où l'on pouvait nager toute l'année.

La natation est considérée comme jouant un rôle très important dans le développement des compétences physiques, en plus d'être un sport idéal pour les corps frêles des enfants car plus doux pour les articulations. De plus, le temps passé dans l'eau permettait aux enfants d'évacuer le stress.

Nous en faisions par tranche de deux heures, et le temps était subdivisé ainsi : 30 minutes, 10 minutes de pause, 30 minutes de compétition chronométrée, puis 30 minutes de nage libre dans l'eau. J'avais pris l'habitude de la dernière demi-heure au bord de la piscine, à observer les enfants.

Yuki — Je savais que je te trouverais ici. Tu as encore établi un nouveau record aujourd'hui.

Moi — Je n'ai pas encore atteint le temps que l'instructeur a fixé.

Yuki — Nous sommes des enfants, eux des adultes. Ce n'est pas étrange que nous ne puissions pas l'atteindre. C'est juste un peu frustrant que je ne puisse plus te battre Kiyotaka.

Jusqu'à il y a quelques semaines, Yuki était la nageuse la plus rapide, toutes nages confondues.

Yuki — Une fois que tu m'as dépassée, l'écart entre nos records n'a cessé de se creuser. Comment peux-tu nager aussi bien ? Je me suis entraînée aussi dur...

Moi — Halte respiratoire.

Yuki — Quoi ?

Moi — Ta posture est parfaite, sauf au cours de tes respirations. Tu pourras peut-être un peu améliorer ton temps en travaillant ça.

Yuki — Je vois... Mon instructeur ne me l'a pas fait remarquer.

Moi — Ils ne nous disent pas tout. Idéalement, ils veulent qu'on trouve les réponses par nous-même.

Du moins, c'était ce que j'avais cru comprendre.

Yuki — Tu fais non seulement attention à toi mais aussi à ton environnement. Je n'ai pas ce genre de luxe.

Moi — Tu sais, je suis comme tout le monde.

Beaucoup d'entre eux, en particulier les derniers arrivants à un module, prenaient du retard. Sans les bases, nous sommes trop concentrés sur la mémorisation pour obtenir de bonnes notes. D'un autre côté, des gens comme Yuki et Shiro avaient souvent eu de bons résultats du premier coup. Ils étaient capables de saisir rapidement les bases, je suppose qu'on appelait ça des facilités. Mais je ne les enviais pas. Il avait été prouvé dans de nombreux programmes d'enseignement qu'il n'était pas grave de ne pas être bon au début, l'écart était facile à creuser tant qu'on prenait le temps de s'approprier les concepts.

Yuki resta immobile, sans s'éloigner. Elle continuait à me regarder.

Moi — ...Tu as besoin d'autre chose ?

Yuki — Est-ce étrange pour moi de parler sans raison ?

Moi — Oui, c'est bizarre. Normalement, tu me parlerais si tu avais besoin de quelque chose.

Yuki — Tu es toujours pareil.

Maintenant que j'y pensais, elle parlait de plus en plus, même sans raison spécifique. Sa manière de s'exprimer avait un peu changé. Elle m'échangeait plus souvent des banalités. Pourquoi faisait-elle des choses aussi inefficaces ? Elle n'était pourtant pas un mauvais sujet d'observation. Enfin, il n'y avait aucun instructeur à proximité alors je supposais qu'on ne risquait rien. Bien sûr, nous étions sûrement observés, mais nous ne pouvions pas être blâmés car on ne faisait que profiter de ce temps libre.

Moi — Je peux te poser une question ?

Yuki — Oui...

Yuki, perplexe, ne s'attendait pas à une telle réponse en retour.



“ ...Tu as besoin
d'autre chose ? ”

“ Est-ce étrange pour moi
de parler sans raison ? ”

“ Oui, c'est bizarre.
Normalement, tu me
parlerais si tu avais besoin
de quelque chose.”

“ Tu es
toujours
pareil.”

Moi — Comment se fait-il que tu sois si douée pour la conversation ?

Yuki — Hein ? Je ne sais pas...

Moi — Tu es bien meilleure que moi. Moi, ça ne me motive pas...

Yuki — Ce n'est pas que je suis motivée mais... C'est juste que...

Elle ne savait pas de quoi elle parlait, mais elle était prête à parler tout de même ? C'était ça que j'avais du mal à saisir.

Moi — Et comment rit-on ? Tu le faisais, avant.

Yuki — Comment ? Hmm... Je ne sais pas non plus.

Moi — Pourtant tu as changé, mais tu n'as pas compris pourquoi ?

Yuki — Je ne peux pas rire, en ce moment.

En effet, je ne l'avais pas vu faire depuis longtemps. Aurait-elle ri une seule fois par hasard, sans que je ne la voie ? Ou alors les émotions sont vraiment circonstancielles ?

Yuki — Mais... Je crois que je peux rire de nouveau quand je suis avec toi, Kiyotaka.

Moi — Je ne comprends pas.

« Serait-il possible que nous ne puissions pas ressentir l'émotion qui crée le rire à moins d'être en compagnie d'une certaine personne ? », me demandais-je. Non, ce qu'elle disait était peut-être logique. Après tout, quand les instructeurs montraient leur colère, elle était dirigée vers quelqu'un. Un sourire est également dirigé vers quelqu'un. Je regardai Yuki.

Yuki — ...Quoi ?

J'essayai de sourire. Comme je le pensais, je ne savais pas comment faire. Je n'avais même pas appris les bases de la colère, du chagrin et de la joie. Sans les bases, on ne peut rien faire.

Moi — Rien.

Si nous n'avons pas appris, nous n'allons pas éprouver le besoin de le ressentir. J'avais déjà arrêté d'y penser.

7

(*Ayanokōji Atsuomi*)

Les enfants sont conçus pour oublier la plupart des souvenirs de la petite enfance. C'est ce qu'on appelle l'amnésie infantile. Généralement, les premiers souvenirs datent de trois ans environs. Toutefois, certains nourrissons peuvent se souvenir de détails avant. Pour preuve, l'enfant que j'avais sous les yeux.

Moi — ...C'est parfait.

Pour lui, il s'agissait simplement de revoir ses souvenirs et de les verbaliser. Mais c'est quelque chose hors de portée de l'être humain ordinaire. Peut-être bien que cet exercice des oursons en gélatine ne fût pas si absurde, finalement. Après avoir écouté le résumé des sept dernières années de vie de Kiyotaka, Tabuchi et les autres en face de moi étaient très excités.

Dr. Tabuchi — Si vous publiez ces résultats, vous allez bouleverser l'ordre établi... Votre enfant a obtenu des résultats qui se situent à un niveau différent de tous ses prédécesseurs.

Moi — Tabuchi, je me fiche de savoir si c'est mon enfant ou pas. Dîtes-moi juste en quelques mots à quel point il est génial.

Dr. Tabuchi — Oui, monsieur. Il a été prouvé que les bébés étaient capables d'apprendre et de se souvenir alors qu'ils sont encore dans le ventre de leur mère. Cependant, on pensait cette capacité improbable pendant la petite enfance, et que les souvenirs n'étaient pas créés ou alors enfouis au fur et à mesure du temps, impossibles à atteindre. Cependant, votre fils... Non, Kiyotaka, peut y accéder sans difficulté.

Moi — En quoi cela le rend-il supérieur ?

Dr. Tabuchi — Par exemple... si nous ne prenons que les trois premières années, à trois ans il avait une capacité de mémoire de 1 095 jours. Il semblait donc avoir déjà quelques prédispositions expliquant sa formidable capacité d'apprentissage.

Ainsi, même s'il avait commencé à travailler côté à côté avec les autres enfants, il y avait déjà un grand écart d'aptitudes à l'âge de trois ans.

Dr. Tabuchi — C'est un génie, ça c'est sûr !

C'était dans la nature d'un chercheur de parler avec un regard d'excitation inextinguible. Cependant, nous ne pouvions pas simplement nous en réjouir. Après tout, la White Room devait former, non pas cueillir des génies tous prêts.

Moi — Malheureusement, ni moi ni la mère de Kiyotaka ne sommes très brillants. En ce sens, j'envisage mal la piste de l'hérédité.

Dr. Tabuchi — Nous ne pouvons pas exclure une mutation.

Dr. Ishida — C'est... En effet, on ne sait pas encore tout sur les gènes.

Moi — Je vous signale que nous ne sommes pas là pour trouver des génies, mais pour faire d'enfants banals des êtres exceptionnels.

Le fait qu'une telle entité existe était une bonne chose en soi. J'aurais toutefois souhaité que ce ne soit pas mon enfant, on pouvait penser que mon fils était favorisé. Il était fort regrettable que la plupart des enfants de mes pairs, ayant suivi le même programme, soient devenus des déchets inutiles. Néanmoins, c'était moi qui avais tout fait pour le placer dans ce cursus, il fallait assumer. Par ailleurs, j'avais prévu de montrer à Sakayanagi, qui avait été invité, l'état actuel de l'expérience.

Dr. Tabuchi — J'ai une suggestion sur la façon d'utiliser son talent ; pourquoi ne pas faire connaître son existence aux générations futures ? La compétition les aidera à s'améliorer. Ce serait particulièrement excitant pour les enfants qui concourent pour la première place.

Il est bon d'enseigner l'ambition. Mais se sentir limité en souffrant de la comparaison peut aussi créer une frustration et perturber le développement d'un enfant. De nombreux chercheurs, dont Ishida et ses collègues, se rallierent à la suggestion. Cependant, Suzukake émit un avis négatif.

Dr. Suzukake — Ce n'est pas une mauvaise idée. Je suis d'accord qu'il est important d'avoir un but. Mais ça n'a pas de sens si le but est inatteignable. C'est à ce point que le fossé est grand entre Kiyotaka et les autres enfants.

Dr. Ishida — ...Vous avez raison.

Dr. Suzukake — Ainsi, il est important de leur faire croire que l'égalité est faisable. Nous devrons donc contrôler les informations que nous

divulguons sur lui, et le faire paraître peut-être un tout petit peu moins extraordinaire. Afin que les enfants ne doutent pas de son existence, montrez-leur des preuves indirectes de Kiyotaka.

L'idée était donc de les faire se battre dans un monde de compétition.

Moi — Vous pouvez faire ce que vous voulez, mais s'il vous plaît, ne favorisez pas Kiyotaka et continuez à éduquer les autres élèves de la quatrième génération comme vous l'avez toujours fait.

Dr. Tabuchi — Même si le nombre d'abandons continue à augmenter ?

Moi — Je ne me soucie pas même si Kiyotaka abandonne. Si nous pouvons voir les résultats de nos efforts, nous pourrons déterminer des stratégies pour d'éventuels enfants plus talentueux à l'avenir.

Nous ne devions pas nous contenter de résultats immédiats, mais voir à long terme. Pour commencer, si mon fils achevait ce cursus, il allait certainement attirer l'attention à l'extérieur : c'était là que notre enthousiasme pour la White Room allait devoir être dévoilé.

Dr. Suzukake — Les élèves de quatrième génération reçoivent le programme Bêta, et il y a de quoi s'inquiéter. Le résultat de cette éducation rigoureuse est qu'ils murissent trop rapidement.

Lorsque Suzukake répondit, Tabuchi apporta des précisions.

Dr. Tabuchi — Peut-être qu'à l'âge d'être au collège ou au lycée, ils auront un âge mental de 20... plutôt 30 ans. Mais l'écart entre cela et leur ignorance du monde peut, d'autre part, les ramener à un âge beaucoup plus bas.

Trop d'extrêmes étaient également un problème.

Dr. Suzukake — Une approche différente est nécessaire pour qu'ils puissent apprendre et grandir à leur rythme. Mais ce serait un gros pari qui pourrait être modifié par de fortes variables, et qui pourrait diminuer considérablement la valeur du projet en tant qu'œuvre d'art.

Le visage de Suzukake, à l'avant-garde du projet jusqu'à présent, était très tendu. C'est dire à quel point il était inquiet.

— Excusez-moi, monsieur, mais Sakayanagi-sama est dans la salle d'observation. Que devons-nous faire ?

Au moment où ça devenait intéressant...

Moi — Faîtes comme prévu. Soyons soft, pour ne pas créer de rejet.

Je me levai de mon siège et partis rejoindre Sakayanagi. J'allumais l'audio de la caméra de surveillance de la salle où il se trouvait. Pour faire simple, Sakayanagi était neutre pour l'instant, mais il pouvait passer dans le camp adverse à tout moment. C'était peu probable, mais il était peut-être là pour faire du repérage. Je devais évaluer le risque. À travers l'écran, je pouvais voir Sakayanagi et une fille, probablement la sienne, dans les bras. Tous deux semblaient observer les élèves de la White Room à travers le miroir sans tain.

M. Sakayanagi — Regarde-les, Arisu... Ces enfants sont l'avenir du Japon !⁴

Elle semblait fascinée, touchant la vitre pendant une dizaine de minutes. J'avais bien l'impression que ce n'était pas le père qui voulait le plus être ici.

M. Sakayanagi — Quel est le problème, Arisu ? C'est inhabituel de te voir aussi intéressée. C'est une expérience pour créer artificiellement des génies. Je ne peux pas m'empêcher de penser la chose.

Arisu — Une expérience pour créer des génies... Je suis très intéressée.

Moi — Alors ça par exemple...

Leur relation semblait tout à fait saine.

M. Sakayanagi — Je pense juste qu'il y a beaucoup de problèmes.

Arisu — Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

M. Sakayanagi — Cette expérience soulève de nombreuses préoccupations humanitaires. Elle risque d'être critiquée de toutes parts.

Arisu — Hahahaha...

Je n'arrive pas à croire que c'est une jeune enfant. Elle est si calme et semble avoir les yeux et la sensibilité d'une adulte.

⁴ Sakayanagi est ici sur écoute. Ayanokôji n'est pas encore à ses côtés.

Arisu — Je ne crois pas qu'il soit possible de créer artificiellement un génie. Même si quelqu'un sort de cette structure, pouvons-nous affirmer que son talent est bien le fruit de ce lieu ?





Je me dirigeais vers eux, mais le point de vue de sa fille, Sakayanagi Arisu, m'intéressait. Ce n'était pas tous les jours qu'on avait l'occasion d'entendre l'opinion d'un enfant sur la White Room.

M. Sakayanagi — Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Arisu — Car je pense que les enfants ayant réussi à atteindre le sommet étaient simplement ceux qui avaient le meilleur ADN, tout simplement.

M. Sakayanagi — Je vois. Il est vrai que le programme que suivent ces enfants est très rigoureux. Il est possible que les enfants qui y survivent soient ceux qui étaient déjà bons, en premier lieu. Tu es vraiment brillante, tout comme elle. Et ta personnalité est similaire aussi.

Arisu — J'en suis heureuse. Pour moi, être comparée à ma mère est le plus grand des compliments !

Comme elle le soulignait, il était difficile de déterminer où se situait la limite entre le génie et la médiocrité. Ce sont précisément les gènes et l'environnement qui sont essentiels dans le processus de développement humain. Et il était vrai que tous les enfants ayant bénéficié de l'environnement de la White Room n'étaient pas nécessairement supérieurs au stade prénatal.

Arisu — Donc les enfants qui survivent ici le font car leurs parents sont doués !!

Sakayanagi semblait sincèrement perplexe face à une question à laquelle même un adulte ne pouvait pas répondre immédiatement.

M. Sakayanagi — Eh bien, je ne sais pas. C'est peut-être vrai, peut-être pas. Mais je ne peux pas écarter la possibilité que ces enfants soient l'avenir.

Sa fille ne semblait plus lui prêter d'attention, se concentrant sur un petit garçon de façon intensive.

Arisu — ...Ce garçon a déjà fini calmement tous les exercices, sans effort, depuis quelques minutes.

M. Sakayanagi — Ah, c'est le fils de sensei, n'est-ce pas ? Si je me souviens bien, son nom est... Ayanokōji... Kiyotaka-kun.

Elle semblait avoir déjà remarqué le caractère unique de Kiyotaka.

*“ Donc
les enfants
qui survivent
ici le font
car leurs
parents sont
doués !! ”*



Arisu — Si c'est le fils de sensei, il doit avoir un bon ADN, non ?

M. Sakayanagi — Je ne sais pas. Il n'a pas été diplômé d'une grande université, il n'était pas un athlète exceptionnel, sa femme était une personne moyenne et aucun de ses grands-parents n'était doué. Mais il était plus ambitieux que quiconque et il a une combativité hors-pair. C'est pourquoi il est devenu si grand. À tel point qu'à un moment donné, il a même été candidat pour diriger le pays.

Arisu — Alors, n'est-il pas le sujet le plus approprié pour cette expérience ?

M. Sakayanagi — Je suppose... Il serait l'enfant idéal. Mais ... Je ne peux pas m'empêcher d'être désolé pour le petit.

Arisu — Pourquoi ?

M. Sakayanagi — Il est dans cette institution depuis sa naissance. La première chose qu'il a vue n'était pas sa mère ou son père, mais le plafond blanc de cette institution. S'il avait abandonné plus tôt, il aurait pu vivre avec sensei. Ou peut-être le fait d'y survivre lui vaut les faveurs de son père... Si tel est le cas, il est très probable que le but ultime de cette institution soit d'élever tous les enfants pour en faire des génies. Mais pour l'instant, c'est encore au stade expérimental. C'est une bataille qui se terminera dans 50 ou 100 ans. En attendant, ces enfants ne sont pas de futurs adultes capables mais juste des expériences. Les survivants et les abandons ne seront que des dommages collatéraux.

Arisu — Père, n'aimez-vous pas cette installation ?

Arisu dit ce que j'aurais voulu dire pour entrer dans le vif du sujet. Selon sa réponse ici, il y avait beaucoup de choses à considérer...

M. Sakayanagi — Je me le demande... Je ne pourrai peut-être pas les soutenir, honnêtement. Imaginons que cela marche ? Ce genre d'installations deviendrait la norme et ouvrirait la boîte de pandore.

En particulier, je ne voyais pas ce qu'il avait en commun avec Kijima. Il avait l'air sincère dans ses belles paroles.

Arisu — Ne vous inquiétez pas, père... Je vais résoudre ce mystère et prouver que tout est déjà déterminé à la naissance !!

M. Sakayanagi — Je suis sûr que tu as raison. Je compte sur toi, Arisu !

Sakayanagi tapota joyeusement la tête de sa fille, d'un geste pur.

Arisu — Père, j'aimerais d'ailleurs apprendre à jouer aux échecs.

J'éteignis la caméra et quittai la pièce.

Moi — Je suppose qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Cependant, nous devions être prudents. Après tout, nous allions lui parler du programme ; sa réaction était à redouter.

8

Encore et encore, je répétais la même journée.

Cet apprentissage dans un monde sans interruption semblait une éternité pour nous, enfants de la quatrième génération. Nous n'avions pas notre mot à dire. Peu importe la complexité et la difficulté de la situation, ce que nous devions faire restait identique. Le lendemain, le surlendemain, le jour d'après, le jour d'après et le jour d'après... Encore et encore. Le lendemain venait comme une évidence, avec toujours une nouvelle chose d'apprise. Apprendre, absorber... Si vous n'en étiez pas capable, vous ne surviviez tout simplement pas. Une fois marqué comme un échec, vous n'aviez plus de seconde chance. Et votre normalité pendant des années, d'un seul coup, ne l'est plus.

La sonnerie retentit. Les enfants suivirent les règles et posèrent leurs stylos sur leur pupitre. C'était la fin de cet examen à enjeux élevés. Les copies de test furent rassemblées et la notation débuta immédiatement. Pendant ce temps, les enfants s'asseyaient en silence à leur place et attendaient les résultats. Cependant, les résultats étaient généralement connus avant d'être distribués : tous les enfants savaient quand ils avaient bien répondu ou non. La fille devant tremblait légèrement. Je la regardais fixement, attendant le bon moment. Un des instructeurs entra, s'approcha d'elle et l'interpella.

— Disqualifiée.

L'instructeur annonça cela le plus calmement du monde. Ainsi, le nombre d'enfants de quatrième génération se réduisait de jour en jour. Nous n'étions déjà plus que quatre, et ce chiffre diminuait encore.

Yuki — Oh non...

Dans la White Room, il n'était pas grave d'échouer au cours du temps d'enseignement lui-même. Un dix ou un cinq aux autres examens n'avait aucune importance l'instructeur se contentant de poursuivre le programme sans s'arrêter. C'était l'examen final qui décidait de tout : un mauvais résultat à cet instant T vous disqualifiait, peu importe vos progrès ou autres.

— Debout.

Aucun mot supplémentaire. Juste des phrases les plus courtes possibles ;

Yuki — Je... Je ne veux pas...

Personne ne l'aurait fait de gaité de cœur. En plus, elle n'était qu'à 5 points de la note de passage. Néanmoins, dans la White Room, même un seul point ne permettait pas d'exception. Dans un certain sens, ce n'était pas illogique : les enfants qui échouent à atteindre un objectif une fois sont moins disposés à la perfection ensuite. En clair, même s'ils la laissaient passer cette fois, il y avait de grandes chances que la situation se répète à chaque fois. Elle avait atteint son maximum, donc ne pouvait plus rester.

— Les pommes pourries doivent être éliminées. Toute entrave deviendra un fardeau pour notre croissance.

Je suppose qu'ils n'avaient pas l'intention de s'attarder sur la question. L'un des instructeurs attrapa Yuki par le bras.

Yuki — Non... Ce n'est pas juste !!

Balayant son bras, Yuki se précipita vers moi tout en étant encore secouée.

Yuki — Kiyotaka, sauve-moi ! Je ne veux pas disparaître !

En larmes, Yuki me demanda de l'aide. Je jetai un coup d'œil à l'instructeur qui s'approchait lentement de moi, mais gardai ma position indifférente.

Moi — C'est impossible...

Yuki — ...

Moi — Je ne peux pas t'aider. Non, je ne vais pas le faire.

Yuki — S'il vous plaît !!! Je ferai mieux la prochaine fois !! La prochaine !!!

Moi — La prochaine fois ? Pourquoi n'as-tu pas tout donné cette fois ? Tu sais bien qu'il n'y a pas de prochaine fois ici.

Yuki — Eh bien, c'est... !

Comme nous n'avons qu'une seule vie, c'est maintenant qu'il faut saisir toutes les occasions et non « la prochaine fois ».

Yuki — Mais quand même... Je peux le faire, je peux le faire... !

Tout ce que j'avais accompli jusqu'à ce moment... À quoi cela rimait ? Les instructeurs nous encerclèrent, Yuki et moi.

Yuki — Huuh ?

Je fis signe aux instructeurs qui approchaient de s'arrêter et je me tournai vers Yuki.

Moi — Il est vrai que tu es ici depuis longtemps. Mais tes notes baissent d'années en années, sans amélioration. Tu as atteint ta limite.

Puis même si elle devait être sauvée et rester, ce serait la décision de l'instructeur, pas la sienne. Je ne pouvais que supposer que Yuki faisait une erreur en s'accrochant à moi comme ça.

— Allez, viens !!

Yuki — Non ! Non ! S'il vous plaît ! S'il vous plaît, laissez-moi essayer à nouveau !!!

En élévant la voix, Yuki montra une résistance particulière aux instructeurs. Ce n'était pas un comportement inhabituel chez les décrocheurs, mais il y avait un je ne sais quoi de différent avec elle...

Moi — Tu connais bien les règles. Pourquoi es-tu si contrariée ?

Les autres, tout comme moi, semblaient ne pas comprendre sa réaction. Les instructeurs en avaient certainement leur petite idée, mais ils ne communiquaient jamais avec nous. Ils l'attrapèrent de nouveau par les bras et l'arrachèrent de force de moi.

Yuki — Aide-moi ! Kiyotaka !

Elle cria mon nom encore et encore, en hurlant et en suppliant.

Yuki — Au secours ! Au secours... !

Elle me tendit la main alors qu'elle s'effondrait au sol, me suppliant de l'aider.

De l'aide ? La fille devant moi était disqualifiée. Les disqualifiés partaient et ne revenaient jamais, il n'y avait aucune exception. Alors pourquoi avait-elle besoin de demander de l'aide ? C'était une perte d'effort, une perte de temps.

Yuki — S'il vous plaît, je ne veux pas partir !!!





Deux adultes, qui ne supportaient pas de la voir insister, entrèrent en toute hâte et la trainèrent dehors.

Yuki — Non ! Non ! Non ! Aidez-moi !!!

Une personne de plus n'avait pas atteint son objectif et fut éliminée. J'étais sûr que les autres enfants regardaient Yuki avec les mêmes yeux froids que moi. Ou peut-être avaient-ils peur d'être les prochains. Dans tous les cas, mon destin était écrit : j'allais être le dernier debout. Depuis le début, j'ai vécu en me fiant à moi. Seul. Dans ce monde blanc. Comment s'expliquait sa réaction ? Une déception de quitter l'endroit où elle avait vécu depuis des années, où elle avait presque une famille ? Ou peut-être une affection pour quelqu'un du sexe opposé ? Être traîné hors d'ici aussi brutalement n'était ni plus ni moins qu'un viol de notre identité. Ainsi, les personnes restantes se remirent à étudier immédiatement, pour ne pas être les suivants. Toutefois...

Moi — Attendez.

Je murmurai cela à voix basse aux instructeurs.

— Qui t'a autorisé à parler ? Ouvre-la encore et tu vas déguster !

Moi — Qu'il en soit ainsi. Mais écoutez-moi.

Immédiatement après avoir prononcé ces mots, l'instructeur se tut, s'approcha de moi et me donna un coup de pied sans hésiter.

— Je le répète, je ne t'ai pas donné la permission de parler.

Moi — Yuki ne se sentait pas bien ce matin. Elle semblait agitée pendant l'examen, et je pense qu'elle n'a pas pu montrer son vrai potentiel.

Comme j'allais continuer, il m'attrapa par le col comme pour me faire taire.

— Il en est de sa responsabilité de prendre soin d'elle. Tu crois que c'est une excuse ? Elle ne montrait rien d'anormal ce matin.

Moi — Vous avez raison... Mais c'était peut-être inattendu.

— « Inattendu » ?

L'instructeur se retourna et regarda ses collègues entourant Yuki.

— ...Il y a un saignement.

Les adultes semblaient réaliser que Yuki était dans un état inhabituel.

- Saignement ? S'est-elle blessée quelque part... Non, c'est « ça » ?
- En effet, normalement cela se produit au plus tôt vers 9 ans. Cette précocité est exceptionnelle. C'est probablement dû au stress, qui est propre à chacun, causé par la difficulté du programme. Elle semble également avoir de la fièvre, donc ce n'est pas si surprenant.
- Allez côté clinique. Nous verrons si elle est disqualifiée ou non après l'avoir examinée de plus près.

Sur ces mots, l'instructeur donna des instructions à Yuki et la fit sortir de la pièce. Yuki me jeta un dernier coup d'œil, mais je ne lui fis pas face.

- « Bien vu », c'est ce que j'aurais dit en temps normal. Mais tu crois qu'on ne l'aurait pas remarqué nous-mêmes ? Tes commentaires non autorisés sont toujours un problème.

Moi — Alors vous allez me punir ?

Généralement, la violation des règles était sanctionnée par des châtiments corporels. Pas plus. Je ne les voyais pas m'exclure pour si peu.

- Tu crois que je plaisante ?

Moi — Si vous comptez rester là à me surveiller, vous feriez mieux de me surveiller de plus près.

- Alors toi...

Trop tard. L'instructeur dirigea son poing resserré vers moi. Je l'évitai.

- Stop !

L'instructeur tenta de répliquer, mais un autre se précipita pour l'arrêter.

- Ne te laisse pas provoquer par un gamin, la recrue !

- ... !

Il y avait de nouveaux instructeurs, plus à même de faire des erreurs grossières. Il fallait en profiter : ou ils formaient mieux leur personnel, ou ils s'encombraient de gens inutiles dont il fallait se débarrasser au plus vite.

Au final, après ce jour, Yuki ne revint plus jamais.

9

Finalement, Shiro et moi n'étions plus que tous les deux. Cela faisait des mois.

Nous n'avions pas parlé une fois, chaque jour n'était que silence. Mais ce n'était pas plus mal pour moi : sans les bavardages de Yuki, je pouvais pleinement me concentrer sur mon apprentissage. Ce jour-là, nous allions faire du judo. Le programme était si intensif que nous ne pouvions pas faire chaque activité chaque jour. Néanmoins, Shiro et moi avions progressé, de nombreuses compétences étant communes à plusieurs arts martiaux.

— Entraînez-vous comme d'habitude. Je sors de la pièce un moment.

L'instructeur qui faisait office d'arbitre quitta la pièce en vitesse, comme s'il avait été convoqué. Ainsi nous débutions notre randori⁵, serrant le judogi⁶ de l'autre. Nous avions fait cela des centaines de fois.

Shiro — Je peux te parler ?

Le silence des derniers mois fut brisé quand Shiro me murmura à l'oreille. Je pensais qu'il préparait quelque chose, mais il était complètement immobile.

Shiro — Ça fait des années que je ne t'ai pas battu au judo, hein ?

Moi — C'est exact.

Dès mon second combat, je n'arrêtai pas de gagner.

Shiro — La boxe, le karaté, le jeet kune do... Peu importe, je vais gagner un round ou deux, après c'est fini. Tu es vraiment exceptionnel.

Pourquoi me dire ça au milieu d'un combat ?

Shiro — J'ai une chose à te dire.

Moi — ...Quoi ?

J'écoutais les murmures, qui se poursuivaient à une distance si proche que les adultes ne pouvaient pas les percevoir.

⁵ Randori (乱取り) : combat d'entraînement commun à plusieurs sports (judo, aïkido...)

⁶ Judogi : tenue portée au judo, souvent remplacé par « kimono » par abus de langage.

Shiro — J'ai décidé de quitter cet établissement.

Moi — Seuls les déchets partent d'ici.

Shiro — Alors j'en serai un. À en juger par les tendances des disqualifiés, j'ose espérer ne pas être tué si je fais les choses calmement.

Moi — Y a-t-il un but à cela ?

Shiro — Oui. Je veux la liberté.

Moi — La liberté ?

Shiro — Je veux être libre. Je veux avoir des amis. N'est-ce pas normal ? Regarde autour de toi, nous sommes seuls. Allons-nous vraiment continuer comme ça plus de dix ans ?

Je n'arrivais pas à le comprendre, à comprendre pourquoi il me disait ça.

Shiro — Tu n'es pas curieux du monde extérieur ? Ou alors tu es juste habitué à cet endroit désormais ?

Je ne m'étais jamais posé toutes ces questions, honnêtement.

Shiro — La connaissance en cet espace confiné... Cela te convient ?

Moi — Au moins, je ne m'en plains pas.

Je progressais chaque jour dans la White Room. N'était-il pas curieux de découvrir ses limites ? Ce genre d'éducation était impossible dans le monde extérieur, sa courbe d'amélioration allait totalement s'effondrer.

Shiro — Moi, je veux voir le monde réel, pas le monde virtuel.

Objectivement, j'avais conscience du ras le bol des enfants avec nous. Mais l'idée d'abandonner ne m'avait jamais traversé l'esprit.

Shiro — C'est ce que j'ai compris en voyant Yuki partir. Je l'enviais, même.

Moi — Je vois.

Si c'était la conclusion de Shiro, alors je n'avais rien à dire.

Shiro — Je me disais que tu étais comme moi. Je pensais que tu voudrais explorer le monde, un jour.



“ Seuls
les déchets
partent
d'ici. Y a-
t-il un but
à cela ? ”





Moi — Je suis désolé, mais je n'ai jamais pensé ça.

Shiro — ...Je vois. Je t'aurais bien proposé de venir avec moi...

Les adultes soupçonnaient-ils une prise de conscience pareille ? Il était établi que les éducateurs ne disaient pas tout aux enfants, mais l'inverse était aussi vrai : pour preuve, le garçon face à moi voulait quitter cet endroit le plus vite possible. Cela m'était égal, du moment que j'étais le dernier debout.

Shiro — Je vais aller de l'avant et te revoir un jour, Kiyotaka.

Je ne lui répondis pas, mais je ressentis une extraordinaire détermination qui avait l'air de le motiver. Et pourtant... Ouchhh !! Je repoussai son attaque, puis lui assenai un coup net. Je ne pouvais pas perdre contre lui, qui avait appris des mêmes erreurs que moi : s'il exerçait une puissance de 120, j'exerçais 130. S'il exerçait 140, j'exerçais 150... Le confort de la White Room, la liberté... Je me fichais de tout ça, tout ce qui comptait était ce que j'avais à apprendre ici. Autrement dit, ma curiosité intellectuelle me poussait à rester.

Moi — C'est parti !

Même s'il n'y avait pas de juge à proximité, nous étions toujours surveillés depuis une autre pièce au deuxième étage, derrière la vitre. Shiro fut éjecté sur le tatami, conduisant à la fin du match.

Shiro — J'ai encore perdu après tout. Ma victoire n'est qu'un lointain souvenir !

Il posa son bras sur son front, essoufflé, et parla de ses souvenirs fanés.

Shiro — Cinq ans à perdre tout le temps. Je suppose que j'ai réalisé ne plus pouvoir gagner tant que tu étais là.

Moi — Tu vas vraiment laisser tomber ?

Shiro — Oui. Je quitterai la White Room quand le moment sera venu.

Il n'allait pas changer d'avis. Je ne comprenais pas. Quitter la White Room, c'était mourir, quelle que soit la forme. C'était inconcevable pour moi, mais lui devait concevoir les choses autrement. Il pouvait même se tuer, je n'allais pas l'arrêter.

Shiro — Au revoir, Kiyotaka.

C'était notre dernière conversation, à Shiro et moi.

10

Peu de temps après, Shiro abandonna. Mon dernier camarade était parti.

À partir de ce moment, ma mémoire devint plus monotone. Après tout, je n'avais personne à qui parler. Là, la seule chose qui différenciait les journées était le contenu des enseignements.

Rien ne changeait, à part les arts martiaux du moment. D'ailleurs, jusqu'à présent, j'étais en compétition avec les autres enfants. Désormais, mes adversaires étaient les adultes. À l'âge de neuf ans, j'avais vaincu tous les instructeurs qui m'avaient enseigné tout ce que je savais sur les arts martiaux. C'était sans doute pour cela que les instructeurs avaient organisé une réunion.

— Kiyotaka, tu vas maintenant affronter plusieurs personnes dans un vrai combat. Voici l'aboutissement de tout ce que tu as appris jusqu'à présent. Tous les coups sont permis.

Moi — D'accord.

— Bien sûr, tu ne te retiendras absolument pas. Tu peux combattre avec l'intention de les tuer.

Moi — Puis-je vraiment le faire ?

— Tant que l'on n'intervient pas, tu n'as aucune limite. Attention à toi.

Moi — Oui.

J'étais dans une grande salle d'entraînement, et un groupe d'adultes en costume entra. Je ne les avais jamais vus auparavant. Quand ils me virent, ils firent des grimaces et commencèrent à rire.

— Je pensais que c'était une blague quand ils ont demandé de combattre un gamin...

Ils étaient clairement différents des adultes que j'avais eus comme professeurs d'art martiaux. Leurs mouvements n'étaient pas fluides, mais rudes et fougueux. Ils ne combattaient sûrement pas dans les règles, et devaient connaître la réalité des combats dangereux.

Il ne fallait même pas penser aller sur le terrain de la force physique avec des gens comme ça : dans un combat frontal, il n'y avait aucune chance de gagner même en faisant cent fois le duel.

— Oui, c'est ridicule, mais reste sur tes gardes. Vu la somme qu'on a reçu, on pourrait penser qu'il a des compétences inhabituelles.

L'un des hommes semblait avoir un peu plus de jugeote que les autres.

— Viens, comme si tu voulais nous tuer. Non, essaye même. J'aurais besoin que tu aies ce genre d'envie pour avoir le cœur à te tabasser.

L'homme, qui semblait être le chef du groupe, me demanda de m'exécuter. J'allais le faire. J'avais déjà reçu mes ordres.

— Si tu veux, nous avons des armes.

Il dit cela en posant ses chaussures sur le sol. Le son du métal grattant contre le métal résonnait au sol.

Moi — Je n'en ai pas besoin.

— Tu veux y aller à mains nues ?

Moi — Oui.

— Tu ne plaisantes sûrement pas. Mais... Je suis sérieux aussi. Choisis-en une.

Moi — Monsieur, est-ce un ordre ?

Je me tournai vers l'instructeur, qui me regardait d'en haut, et lui demandai les consignes.

— Faîtes ce qu'il te dit. Je suis sûr que tu sais toutes les utiliser !

Alors je décidai d'obéir, et fouillai un petit peu dans le sac.

— Matraque, pistolet paralysant, couteau... tout ce que vous voulez.

Bien sûr, pour chacune de ces armes, je les avais vues, tenues et appris à les maîtriser. Pour le simple pouvoir de tuer, j'aurais pris le couteau, mais je voulais avoir un peu de portée.

Moi — Je vais prendre celui-là.

Sans hésiter, j'attrapai la matraque qui faisait environ 30 centimètres de long.

— Sais-tu comment l'utiliser ?

Moi — On la balance, il s'agrandit jusqu'à 80 cm. C'est ça ?

— C'est ça.

Pour gagner, je devais frapper avec précision les points vitaux du corps humain. Il n'avait probablement jamais combattu un combattant de mon gabarit auparavant : je devais profiter de ma petite taille et de ma légèreté.

Après quelques minutes, le dernier adulte était par terre. La jambe écrasée par la matraque, je lui assénais le coup de grâce avec un coup sur le crâne. Cela l'assomma d'un seul coup. Si cela n'avait pas marché, j'aurais donné un second coup qui lui aurait brisé le crâne.

— Stop ! Stop !

J'entendis une voix qui résonnait dans la pièce, j'arrêtai donc de bouger et lançai la matraque au loin. Les adultes se précipitèrent dans la pièce et virent en aide aux blessés.

— Oh mon dieu... Il faut l'emmener immédiatement à l'infirmerie.

L'équipe médicale arriva avec des brancards.

— À quoi jouais-tu, Kiyotaka ?

Moi — On m'a ordonné de tuer, non ?

Je leur avais même demandé confirmation.

Moi — Y a-t-il un problème ?

Les instructeurs étaient stupéfaits par la situation, mais peu après, la porte de la salle s'ouvrit.





— Ayanokōji-sensei !

M. Ayanokōji — Prenez en charge les blessés. J'aimerais m'entretenir avec Kiyotaka. Suis-moi.

Les ordres étaient absolus. Je le suivis sans hésiter. Habituellement, il y avait plusieurs instructeurs à mes côtés, mais aujourd'hui nous semblions être seuls.

M. Ayanokōji — Comme tu dois maintenant le savoir, je suis responsable de la White Room et je suis ton père.

Moi — Je le sais.

M. Ayanokōji — Je ne me suis pourtant jamais présenté tel quel.

Moi — Quand j'avais 4 ans... Je vous avais entendu parler avec les instructeurs.

M. Ayanokōji — Je vois... Tu as survécu au programme de 4^{ème} génération. Non, tu l'as même perfectionné, totalement dépassé ;

Pour moi, l'existence d'un père n'avait rien de spécial. C'était juste un fait. Rien de plus, rien de moins.

M. Ayanokōji — Tu es spécial à mes yeux.

Moi — ...

M. Ayanokōji — La White Room n'est en activité que depuis peu, environ 14 ou 15 ans... Et pourtant, aucun génie de ta trempe en vue. Bien sûr, nous améliorons les programmes au fur et à mesure des années.

Il semblait certain que j'avais des capacités hors norme. Mais tout comme le discours sur le fait d'être mon père, ce n'était qu'un fait de plus.

M. Ayanokōji — Tu peux y retourner, maintenant.

Moi — Veuillez m'excuser.

Quel était le sens de cette conversation ? Peut-être cela avait-il un lien avec l'appareil attaché à mon bras. Comme pour confirmer cela, l'homme demanda.

M. Ayanokōji — Comment ça s'est passé ?

— Pendant le combat et la conversation avec Ayanokōji-sensei, il n'y avait pas la moindre perturbation du pouls de Kiyotaka.

M. Ayanokôji — Ses battements de cœur sont restés inchangés alors que je l'ai complimenté. Ses émotions humaines semblent complètement éteintes.

Dr. Ishida — C'est à la fois une force et une faiblesse pour Kiyotaka.

Dr. Suzukake — Ishida a raison. Les émotions ne sont pas prioritaires, mais elles sont importantes. Même la moitié de ce qu'il reste chez une personne moyenne est suffisante, mais dans le cas de Kiyotaka, il n'y en a presque plus. Il est à la fois apte et inapte à être éducateur, politicien ou à toute autre activité assimilée.

Ils continuaient de parler devant moi, sans rien cacher. Je me demandais si cela faisait partie du programme scolaire. Et peu importait les compliments ou les critiques, tout ce qui comptait était de ne pas abandonner.

Dr. Suzukake — Il est probablement impossible pour lui d'apprendre à ressentir des émotions dans l'environnement de la White Room, n'est-ce pas ?

Dr. Ishida — Oui, mais il sait utiliser le mensonge à son avantage quand c'est nécessaire. Il n'a peut-être pas beaucoup d'émotions, mais il est passé maître dans l'art de faire semblant d'être ce qu'il n'est pas.

Dr. Suzukake — C'est là le problème. Il est trop tard pour qu'il apprenne à exprimer ses émotions ici. Alors nous n'avons pas d'autre choix que de changer radicalement l'environnement.

M. Ayanokôji — Je ne vous suis pas...

Dr. Suzukake — En êtes-vous sûr ?

Dr. Ishida — Nous avons éduqué de nombreux enfants, de la première à la treizième génération qui est actuellement en cours. Le niveau de difficulté du programme d'études a eu de l'impact, mais clairement, Ayanokôji Kiyotaka est différent. Ce n'est pas parce qu'il est le fils d'Ayanokôji-sensei, mais parce qu'il est une anomalie.

Dr. Suzukake — En effet. Peu importe la dureté de l'environnement, l'adaptabilité de Kiyotaka est sans faille. Chaque enfant a des limites, mais pourquoi Kiyotaka est-il le seul à ne pas en avoir ? Comment se fait-il que plus on lui apprend, plus il absorbe tout tel un trou noir ?

M. Ayanokôji — Je ne sais pas... C'est facile de parler de génétique, mais la White Room ne sera complète que lorsque nous aurons élucidé le mystère autour de cet enfant.

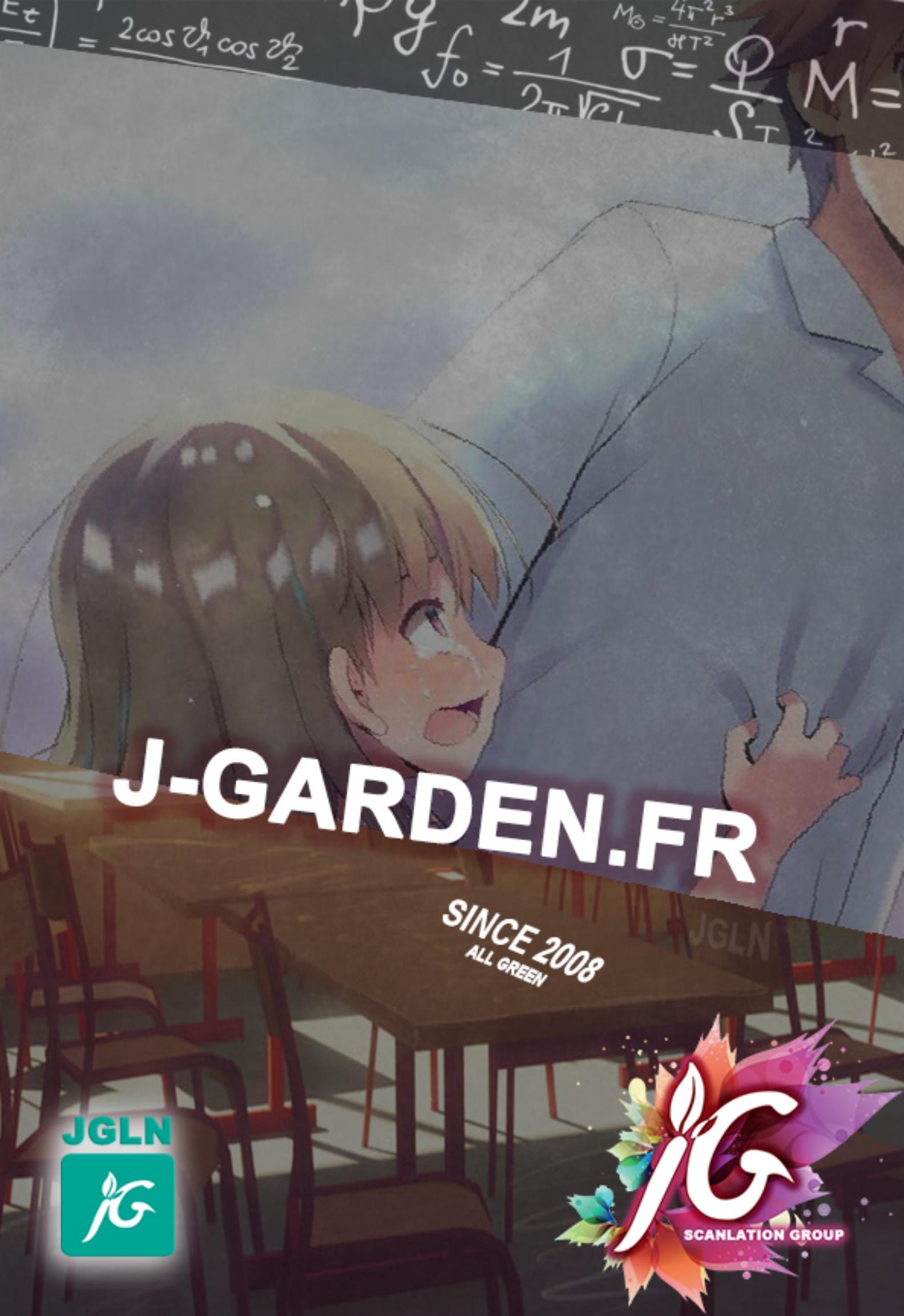
Dr. Suzukake — Si je pouvais obtenir un approvisionnement régulier de gamins de ce niveau, ce serait le rêve !

M. Ayanokôji — Il faut persister. C'est pour cela que vous recevez un salaire.

Je poursuivis mon apprentissage.

Ce qui m'attendait au bout, ce qui se trouvait au-delà de la quête du savoir, était secondaire à mes yeux.

$$E_t = \frac{2\cos\vartheta_1 \cos\vartheta_2}{r}$$
$$f_0 = \frac{1}{2\pi\sqrt{\rho}}$$
$$\sigma = \frac{\varphi}{S_T^2} M =$$
$$M_0 = \frac{4\pi^2 r^3}{d\rho T^2}$$



J-GARDEN.FR

SINCE 2008
ALL GREEN

JGLN



Chapitre 6 : Désespoir et moyen de survie

Cette année-là, il avait neigé de façon inhabituelle à Tokyo. La devanture était recouverte d'un manteau blanc nocturne. Kamogawa et moi nous dirigeâmes vers l'endroit prévu. En chemin, Kamogawa s'arrêta pour contempler le paysage enneigé.

Kamogawa — Tu te souviens ? Il y a plus de dix ans, quand nous attendions Naoe-sensei sous le froid.

Moi — Oui, j'ai l'impression que c'était hier.

Kamogawa — Le jour où tu as pris en charge le projet. Tu m'as fait confiance. Cela a été dur, mais nous sommes allés loin.

En effet, ce n'était pas gagné vu la confidentialité du dossier.

Moi — Tu as tant évolué. Tu as acquis tous les rudiments de la politique.

Kamogawa — Merci Ayanokôji-san... Être sous ta direction a été salvateur. Mon seul regret est que mon père n'ait pas pu voir les fruits de notre travail.

L'an dernier, à la même période, son père décéda d'un arrêt cardiaque. Ce dernier était la raison pour laquelle Kamogawa avait travaillé avant tant d'acharnement. Lui parler de ce projet révolutionnaire. Mais cela n'était que le début. Le lycée Public d'Excellence n'était qu'un début. Nous voulions faire bien mieux que cela, en sauvant les enfants à naître, en produisant des génies. La « White Room » allait être ce dont toute la planète aurait besoin. Non aux vies détruites, avortées, tuées par l'abandon... Sous la direction du gouvernement, nous allions mettre fin à tout cela tout en résolvant le problème de la baisse de natalité.

Moi — Nous allons crever tous les plafonds. Il n'est pas encore tant d'être satisfait, Kamogawa.

Kamogawa — Oui.

Aujourd'hui, les choses étaient différentes du temps où nous attendions Naoe-sensei dans le froid. En effet, la White Room avait donné des résultats concluants, malgré une série de rebondissements. Et j'allais faire mon rapport détaillé à ce dernier. La première étape de mon décollage était imminente : j'allais enfin acquérir la place que je méritais, merci à notre dur labeur.

Nous prîmes place à l'intérieur, pour attendre Naoe-sensei. Certes, l'usage était d'attendre dehors, mais là étaient ses consignes expresses. Je l'avais interprété comme de la considération pour mes efforts.

Moi — Avec l'annonce de ce projet, Naoe-sensei est enfin au sommet du pays.

Kamogawa — Premier ministre, ce n'est pas rien...

Il était désormais parfaitement préparé pour les élections à venir.

Moi — Non seulement son titre, mais ses faits le rendront trois fois plus influents que ses prédécesseurs.

Au sens propre du terme, il allait être l'homme au sommet de ce pays. J'étais rarement nerveux, mais je sentais mon rythme cardiaque s'accélérer légèrement. J'avais tout parié sur ce projet. Je rêvais encore et encore du jour où ça allait payer.

— Naoe-sensei est arrivé.

Après trente longues, mais courtes minutes, Naoe-sensei fit son entrée.

Moi — Vous êtes arrivé plus tôt que prévu.

Il n'avait que dix minutes de retard sur l'heure prévue. Quelle surprise, j'avais prévu d'attendre au moins une heure ou deux.

Kamogawa — Il t'estime à ce point ?

J'avertis Kamogawa de ne pas trop baisser sa garde. Ainsi nous revêtîmes notre visage le plus sérieux pour Naoe-sensei. Avant-même l'ouverture du shoji, nous étions à genoux et tête baissée, fronts contre le sol. J'entendis les pas à la fois lourds et silencieux de Naoe-sensei.

M. Naoe — Je suis désolé de vous avoir fait attendre.

Naoe-sensei apparut et s'excusa pour son retard. Je ne pus m'empêcher de ressentir un certain malaise à l'entente de ces mots.

Moi — Non, monsieur, je vous en prie... Merci d'avoir fait tout ce chemin jusqu'ici malgré le froid.

En disant cela, j'évacuais les pensées inutiles de ma tête. J'étais sur le chemin de l'ascension, je ne devais pas m'en faire, me disais-je.

M. Naoe — Relevez-donc la tête !

— Très bien !

Kamogawa et moi levâmes rapidement la tête et prîmes les verres pour servir une boisson à Naoe-sensei. Mais ce dernier nous arrêta net.

M. Naoe — Avant cela, je dois vous parler.

Moi — Je vous demande pardon ?

Kamogawa, lui, s'écarta et prêta une oreille attentive à Naoe-sensei.

M. Naoe — J'ai plusieurs choses à vous annoncer. Tout d'abord...

Après une légère pause, Naoe-sensei marmonna cela comme s'il se souvenait de quelque chose qu'il avait oublié.

M. Naoe — J'ai décidé de ne pas me présenter aux prochaines élections.

Moi — ...Huh ?

Je ne comprenais pas ce que Naoe-sensei disait. Pour la première fois de ma carrière, je lui donnais une réponse muette. Kamogawa était aussi sidéré. Le bourdonnement dans mes oreilles était intense, combiné à ce silence.

Kamogawa — Sensei... C'est une plaisanterie ?

Les mots sortirent naturellement de la bouche de Kamogawa. J'aurais dit la même chose même s'il n'avait pas pris la liberté de le faire.

M. Naoe — En effet, après demain, suite à l'annonce des résultats, je soutiendrai Kijima.

Kijima ? Pourquoi choisissait-il Kijima-sensei ? Aussi prometteur qu'il soit, Naoe-sensei était en meilleure position que lui.

Moi — Mais vous avez tant donné pour ce moment...

En me penchant en avant, je ne pus retenir mes émotions. Je savais que devenir Premier ministre n'était pas tout. Après tout, Naoe-sensei avait eu toute son influence dans l'ombre. Mais cette fois, c'était sa chance... Peut-être même la dernière, Kijima-sensei allant sûrement asseoir son influence et diviser la faction de Naoe-sensei. Ce choix avait dû être murement réfléchi. Qu'allait-il advenir de la White Room ? Je devais en avoir le cœur net. Mais ce qui m'avait le plus surpris, c'était son soutien.

Kamogawa — Kijima-sensei... N'êtes-vous pas adversaires ?

Kamogawa ne put s'empêcher de poser la question. Le nombre de candidats du Parti des citoyens à l'élection avait été réduit à trois, en interne et aux yeux de l'opposition. Le principal candidat était Naoe-sensei, qui était juste devant moi, et les seconds étaient Isomaru-sensei, son rival, et Kijima-sensei, arrivé un peu plus tard. Ces trois candidats étaient les seuls à avoir le ticket pour devenir premier ministre, et Naoe-sensei était le grand favori.

M. Naoe — Je n'avais pas l'intention d'en faire un premier ministre, mais ce n'est plus le cas.

Moi — Avez-vous peur de ne pas obtenir assez de voix ?

M. Naoe — En effet. Initialement, Isomaru, Kijima et moi étions égaux. Néanmoins, il semblerait que certains partis de l'opposition aient décidé de me faire tomber. En faisant mes calculs, j'en suis arrivé à la conclusion que je n'allais même pas obtenir plus de trente voix.

Après avoir tout essayé, Naoe-sensei affichait un sourire résigné.

M. Naoe — J'ai une bonne position. Échouer impacterait ma crédibilité. Ainsi, je n'ai d'autre choix de que le soutenir plutôt que de me présenter. Il a la carrure, le pouvoir, et il est jeune. J'ai bien cherché des scandales, mais pas un seul grain de poussière n'est apparu...

Un politicien sans femmes, sans argent, et sans rien à cacher... Autrement dit, rien ne pouvait l'arrêter,

Moi — Mais dans ce cas, ne serait-il pas préférable de soutenir Isomaru-sensei ? Il est, certes, votre rival, mais il s'agit également d'une ancienne connaissance peut-être plus facile à manipuler que Kijima-sensei.

Naoe-sensei n'était pas le genre à faire preuve de mauvaise fierté. Il n'aurait pas hésité à donner sa chance à Isomaru-sensei.

M. Naoe — Tu sais comme moi qu'il est préférable d'être sous les ordres de Kijima, n'est-ce pas ? Si nous essayons de nous imposer sur le navire d'Isomaru, il y a de fortes chances pour que nous coulions ensemble. Kijima a déjà le soutien de pas mal de nos collaborateurs.

Naoe-sensei avait même peur de s'associer à Isomaru-sensei. Il semblait que j'avais raté pas mal d'épisodes en politique.

Kamogawa — Oh, il est trop tôt pour abandonner, Naoe-sensei. Nous avons la White Room.

Moi — Arrête, Kamogawa.

Kamogawa essaya de s'imposer, mais je le retins fortement.

Moi — Si telle est votre décision, nous la respecterons. Mais vous savez que cela remet en cause la White Room, n'est-ce pas ?

Le soutien de Naoe-sensei à Kijima-sensei était acté. Autrement dit, sa position était sécurisée, ce qui pourrait logiquement faire penser que ça n'allait pas beaucoup impacter la White Room. Et pourtant...

M. Naoe — C'est pour ça que je suis venu vous voir aujourd'hui. Je suis désolé pour tout le travail que vous avez fourni ces dernières années, mais je vais devoir vous demander de vous faire petit.

Il dit ce que je voulais le moins entendre. Les sueurs froides débutèrent.

Moi — ...Que voulez-vous dire, Naoe-sensei ?

Je comprenais, tout... Je ne pouvais juste pas l'admettre.

M. Naoe — Vous avez très bien compris. Ce projet ne peut être maintenu que si je maintiens ma position, n'est-ce pas ?

Moi — Oui, en effet...

M. Naoe — Officieusement, j'ai sécurisé mon statut. Mais ne voyez pas ça comme un luxe, plutôt comme le dernier vestige de mon pouvoir dans cette guerre des factions. Nous ne pouvons pas promouvoir la White Room, qui va susciter la controverse.

Kijima-sensei n'allait sûrement pas laisser Naoe-sensei faire un pas de trop. Au risque de le soupçonner de vouloir gagner de l'influence à son détriment.

M. Naoe — Ayanokôji, tu es un homme excellent.

Moi — ...Merci beaucoup.

M. Naoe — Tu sais très bien que je n'ai jamais tenu compte de ton niveau d'éducation puisque je t'ai récupéré parmi les « nécessiteux ».

Moi — Dans le monde de la politique, aujourd'hui comme hier, un niveau spécifique de formation académique est requis. Et si ce n'était pas vous, jamais un homme comme moi n'aurait été utilisé.

Naoe-sensei hocha la tête et prit une inspiration.

M. Naoe — Pour le meilleur ou pour le pire, les politiciens sont des copieurs. Des gens incomptétents qui n'ont que leurs diplômes pour eux. Ils en viennent à penser que cela suffit pour conserver leur titre et un revenu élevé. Les politiciens qui aspirent à être vertueux, ou à l'opposé qui visent à être des méchants sont également engloutis.

Naoe-sensei tendit la main vers son verre vide avant de se rétracter.

M. Naoe — Mais Kijima n'a jamais changé. Il est sérieux.

Je m'étais demandé si Naoe-sensei avait déjà fait l'éloge de son adversaire aussi explicitement. Il ne pensait plus à la bataille, elle était terminée.

M. Naoe — Je ressens la même chose pour toi. Tu es d'un autre style, mais tu restes fidèle à tes principes.

Moi — ...Oui. Mes convictions ne changeront jamais.

M. Naoe — Être le meilleur du pays... C'est ton objectif, n'est-ce pas ?

Moi — Oui.

Kamogawa — Mais cela voudrait dire que nous devons battre Kijima. Ce n'est pas rien, n'est-ce pas ?

Moi — En effet. Il a de l'ambition. Mais si Naoe-sensei soutient Kijima-sensei, je vais en faire de même. À partir de maintenant, pour le bien de Naoe et de Kijima...

M. Naoe — Comme je l'ai déjà dit, tu ferais mieux de faire profil bas pendant un moment.

Moi — Oh, dans quelle mesure ?

J'avais un mauvais pressentiment à ce sujet. Mes craintes étaient fondées.

Moi — ...Je ne comprends pas.

M. Naoe — Tu es devenu une plaie pour Kijima. Il a eu vent de tes prouesses durant ces dernières années dans le monde des affaires. Tu me suis ? Je ne peux avoir une personne de ce genre sous mes ordres.

Moi — Mais n'ai-je pas fait tout cela pour vous ? Mettre en place un établissement hors du commun, changer ce pays... C'était pour nous !

Le visage de Naoe-sensei changea.

M. Naoe — Tu as dirigé la White Room, une juteuse machine à cash. Tu as des liens avec des Yakuzas. Tu as largement dépassé le stade de politicien. T'ai-je dit de prendre autant de risque ? Tu as cherché ton profit avant tout. Sais-tu combien de fois j'ai dû nettoyer derrière toi ?

Sa voix avait également changé, et d'un coup je me faisais réprimander.

Moi — Que va donc devenir la White Room ?

M. Naoe — Cela ne mérite même pas cinq minutes. Ceci n'a jamais existé.

Kamogawa — « Jamais existé », non... C'est impossible...

Kamogawa, encore à moitié joyeux tout à l'heure, s'était assombri. Malgré mon expression impassible, je ne parvenais pas à cacher ma peine. « Jamais existé » ... Pouvais-je le laisser réduire tous ces efforts à ces deux mots ? Bien sûr, après tout c'est ainsi que nous avions toujours procédé : avec un seul mot de Naoe-sensei, n'importe quelle affaire pouvait être mise de côté. Il ne servait à rien d'insister, au risque de l'offenser. Après tout, il savait ce que cela impliquait pour nous, voilà pourquoi il était venu nous voir. Nous devions agir avec calme et maturité, ou nous allions être mis de côté pour toujours. Puis j'avais assez d'argent pour faire des envieux. Même si Naoe-sensei me rejetait, j'étais normalement à l'abri pour mes prochaines années. Mais ma carrière politique était officiellement enterrée, mon ambition avec.

Moi — C'est compris. Aucun problème.

C'était donc ainsi que tout se terminait. Naoe-sensei n'avait apparemment pas l'intention de manger ici. Et dire que je me voyais déjà trinquer.

M. Naoe — Quand Kijima reconnaîtra que vous n'êtes plus une menace, je vous ferai avancer à nouveau. C'est compris ?

Pour survivre en tant que politicien, je devais renoncer à la White Room. Oui. C'était une évidence.

Moi — Ne soyez pas ridicule.

Hélas, cette fois, je fus incapable de faire preuve de sagesse. Non, pas après plus d'une décennie de travail acharné... Je n'allais pas y renoncer comme ça.

Moi — La White Room reçoit beaucoup de fonds et fonctionne bien. Pourquoi l'enterrer ainsi ?

M. Naoe — Oh ? As-tu oublié à qui tu parles, Ayanokôji ?

Il était si autoritaire qu'il était difficile de croire qu'il n'était qu'un vieil homme. Il ne fut ni offensé ni intimidé par mes propos, se contentant de me lancer un regard sombre. Pour lui, qui faisait de la politique depuis des décennies, ce genre de moment était courant. J'étais allé trop loin, je ne pouvais plus reculer.

M. Naoe — Je t'ai dit de te faire petit. Incline-toi, et présente tes excuses. Si tu es incapable, tu peux toujours te pendre.

Moi — Vous me dîtes ça, maintenant ?

M. Naoe — Que veux-tu entendre d'autre ?

Moi — Moi-même je n'en suis plus certain.

M. Naoe — J'annule tout. Que tu sois d'accord ou non n'y change rien.

Moi — Alors qu'en est-il de moi ? Je n'ai jamais été sous votre tutelle, et j'ai renoncé à de nombreux avantages pour ce projet. Même si je peux garder mon titre de politicien, il est inutile si je ne peux rien en faire.

M. Naoe — Tu dois être patient un temps. Ensuite, tu feras ton retour.

Je pouvais le croire ? Non, c'était impossible.

Moi — Sous vos directives, je me suis consacré à ce projet... Je... Je ne peux pas retourner au point de départ.

Je ne pouvais que me lamenter. Je ne pouvais m'en empêcher...

M. Naoe — Je sais ce que tu ressens. Mais c'est ainsi que le monde fonctionne, tu le sais mieux que moi. Et je t'ai soutenu de mon mieux pour que tu puisses être réélu et assurer tes arrières. N'est-ce pas ?

En effet, j'avais confié à Naoe-sensei toute la campagne que j'aurais normalement dû mener. Je lui en devais une. Mais la façon dont il bouleversait les choses rendait cette faveur insuffisante.

Moi — Je vous en suis reconnaissant. Mais...

M. Naoe — Si tu t'attaches trop à un projet, tu vas perdre pied.

Pourquoi est-ce que je m'accrochais si fort ? Kamogawa, déconfit juste à côté, n'en avait sûrement aucune idée. Je n'étais pas vexé par la fin du projet. Non. En fait, je sentais ce qui m'attendait. J'étais devenu embarrassant pour Naoe-sensei. Je n'étais pas mis de côté, mais simplement viré d'un revers de main. Combien de fois avais-je vu des politiciens subir cela ? Dès l'instant où le projet White Room fut présenté comme caduque, mon sort était scellé. Voici donc pourquoi je résistais, c'était mon instinct de survie qui parlait.

Moi — Alors je suis celui qui doit s'en aller, c'est cela ?

M. Naoe — Tu es encore jeune. Mais pour moi, c'est maintenant ou jamais. Je ne peux pas reculer maintenant. Je vais mourir en politicien.

Moi — Sensei...

M. Naoe — Je ne te demande pas d'abandonner la politique. Je te demande juste de te faire discret.

Moi — Vous n'allez pas me réduire au silence, n'est-ce pas ?

M. Naoe — Bien sûr que non. Kijima était très dur avec toi, mais il semblait aussi t'estimer. Le moment venu, je te demanderai de me montrer ce que tu sais faire.

Je pouvais supposer que c'était fini.

Moi — Je comprends.

M. Naoe — Très bien alors.

Moi — Vous avez raison, la White Room est close. Je vais commencer à effacer les traces dès demain.

Je m'inclinai profondément.

M. Naoe — Merci pour votre coopération, à tous les deux.

Le Naoe-sensei qui était devant moi avait déjà perdu tout intérêt pour moi. Que je sois capable ou non n'avait aucune importance, je ne faisais plus partie de ses plans. Je fus écarté en même temps que ce projet.

1

Moi — ...Merde.

Dans la pièce d'où Naoe-sensei avait disparu, il ne restait que Kamogawa. La nourriture refroidie saupoudrée de larmes nous accompagnait.

Moi — Vous foutez pas de ma gueule !!!

Je criai toutes mes pensées de façon irrationnelle.

Moi — Il va me donner un coup de main « un jour ». MAIS BIEN SÛR !!

Une fois que vous abandonnez la politique, aucun retour n'est possible.

Moi — Que va-t-on devenir ? Est-ce la fin de tout ? Aurais-je du lui mettre une bonne raclée ?

Non, ça n'aurait procuré du plaisir que sur le moment. Rien de plus. Ensuite j'aurais été enfermé en perdant tout ce que j'ai pu acquérir. Les poings marchent pour les querelles d'enfants, mais en politique la force des bras est secondaire. Pour preuve, Naoe, qui ne semblait être rien de plus qu'un vieillard, avait une myriade d'armes.

Moi — Ne pensez pas que vous vous en tirerez en utilisant toutes vos armes comme ça, Naoe...

J'écrasai mon poing sur le tatami avec toute la force que j'avais et laissai échapper ma frustration. Au final, je fus juste utilisé puis jeté. Dans le monde de la politique, une fois que vous tombez, il est impossible de se relever. Les enjeux sont trop élevés, personne ne vous attend.

Moi — C'est fini ?

Même si je le mettais en mots, je ne pouvais pas réaliser. Avait-il la moindre idée de tous mes sacrifices pour changer ce pays ? Non... pour me hisser au sommet de ce pays ? Combien d'humiliation, d'ostracisme, et de mépris j'avais subi ? Cet homme ne m'était plus daucune utilité. Mais ce n'était pas comme si je pouvais réellement bouger, au risque d'être anéanti. Naoe et moi étions les deux facettes d'une même pièce : sa perte valait la mienne. Jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite ou même qu'il meure, j'étais bloqué.

Alors s'il mourrait... ? Devais-je contacter Ohba ?

Moi — Suis-je bête...

Si je faisais une telle demande, Ohba allait me couper les vivres.

Moi — Kamogawa... Retour à zéro pour toi, demain.

Kamogawa — Je n'ai... pas le choix... Et toi, Ayanokôji-sensei ? Tu ne vas pas ignorer l'ordre de Naoe-sensei, n'est-ce pas ?

Moi — Foutu pour foutu, autant continuer à diriger la White Room et me retirer de la vie politique.

Kamogawa — Je t'admire énormément, je sais que tu vas surpasser Naoe-sensei un jour ! Alors n'abandonne pas, s'il te plaît !!

Moi — Je suis fini, je ne peux le renverser. Mais toi, tu peux encore survivre. Tu as toujours l'influence de ton père. Continue à te battre sous les ordres de Naoe en tant que politicien.

Kamogawa — Ayanokôji-sensei... !

Moi — Je n'abandonnerai pas ce que j'ai construit, mais je dois pour l'instant faire profil bas.

C'était la seule solution.

Moi — Et peu importe la puissance de Naoe, il ne peut pas gagner contre sa durée de vie. Il mourra avant nous.

Si cela devait prendre autant de temps, qu'il en soit ainsi. J'allais le laisser profiter de ce qui lui restait de carrière. Mais une fois sa fin arrivée...

Je ris et tapota l'épaule de Kamogawa.

Moi — Il n'y a pas que Kijima. À mon retour en politique, je ferai en sorte que son fils morde aussi la poussière.

Kamogawa — Hahaha. Tu n'as vraiment pas l'air de blaguer !

Les joues de Kamogawa se détendirent, alors qu'il essuyait ses larmes.

2

Après avoir mis Kamogawa dans un taxi et être sûr qu'il était rentré, je me mis à marcher. Seul, sur cette route sombre et enneigée. Je devais faire retomber la pression. Penser à mon futur. Mais il me fallait faire le vide dans mon esprit, et pour ce faire, j'appelai une certaine personne. Il était tard mais j'étais pratiquement sûr que mon interlocuteur allait répondre.

Moi — Soyez franc, Tsukishiro. Pourquoi Naoe a-t-il renoncé à son ambition pour rejoindre Kijima ?

M. Tsukishiro — Drôle de question pour un appel...

Moi — Vous savez tout, n'est-ce pas ?

M. Tsukishiro — Naoe-sensei s'est toujours vanté d'être le meilleur politicien. Mais maintenant il comprend que Kijima l'a surpassé.

Moi — Quel imbécile.

M. Tsukishiro — Bien que nous ayons tous deux des philosophies très différentes, nous avons plus en commun que vous ne le pensez.

Moi — À d'autres.

M. Tsukishiro — Kijima-sensei ne voyait pas votre implication dans la White Room d'un très bon œil.

Moi — Mais cela complétait merveilleusement bien son projet de lycée public d'excellence... Il aurait simplement pu s'approprier les deux.

M. Tsukishiro — Disons qu'il travaillait sur autre chose, parallèlement à son lycée. Et la White Room venait concurrencer ses projets en coulisse.

Moi — C'est pour cela que Naoe m'a tout simplement dégagé, hein ?

M. Tsukishiro — Je ne sais pas tout à fait quand, mais Kijima-sensei a fini par être au courant pour vous. Il a probablement promis la sécurité de l'emploi à Naoe-sensei en échange de l'annulation de la White Room.

Je n'avais pas pensé que Kijima préparait peut-être quelque chose de similaire à ce que nous avions fait avec la White Room.

M. Tsukishiro — Et il faut savoir que vous vous êtes montrés bien plus compétent que prévu. Vous avez dépassé toutes les espérances, au point d'avoir fini par devenir une menace avec votre folie des grandeurs.

Moi — Qui sait...

M. Tsukishiro — Oui, ils s'attendaient à votre chute mais vous vous êtes révélé brillant. Vous n'avez pas échoué à un seul moment. Naoe-sensei n'agissait pas pour vos beaux yeux, il espérait simplement que votre génie de fils le soutienne à l'avenir, dans sa gouvernance. Il se voyait déjà comme l'homme le plus puissant du pays. Mais il y avait un paramètre qu'il n'avait pas pris en compte : votre ambition sans limite.

Dans une dizaine d'années, Naoe n'allait plus faire le poids. Il avait donc fait en sorte de le faire maintenant. Sinon à qui profitait la fermeture de la White Room ? Ni à moi, qui perdais toute influence, ni à mon fils que je pouvais simplement détruire à cause de ça.

M. Tsukishiro — Ma réponse vous a-t-elle satisfait ?

Moi — Pourquoi avez-vous été si honnête avec moi ?

M. Tsukishiro — Mon instinct me dit que vous ne devriez pas être celui qui doit être mis de côté, ici. Vous allez gagner en puissance, j'en suis persuadé. Voilà pourquoi j'ai décidé de parler.

Moi — Une sage décision. Mais bien sûr, vous n'allez pas bouleverser vos habitudes, n'est-ce pas ?

M. Tsukishiro — Cela va sans dire.

Ce type n'était pas seulement de mon côté. Il pouvait être du côté de n'importe qui à tout moment. Il pouvait lui aussi me jeter comme ça.

Moi — Rapportez n'importe lequel de mes faits et gestes à Naoe, ou à qui vous voulez. En retour, informez-moi sur lui. Il serait mieux que l'on puisse garder un œil l'un sur l'autre en permanence.

M. Tsukishiro — C'est d'accord.

Moi — C'est le début d'une longue amitié, Tsukishiro.

M. Tsukishiro — Je l'espère. Ayanokôji-sensei.

En disant cela, Tsukishiro raccrocha le téléphone. Oui, je n'allais pas m'arrêter là. Je devais devenir plus fort pour me protéger. Et cela passait par la mise en place de ma propre armée, dans la White Room.

Au 50^{ème} étage, à 200 mètres de hauteur, se tenait un banquet dans l'un des hôtels les plus prestigieux de Tokyo¹. J'arrivai dans le bâtiment quelques minutes avant l'heure convenue, et profitai de l'ascenseur pour réfléchir. 3 millions de yens², c'était ce qu'il fallait compter pour organiser une fête privée de 3h en servant une soixantaine de personnes. Cela pouvait sembler une somme dérisoire, mais compte-tenu de nos finances ce n'était pas donné. J'organisai cet évènement chaque année depuis les débuts de la White Room. Depuis que Naoe m'avait trahi, nous avions plus que jamais besoin de fond, la majorité de nos riches contributeurs m'avaient tourné le dos ; ces derniers n'étaient plus que 60, contre 200 auparavant. J'avais besoin d'argent. Des centaines de millions de dollars. Mes compétences allant faire le reste !

Mes yeux se posèrent sur le miroir sur la paroi vitrée de l'énorme ascenseur. J'avais pris de l'âge. En y repensant, c'était un miracle d'avoir pu continuer à faire tourner la White Room autant d'années. Mais il me restait encore beaucoup à faire : j'avais été évincé de la politique mais le feu de mes ambitions ne s'était jamais éteint, brûlant plus fort que jamais. J'arrivai à l'étage correspondant, descendant de l'ascenseur pour me diriger vers la salle d'attente. Eh oui, je n'avais plus le privilège des politiciens, je devais « patienter ». Mon titre de directeur de la White Room avait cependant limité la casse, ou la plupart de ces soi-disant riches n'auraient même pas été là.

— Ayanokōji-sensei, il est temps.

Moi — Ah.

J'avais beaucoup de choses en tête. Mais la première était de résoudre la question financière : plus la White Room s'accroissait en m², plus son entretien revenait cher. L'argent réuni n'allait absolument pas être un luxe.

Dr. Tabuchi — Je m'excuse pour l'attente !

Moi — Combien de fois devez-vous aller aux toilettes ?

¹ Une ellipse temporelle a eu lieu.

² Env. 21 000€

Tabuchi reprit place dans la salle d'attente, bougeant sa jambe gauche dans toutes les directions

Moi — Quand allez-vous éliminer cette fâcheuse habitude ?

Dr. Tabuchi — Je suis navré... Je ne peux contenir mon inquiétude.

Je le comprenais. Notre situation financière délicate pouvait tout compromettre. Temporairement ou définitivement. Et l'idée de renoncer à tout ce que nous avions construit était si frustrante. Cela revenait à éléver des oisillons pour les laisser mourir de maladie.

Moi — Écoutez, Tabuchi. Oui, nous ne pouvons ignorer le manque de moyens. Mais nous devons garder la tête haute, si vous ne voulez pas retourner dans votre précédente situation.

Tabuchi leva les yeux vers moi, la vitesse de son pied gauche ralentissant.

Dr. Tabuchi — Vous êtes très fort, Ayanokôji-sensei.

Moi — À quoi bon ? On s'est servi de moi et j'ai tout perdu.

Et pourtant, je n'avais jamais cessé d'y croire. J'étais fier de cette vie de galère, même si je ne pouvais paradoxalement pas m'en venter. En effet, j'étais resté puissant malgré tout : en dehors de personnes comme Naoe et Kijima, un simple politicien avait du mal à me rencontrer. Les jambes de Tabuchi avaient cessé de trembler, ses poings étaient serrés... Oui, je devais montrer aux gens ayant cru à la White Room ce dont j'étais capable. Ils ne devaient pas regretter.

Dr. Tabuchi — Pensez-vous avoir une chance aujourd'hui ?

Moi — Bien sûr. Car j'ai la meilleure et la plus simple des armes...

Dr. Tabuchi — ...Quoi ? Ça existe ?

Moi — Eh bien, elle est à double tranchant... C'est le mensonge.

Dr. Tabuchi — Le mensonge... ?

Moi — Des carrières politiques entières furent basées là-dessus !

Bien sûr, un mensonge n'a de sens que si vous en faites bon usage.

Moi — Et nous n'allons pas nous gêner. Voici le moment de vérité pour la White Room !

Dr. Tabuchi —...Oui !

3

Les riches n'ont qu'une chose en tête : sauver les apparences. Ils sortent ainsi leurs plus beaux vêtements, évoquent leurs maisons, leurs voitures ainsi que leurs entreprises. Toutefois, la raison de leur présence ici était relativement hors du commun.

Tout d'abord, en général, ces mondanités sont faites pour les adultes. Cependant, plus l'on monte socialement, et plus il y a d'enfants qui y assistent. Après tous, ces enfants sont de futurs partenaires commerciaux. Partenaires ou rivaux, il n'est jamais mauvais que les successeurs se rencontrent une première fois à un jeune âge. Mais, surtout, les parents font venir leurs enfants tels des trophées qu'ils aiment exhiber. Voilà pourquoi la White Room avait autant fait l'unanimité chez les hommes d'affaire.

Moi — Bien le bonjour...

Ironiquement, je mettais en pratique tout ce que j'avais appris de Naoe. Il était un ennemi désormais, mais sa prestance était authentique et de premier ordre. La fête venait de débuter, et je commençais par saluer tout l'étage.

— Cela fait longtemps, Ayanokôji-sensei.

Un homme avec des yeux bleus étincelants contrastant avec son âge s'approcha de moi, joyeusement. J'appliquai mes habitudes d'homme d'affaire en tendant ma main droite.

Moi — En effet, Président Amasawa. Je vous avais envoyé une invitation, mais je craignais de ne pas vous voir venir.

M. Amasawa — Je suis désolé de ne pas avoir pu venir l'année dernière. Ma fille voulait absolument passer son anniversaire à Hawaï. Et le travail était si prenant... Ainsi, nous avions tout simplement décidé de nous établir là-bas !

Moi — Je suis heureux que vous arriviez à si bien concilier vie personnelle et professionnelle.

Il était un petit peu plus âgé que moi, mais je n'en avais pas l'impression.

Et pour cause... Il portait des vêtements d'une marque à la mode chez les jeunes, ainsi que des sandales ne convenant pas vraiment à l'occasion. Habillé ainsi, il devait sûrement se faire refouler de grands événements sans un visage connu pour l'accueillir. En fait, il essayait de montrer par tout moyen qu'il était unique, original. Je n'aimais pas du tout les vêtements de cet homme ni sa façon de penser, mais je ne pouvais pas lui en vouloir parce qu'il faisait partie des personnes les plus généreuses envers la White Room. Même l'année passée, alors qu'il n'avait même pas pu assister à la fête. Il était donc une personne devant être traitée avec soin.

M. Amasawa — Vous donnez l'impression d'avoir tourné le dos à la politique. Personnellement, je ne vous ai jamais senti aussi politicien !

Il sourit agréablement en me tapotant l'épaule avec la paume de sa main.

Moi — Alors vous me traiterez de la même façon que ces politiciens ?

M. Amasawa — Bien entendu. J'ai une haute estime de vous, vous savez.

Pendant que nous avions cette conversation idiote, je repensais à ce qu'Amasawa disait. Cet homme était marié, mais il était évident que la femme avec laquelle il passait son temps à Hawaï n'était pas son épouse.

M. Amasawa — Veuillez m'excuser...

Amasawa, souriant, me conduit vers la fenêtre.

M. Amasawa — J'aurais une faveur à vous demander, Ayanokôji-sensei.

Moi — C'est bien inattendu.

M. Amasawa — Eh bien, ma compagne à Hawaï est enceinte. Elle veut absolument accoucher au Japon et ne veut rien entendre.

Moi — Toutes mes félicitations ! Mais cela pose problème, n'est-ce pas ?

M. Amasawa — En effet. Ma femme a déjà des soupçons envers moi. La découverte de cette liaison m'attirerait beaucoup d'ennuis.

S'il voulait faire des bêtises, il n'aurait pas dû se marier en premier lieu. Mais ça, c'était une autre question, n'est-ce pas ?

M. Amasawa — Cette femme n'est pas intéressée par la maternité, elle a simplement peur que je lui tourne le dos. Elle n'aurait jamais insisté pour avoir le bébé au Japon, étant une fanatique d'Hawaï.

Il haussa les épaules d'agacement, comme résigné.

M. Amasawa — Je pense placer l'enfant dans la White Room. Qu'en pensez-vous ?

Moi — Vous seriez d'accord avec cela ?

M. Amasawa — Oui. Elle veut uniquement être une génitrice, elle n'a pas l'intention de pouponner.

Accueillir légalement une nouvelle tête n'était jamais une mauvaise idée. Mais il fallait au préalable s'assurer de certaines choses.

Moi — Vous avez déjà placé votre fille dans la White Room.

M. Amasawa — Cela poserait problème d'ajouter un autre enfant ?

Moi — Non, bien évidemment. Mais est-ce que cela vous convient ?

M. Amasawa — Cela n'a aucune d'importance. Elle peut garder le bébé, je le mets dans la White Room. Tout le monde y trouve son compte.

Pour lui, la White Room était une espèce de garderie pratique. Je suppose que ça m'arrangeait bien aussi.

Moi — Vous savez quel est l'objet de cette soirée, n'est-ce pas ?

M. Amasawa — Oui. Bien entendu, vous serez généreusement rétribué.

Il leva un doigt³.

M. Amasawa — Je vous donnerai 100 millions⁴ cette année, le double de ce que je vous ai versé l'année dernière. C'est un petit prix à payer pour la sécurité.

Moi — Je vous remercie. Savez-vous quand le bébé doit naître ?

M. Amasawa — Oh, une minute. Je vous envoie les détails par SMS.

J'obtins l'hôpital ainsi que la date de « livraison » sur mon téléphone portable, puis j'appelai quelqu'un pour prendre les dispositions nécessaires.

Moi — Eh bien, je vous recontacterai sans tarder.

³ Jeu de mot : en vo, « 100 millions » est écrit en orthographiant le 1 avec le kanji japonais 億, d'où le « il leva UN doigt »..

⁴ Env. 700 000€

M. Amasawa — Je vous remercie.

J'hochai la tête en signe de satisfaction, acceptant deux coupes de champagne d'un serveur qui marchait à proximité.

M. Amasawa — À la santé du nouveau-né !

Il inclina son verre, trinqua, et but le champagne d'un trait.

Moi — Au fait, président Amasawa. Vous connaissez les règles de notre établissement : contact limité, sauf motif impérieux. Vous n'aurez de contact avec votre enfant qu'à sa majorité, à sa sortie de la White Room.

M. Amasawa — Oui oui, j'avais déjà entendu ça.

Moi — Vous êtes sûr de vous ? Pas d'exception, même pour les mères.

M. Amasawa — Bien entendu. Je suis sûr qu'elle comprendra si vous lui envoyez régulièrement des photos.

Peu importe l'argent qu'il mettait, nous avions des règles à faire respecter. Par ailleurs, je devais aussi m'assurer d'autre chose.

Moi — De plus... Cela fait un moment que votre première fille est avec nous, mais vous n'avez pas venu une seule fois à la White Room. Avez-vous pensé à ce que vous ferez à l'avenir ?

Il était relativement rare qu'un parent confiant son enfant ne lui rende aucune visite, même de loin, pour prendre de ses nouvelles ou constater ses progrès

M. Amasawa — Est-ce vraiment « ma fille » ? Elle n'est rien de plus qu'un bébé né dans une éprouvette.

Amasawa déclarait sans complexe son désintérêt pour cette enfant. Nous comptions pas mal de « bébés éprouvettes » dans la White Room, comme la fille d'Amasawa. D'autres étaient des frères et sœurs élevés séparément, d'autres étaient une expérience pour voir si la White Room apportait vraiment une plus-value. Nous devions être conscients des situations de chacun et toujours essayer de s'adapter pour ne pas trop offenser ces enfants-là.

M. Amasawa — Donc vous avez carte blanche à partir de maintenant.

Moi — Jusqu'à présent, votre fille est la deuxième meilleure parmi les enfants de la cinquième génération. Tant qu'elle n'abandonne pas, elle nous sera utile.

M. Amasawa — Bien entendu. Faites ce que vous voulez d'elle !

Il posa de nouveau sa main sur mon épaule de manière familière et commença à fredonner dans la bonne humeur. Certaines personnes, ayant pourtant amassé des milliards et des milliards de dollars d'actifs, pensaient que la vie de leurs enfants n'avait aucune valeur. Ils étaient rares, et Amasawa était l'un d'entre eux. Il ne croyait pas que son enfant avait un quelconque statut et ne se préoccupait que de lui-même. Si cela continuait, peut-être allait-on accueillir un autre de ses enfants à l'avenir.

M. Amasawa — Eh bien, je vais rentrer chez moi maintenant. Je veux profiter du Japon pour la première fois depuis un moment.

Moi — Laissez-moi vous raccompagner.

Je laissai Amasawa, qui était de bonne humeur, avec mes hommes et le fit disposer. J'étais d'humeur à faire une pause après ces bonnes nouvelles, mais je n'avais pas le temps de me reposer.

4

Je saluai les personnes notables à qui je devais parler en urgence. Autrement dit, des présidents en tout genre afin d'obtenir de nouveaux prêts. Nous n'avions pas encore atteint notre objectif officieux, mais je dirais que nous étions sur la bonne voie.

Voilà donc une heure que la fête avait démarrée. Je m'accordais une pause pour la première fois, ma mâchoire étant fatiguée par toutes ces discussions. Mais j'optimisais même ce temps-là, en gardant notamment un œil sur l'atmosphère globale.

Alors que je m'approchais pour prendre un verre de vin auprès d'un serveur, je sentis un léger choc à mes pieds : un mioche qui courait dans ma direction me bouscula et s'enfuit sans même un mot d'excuse. Je me demandai où il allait avec une telle hâte, et le vis se diriger vers le coin de la salle. Il y avait plusieurs enfants regroupés à cet endroit. Les personnalités se rencontraient lors de diverses fêtes, il n'était donc pas surprenant que leurs enfants finissent par se lier d'amitié. Les petits avaient beau être entre eux, leurs voix aiguës résonnaient dans la pièce, surtout lorsqu'ils criaient. De plus en plus de cris s'accumulèrent, il n'y avait aucun moyen de stopper un brouhaha pareil une fois démarré.

Je ne remarquais que des petits garçons, y compris celui qui s'était précipité sur les lieux. Trois des cinq garçons entouraient un autre enfant, lui criant dessus et l'accusant de quelque chose. Le dernier observait de loin, mais il n'y avait aucune peur dans son expression. Je restai où j'étais, de peur que les enfants ne remarquent que j'écoutais leur situation si je m'approchais davantage. Ils semblaient tous avoir à peu près le même âge que Kiyotaka. Je n'avais aucun contact avec des enfants ordinaires, il était donc intéressant de les comparer avec ceux de la White Room.

Lorsque je m'approchai lentement du petit groupe, je pus constater qu'ils ne parlaient pas de manière amicale. La plupart des enfants se fichent de si le moment est approprié ou non pour se battre, ils le font s'ils y sont d'humeur. Généralement pour des choses insignifiantes, d'ailleurs.

— As-tu vraiment obtenu l'autographe de Kazuya ?

L'enfant s'étant précipité sur les lieux semblait être le chef du groupe, et il s'approcha de celui-ci.

— Oui... En effet.

Il répondit en détournant le regard. Il avait l'air de mentir, à première vue.

- Tu mens ! Quand j'ai rencontré Kazuya, il m'a dit qu'il ne signait pas d'autographes en général !
- Ah oui... ? Je... suis sûr qu'il le... fait parfois.
- Où l'as-tu fais signer ?
- Il est venu chez moi.
- Chez toi, carrément ? C'est un mensonge ! Kazuya m'a dit que j'étais le premier enfant pour qu'il s'est déplacé pour un autographe !
- Il l'a vraiment fait. Il a signé un ballon de foot pour moi... !

La conversation semblait porter sur le fait de savoir si oui ou non le petit avait obtenu un autographe d'un joueur de football japonais nommé Kazuya, qui jouait à l'étranger. Tous les trois, y compris le chef, se méfièrent d'un enfant à l'air timide. Le comportement étrange de ce dernier avait dû être ressenti par le reste des garçons. Un mensonge de pacotille dit pour se vanter semblait l'avoir mis dans une situation délicate.

— Alors votons à la majorité pour décider s'il ment ou non !

Immédiatement, les trois enfants levèrent leurs mains à l'unisson en riant. Un garçon qui avait observé la conversation n'avait pas levé la main, alors bien sûr on lui demanda sa position sur la question.

— De quel côté es-tu, Ryuji ?

Le chef du groupe, qui appelait les autres par leur prénom, l'interrogea.

Ryuji — Je m'en fiche. Je n'ai pas besoin de choisir de camp.

— Comment ça ? Je veux juste savoir si tu crois aussi qu'il ment !!

Ryuji — En étant objectif, je pense qu'il ment. Donc il devrait s'excuser.

L'enfant appelé Ryuji avait décrété que l'autre garçon mentait et l'incita à s'excuser. Le rapport de force faisait qu'il était peu avantageux de couvrir le garçon autant l'inciter à s'excuser sur-le-champ. Mais il est difficile pour l'être humain de reconnaître ses torts.

— Mais je ne mens pas...

Ryuuchi soupira d'exaspération devant le refus obstiné de l'enfant d'admettre que c'était un mensonge.

Ryuuchi — Passons à autre chose. Il est évident qu'il ment, de toute façon.

— Ah ouais ? Je vais demander à mon père de fermer la société de tes parents si tu continues à te la jouer comme ça, ok ?

Il affichait le pouvoir de ses parents comme si c'était le sien et se comportait comme un roi.

— Nogi-kun, si tu te moques de moi, tu auras de gros problèmes...

Nogi ? Les produits pharmaceutiques Nogi, hein ? Ils étaient sûrement la famille la plus puissance présente ce soir, je ne vois pas ce qu'il espérait faire. Enfin, si certes le père était puissant, il avait échoué dans l'éducation de son fils.

Nogi — Alors, on fait quoi de Fuji ?

Tous trois, Ryuuchi, Fuji et Nogi – semblaient avoir conscience des conglomérats de leurs parents.

Nogi — Mets-toi à genoux, mets-toi à genoux. Je te pardonnerai si tu te mets à genoux et me dis que tu es désolé d'avoir menti.

C'était vraiment cliché. Le président Nogi n'était sûrement pas le genre à faire ce genre de chose, qui plus est. Mais pour un enfant, c'était compréhensible.

Fuji — Comme je l'ai dit, je dis la vérité.

Nogi — Prouve-le. Sinon, si tu ne mets pas à genoux, je te frapperai.

De plus en plus frustré, Nogi se pinça les lèvres en signe de frustration.

Ryuuchi — Allez, fais-le, qu'on en parle plus.

Ryuuchi garda son calme, l'encourageant à s'excuser, mais Fuji secoua la tête d'un côté à l'autre. Il continua à insister, même s'il était en larmes. Le moment semblait être venu d'intervenir, au risque que l'image du président Nogi soit ternie. Du moins, avant que la situation n'évolue soudainement.

— Fuji ne ment pas. Du moins, je le pense.

Alors que les quatre enfants étaient déjà arrivés à la conclusion que Fuji était un menteur, un sixième enfant apparut. Un changement d'ambiance s'opéra.

Nogi — Ça va pas la tête, toi ? Pourquoi tu le défends ?

— Penses-tu que Fuji a encore un intérêt à mentir face à vous, qui avez le rapport de force de votre côté ?

Le nouvel enfant souligna qu'il était étrange que Fuji soit aussi têtu.

Nogi — Je sais pas si c'est ton ami, mais t'essaye juste de le couvrir. T'es comme lui !

— Non, je pense juste qu'il dit la vérité !

L'enfant se tenait devant eux trois avec une attitude nonchalante.

Fuji — Ishigami...

Ishigami — Je suis désolé, Fuji. J'étais avec mon papa.

Nogi — Quoi ?

Un enfant appelé Ishigami caressa doucement le bras de l'enfant qui pleurait et fit face à Nogi et aux autres. Mais c'est ici que le sauveur fut confronté de manière inattendue.

Ryuugi — Je suis désolé, Ishigami, mais je pense que Fuji ment.

Ishigami — Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Ryuugi — Il n'y a pas de preuve qu'il ment, mais il n'y a pas non plus de preuve qu'il dit la vérité. Dans ce cas, on juge à son attitude.

Ishigami — « À son attitude » ? Difficile de rester calme quand on est entouré comme ça et forcé d'admettre à demi-mot un mensonge. Vous prenez juste des décisions basées sur l'instant.

Ryuugi — Mais Nogi a dit que Kazuya n'a pas l'habitude de signer des autographes. Il a même dit qu'il était le premier.

Ishigami — Ah oui ?

Nogi — Eh ouais. C'est ce que Kazuya a dit quand il me l'a signé, crétin !

Ishigami — Mais on a aucune preuve que tu dis la vérité, non ?

Nogi — Quoi ? Regarde ça ! C'est une photo de Kazuya et moi !

Nogi montra l'écran de son téléphone portable.

Ishigami — Et ? Elle date d'il y a 2 mois. Fuji a peut-être eu son autographe entre temps, non ? Tu as la photo, donc tu dis sûrement la vérité. Mais prouver qu'il signe rarement des autographes est plus difficile non ? Au fond, ne veux-tu pas faire croire que tu as bénéficié d'un traitement spécial ?

Il semblait que la preuve brandie par Nogi se retournait contre lui.

Nogi — Je n'ai pas menti ! Je vais te botter le cul !

Ryuugi — Arrête un peu, Ishigami. Tu te fais remarquer, déjà que l'autre fois avec un autre enfant, en cours particuliers ! Excuse-toi, c'est tout.

Ishigami — Oui, et ça ne regardait que moi. Ce n'est pas bien de s'emporter. Mais si un ami a des problèmes, c'est autre chose !

À plusieurs reprises, nous pouvions voir qu'Ishigami semblait très doué. Voici donc pourquoi même le visiblement mesuré Ryuugi commençait à s'emporter.

Ryuugi — Tu te la ramènes car ton père est plus puissant, c'est pour ça ?

À ma connaissance, le président Ishigami n'était pas le président d'une si grande entreprise.

Ishigami — Les parents... Qu'en est-il de vos propres capacités ?

Mais en ce qui concerne l'éducation et le talent de ses enfants, il semblait être au-dessus du lot. Soit ils portaient de très bons gènes, soit ils étaient le résultat de leur éducation.

Nogi — Je vais te frapper !

Nogi souffla, balançant son bras droit dans un large geste.

Ishigami — Une petite minute...

Ishigami, qui était sur le point d'être frappé par Nogi, interrompit la scène. On aurait pu penser qu'il allait s'excuser par peur, mais ce n'était pas le cas.

Ishigami — Quand tu frappes quelqu'un, tu dois d'abord l'attraper par la poitrine pour qu'il ne puisse pas s'enfuir. Si tu manques ton coup, tu peux tomber et finir par ne pas avoir l'air très cool, n'est-ce pas ?

Nogi — Quoi... ?

Le garçon se figea, les poings serrés.

Nogi — Je n'en suis pas fier, mais je ne me suis jamais vraiment battu. Cependant, je peux au moins te fuir, ce qui signifie que nous finirons par courir ici en nous criant dessus. Et plus ton père est important, plus le moindre geste pourrait lui faire honte. Non ?

La salle de fête était remplie de rires et une musique élégante était jouée en fond. Un enfant criant allait obligatoirement être remarqué.

Ishigami — Allez, si tu comptes me frapper, tu ferais mieux de saisir cette zone avec ta main gauche d'abord. C'est comme ça qu'ils font à la télé, dans les dramas.

Nogi lui emboîta le pas et l'attrapa par le col avec sa main gauche. Les autres enfants entourèrent Ishigami pour pas qu'il ne puisse s'échapper.

Nogi — Je vais te donner ce que tu veux !!

Nogi, à bout portant, menaça Ishigami. Puis il leva son poing à nouveau.

Nogi — Maintenant tu ne peux plus t'échapper !

Ishigami — Et toi non plus !

Nogi — Quoi... ?

Immédiatement après avoir dit cela, Ishigami saisit les bras qui l'agrippaient, des deux mains. Il attrapa son visage sans lui lâcher les mains. Puis il essaya d'appeler un adulte. Il me regarda un instant, puis détourna le regard en tentant sa chance avec quelqu'un d'autre.

Ishigami — S'il vous plaît, aidez-moi ! Que quelqu'un m'aide !!

— Hey- !!

Les adultes se retournèrent en entendant ce cri sérieux et regardèrent Ishigami, qui était attrapé par le col et entouré de trois enfants qui étaient sur le point de le frapper. Peu importe s'ils avaient raison ou tort, un groupe en surnombre prêt à commettre des actes de violence n'était jamais bien vu. Le nom de Nogi était puissant, encore plus quand il résonnait dans la bouche des autres enfants.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Nogi et les autres s'enfuirent comme des lapins. Les trois restants étaient Fuji, Ryuji et Ishigami, tous en larmes.

Ishigami — Kanzaki-kun... t'aurais pu faire quelque chose !

Ryuuji — Je déteste les problèmes. Et les frapper n'allait pas arranger les choses.

Ishigami — Pas les frapper, mais au moins calmer les choses. Ne rien faire peut rendre les choses encore plus gênantes, surtout si ça oblige les parents à intervenir !

Ryuuji — Mais il mentait, n'est-ce pas ?

Ryuuji demanda la vérité, et Ishigami n'eut même pas eu besoin de répondre. L'expression de Fuji disait déjà tout.

Fuji — Il y a des moments où je veux continuer à mentir.

Ryuuji — Je ne comprends pas... Ce mensonge n'a aucun intérêt.

Ishigami — Si ça avait été ton ami, tu n'aurais pas essayé de l'aider ?

Ryuuji — ...Je...

Ishigami — Moi je suis là pour mes amis, peu importe ce qu'il faut faire !

Par rapport aux enfants, ou plutôt aux enfants de leur âge, Ryuuji et Ishigami semblaient être assez lucides. Cependant, leur façon de penser était différente. Ishigami semblait avoir fait mieux à cette occasion, mais il était vrai qu'il s'était aventuré sur un terrain dangereux : si Fuji avait simplement admis avoir menti et s'était excusé comme le préconisait Ryuuji, Nogi et les autres se seraient peut-être calmés après quelques moqueries.

M. Sakayanagi — Ayanokôji-sensei... Je m'excuse pour le retard.

J'étais sur le point de finir d'observer les enfants lorsque Sakayanagi s'approcha de moi, légèrement essoufflé.

Moi — Alors vous êtes venu, Sakayanagi ?

M. Sakayanagi — Bien entendu. Nous avons pris des directions différentes, mais mon respect pour vous n'a pas changé.

Sur ce, je serrai doucement la main de Sakayanagi, que je n'avais pas vue depuis longtemps. La fête débuta réellement lorsque les adultes commencèrent à se déplacer. Il y avait du mouvement du côté des enfants également.

Arisu — Bonsoir, Kanzaki-kun.

Ryuugi — Tu viens d'arriver, Sakayanagi ?

Arisu — Oui. Bon, je dois déjà y aller. Kanzaki-kun, on se voit en cours particuliers !

Ryuugi — Oh...

Arisu — Hé, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Ryuugi répondit qu'il allait bien et s'éloigna comme pour fuir la situation.

Moi — Votre fille a beaucoup grandi en si peu de temps.

M. Sakayanagi — En tant que parent, je suis souvent déconcerté par ses nombreux comportements précoce.

Elle avait en effet une intelligence hors du commun. Néanmoins, elle semblait avoir de nombreux problèmes de santé. Avec notamment un handicap de naissance. J'avais proposé à Sakayanagi d'inscrire sa fille dans la White Room, mais après coup il avait eu raison de refuser : après tout, l'établissement exigeait l'excellence sur tous les plans.

Moi — Je sais que ma compagnie peut être embarrassante. Mais j'apprécie vraiment que vous soyez venu.

M. Sakayanagi — Tout le plaisir est pour moi, Ayanokôji-sensei.

Souriant joyeusement, Sakayanagi prit sa fille et alla saluer les autres.

Moi — Enfin...

Je me dirigeai vers le garçon, Ishigami, qui me regardait de loin.

Moi — Que puis-je faire pour toi ?

Ishigami — Et vous alors ? Vous me regardiez !

Moi — Alors tu avais remarqué.

Je ne pensais pas qu'il avait eu le temps de regarder autour de lui dans cette situation.

Moi — Il y a quelque chose que je veux te demander. Pourquoi tu ne m'as pas appelé quand tu cherchais un adulte pour t'aider ?

Ishigami — Vous n'êtes pas parti aider Fuji au début. Je n'étais pas sûr que vous alliez être de mon côté.

En effet, si j'étais intervenu, les choses auraient été bien plus faciles. En moins de quelques secondes, Ishigami avait sélectionné un adulte ayant la capacité de réagir.

M. Ishigami — Hé, Kyô ! J'espère que tu ne causes pas de problèmes à Ayanokôji-sensei !

Avec une voix paniquée, le président du groupe Ishigami apparut.

Moi — Je me disais que tu étais un enfant extrêmement intelligent. Tu es le fils du président Ishigami, n'est-ce pas ?

Gorô Ishigami, qui avait plus de 60 ans, était toujours le président du groupe Ishigami. Son pouvoir restait fort. Il n'avait pas eu d'enfant avec son ex-épouse, décédée... S'agissait-il d'un enfant conçu avec une autre femme post-décès ?

M. Ishigami — Va donc dîner.

Ishigami — D'accord, père.

S'inclinant légèrement, le fils du président Ishigami partit.

M. Ishigami — J'espère que notre Kyô ne vous a pas causé d'ennuis.

Moi — Au contraire, il m'a impressionné.

M. Ishigami — Je suis fier de lui. Même si j'ai l'âge d'être son grand-père, cela ne m'enchante guère.

C'est compréhensible. Mais ce que j'avais le plus apprécié, c'est son calme.

Moi — Vous semblez lui avoir donné une bonne éducation.

M. Ishigami — Je vous remercie.

Il était de loin supérieur à moi si on comparait nos positions sociales, mais il était doux et poli. Le groupe Ishigami, en prenant de l'importance et avec un successeur tel que cet enfant, une solide transition générationnelle était possible. Le seul souci était son âge : le jeune Kyô allait prendre la relève au plus tôt à l'âge de 20 ans, autour de 30 pour plus de sécurité. D'ici là, le Président Ishigami allait avoir plus de 90 ans.

Moi — Vous avez l'intention de revenir à la politique un jour, n'est-ce pas, Président Ishigami ?

M. Ishigami — Bien entendu !

Moi — Aux côtés de votre fils ?

M. Ishigami — De... mon fils ?

Il pensait que je plaisantais, mais il ne voyait pas de tromperie dans mon expression.

M. Ishigami — Oui. Il semble s'intéresser à la politique. En tant que parent, j'essaie de comprendre les sentiments de mon fils autant que je le peux, car il ne prête généralement pas beaucoup d'attention aux choses.

Il sourit, plissant les joues et affirmant qu'il était plus qu'heureux qu'il suive ses traces.

M. Ishigami — S'il veut faire de la politique quand il sera grand, alors je l'accueillerai avec grand plaisir !

Ce n'étaient que quelques commentaires, mais j'avais pu avoir un aperçu du talent de cet enfant. Qu'il soit ou non fait pour la politique était une toute autre question.

5

La soirée entrait déjà dans sa dernière demi-heure. J'avais reçu assez de fonds pour rentabiliser cette fête, fête incluant aussi des retrouvailles avec Sakayanagi. Il était bon de savoir qu'il attendait mon retour politique.

— Ayanokôji-sensei ! Puis-je avoir un moment de votre temps ?

Moi — Vous êtes... ?

M. Kanzaki — Je suis Tomohiro Kanzaki, de Kanzaki Engineers. C'est un grand honneur de vous rencontrer.

Moi — Le président Kanzaki ? En personne ? Le plaisir est partagé !

Son groupe voulait investir au lancement de la White Room, mais il n'était pas très côté donc j'avais ignoré sa candidature. En seulement deux ans cependant, il avait considérablement gagné en crédibilité.

M. Kanzaki — Voici mon fils, Ryuugi. Allez, dis-lui bonjour.

Ryuugi — Je m'appelle Ryuugi Kanzaki.

L'enfant me salua tranquillement. Je vois... Un des gamins de tout à l'heure.

Moi — Il semble être un garçon brillant.

M. Kanzaki — Je suis très fier de lui. Je veux qu'il en ait autant dans les bras que dans la tête, alors il a droit à toutes sortes de cours particuliers... Dont bien sûr le karaté et le judo !

Moi — Je sentais que vous preniez son éducation très au sérieux !

M. Kanzaki — Au karaté, son instructeur prétend que mon fils aurait un niveau ceinture noire !

Moi — Eh bien, c'est très impressionnant en effet...

Quelque chose qui ne collait pas. Je détournai doucement l'attention du président et décidai de m'adresser à son fils.

Moi — J'ai une petite question... Tout à l'heure, un garçon avait des problèmes, mais tu n'as pas essayé de l'aider.





Ryuuji — ...C'était...

Moi — Certes, ils étaient plus nombreux, mais le président Kanzaki m'a dit que tu étais très fort. Tu avais forcément une solution, non ?

Feignant d'ignorer les circonstances, je lui posai cette question.

Ryuuji — Ce n'était pas mes affaires.

Il détourna le regard maladroitement.

Moi — En effet, tu n'as pas débuté cette bagarre. Mais si tu avais aidé, la personne en difficulté aurait eu une dette envers toi. Dette que tu aurais potentiellement pu utiliser à l'avenir.

Ryuuji — ...

Moi — Si tu n'as pas la force d'aider, tu peux ignorer les choses et t'enfuir. Ne rien faire quand on en a les moyens, là est la folie⁵.

Je n'avais aucun intérêt pour cet enfant, mais je lui parlai avec passion et lui posai la main sur la tête.

Moi — Réfléchis bien, sois conscient, et deviens un bon adulte. Sois un homme qui peut aider les autres. Soutiens ton père, et un jour, tu pourras diriger toi-même l'entreprise.

Tenir de telles paroles allait forcément toucher le président Kanzaki, qui allait avoir du mal à retenir son investissement. Oui, l'argent est le nerf de la guerre.

Ryuuji —...Merci beaucoup... Je vais faire ce que je peux !

Impressionné par mes paroles, il inclina la tête avec joie, ce qui était très différent de son expression rigide au début de notre conversation.

⁵ À savoir que cette phrase est reprise dans le monologue de Kanzaki, (Y2, Vol.8).

6

Une fois la fête finie, je repartis dans la salle d'attente m'avachir, peinant à masquer ma fatigue.

Moi — Je suis désolé de me montrer ainsi.

M. Sakayanagi — Ne vous en faîtes pas. Je me doute que vos nuits ont certainement dû être courtes, dernièrement.

Moi — Vous lisez en moi comme dans un livre ouvert.

M. Sakayanagi — Vous y allez vraiment à fond, Ayanokôji-sensei. En plus en cette période difficile pour la White Room. Mais je savais que vous alliez rester maître de la situation, peu importe ce qu'il se passait. J'admire votre force mentale.

Je saluai faiblement Sakayanagi, lui demandant de se calmer sur les flatteries.

Moi — Voulez-vous me dire quelque chose ? Je suppose que vous n'êtes pas juste ici pour me dire au revoir.

M. Sakayanagi — J'ai parlé avec mon père. Il est d'accord pour me laisser être le directeur du Lycée Public d'Excellence, très prochainement.

Moi — Oh, vous passez aux choses sérieuses ? Vous suivez les traces de votre père. Ce n'est pas bien excitant, mais cette voie semble bien vous convenir, Sakayanagi !

M. Sakayanagi — je vous remercie. J'ai beaucoup appris à vos côtés. Ayanokôji-sensei.

Il n'avait pas l'air heureux, probablement car la suite était évidente.

Moi — Il serait problématique pour le proviseur d'un lycée de coopérer avec un homme comme moi. Il est donc temps de rompre cette relation.

M. Sakayanagi — Bien que nous ayons des points de vue différents, je vous tiens en très haute estime, Ayanokôji-sensei... J'ai été vraiment surpris de vous voir défier Naoe-sensei, mais cela m'a fait réaliser à quel

point votre passion pour la White Room était authentique. C'est pourquoi... Il serait regrettable de garder nos distances.

C'était terriblement cliché, mais c'était du Sakayanagi tout craché.

Moi — Je ne suis pas amoureux de la White Room. Juste un homme qui a essayé de défendre le peu qui lui restait contre Naoe. Ce dernier n'avait plus rien à m'offrir, je n'avais plus d'avenir en politique. Après tout, le Japon n'est qu'une gérontocratie : les vieux brûlent les ailes aux plus jeunes, même prometteurs. Pourtant, dans le monde entier, des personnes dans la vingtaine occupent des postes à très haute responsabilité, certains sont même à la tête de leur pays à la trentaine.

J'avais beau essayer de me retenir, mon ambition était insatiable.

Moi — N'est-ce pas un crime de laisser les commandes du Japon à une bande de vieillards ? Des vieux fous prêts à tout pour se protéger durant la dizaine ou la vingtaine d'années qui leur reste à vivre ? Et notre avenir dans 30 ou 40 ans, y pensent-ils ?

Le Japon n'allait pas faire le poids face à d'autres nations. Il n'y allait bientôt plus rien rester à sauver. Si j'étais au sommet, j'engagerais des gens pour leur compétence et les utiliserais. Bien entendu, ces derniers profiteraient aussi de leur position, mais je n'aurais aucun problème avec ça tant qu'ils sont compétents. Il nous fallait évacuer le sang stagnant à la tête de l'État, pour déloger ces gens ne pensant qu'à leur propre position au détriment de la nation.

M. Sakayanagi — En effet... Pourquoi ne pouvoir gouverner qu'à partir de 60 ou 70 ans ? Je comprends votre position.

Moi — Nous allons maintenir la White Room, pour envoyer suffisamment de personnes réformer ce système. De fond en comble.

Cela semblait être une folie. Mais je croyais en moi.

M. Sakayanagi — C'est un grand projet. Il faudra peut-être plus de 10 ou 20 ans pour le mener à bien.

Moi — Je le sais. Cela dépassera peut-être ma vie. Voici pourquoi j'aurai besoin d'un successeur à la tête de la White Room. Il faudra également assurer le renouvellement d'éducateurs capables de créer des êtres humains plus parfaits que ceux que nous avons actuellement.

Certains enfants montraient déjà des performances qui dépassent le cadre du programme d'études de Suzukake.

Moi — Mais j'espère être là un long moment. Mon ambition n'a jamais faibli. Lorsqu'un homme accède à un grand pouvoir, il lui est impossible de revenir à son point de départ. Tant que Naoe sera là, aucun retour n'est possible pour moi.

M. Sakayanagi — Pourtant, j'ai cru comprendre que vous aviez été approché de nombreuses fois par l'opposition.

Moi — Vous êtes très bien renseigné. En effet, ces partis rêveraient de m'avoir. Mais pour m'utiliser, tel un outil. Je devais donc attendre. Voici donc pourquoi je devais me consacrer à la White Room et à ces enfants, le temps que nos ainés soient morts ou à la retraite.

M. Sakayanagi — Cette histoire est vraiment folle, en y repensant.

Je crois en moi. En mes succès, mes échecs... en bref, à mon expérience. Je n'essaye pas d'imiter ceux qui réussissent. S'il suffisait d'imiter les autres, ça se saurait. Or, la plupart des gens dans ce monde ne réussissent pas. Certes, il faut observer et essayer ne pas reproduire les mêmes erreurs, mais cela est différent de l'imitation pure et simple.

Moi — Bonne chance, Sakayanagi... Nous nous reverrons.

Je lui serrai la main et lui dis au revoir. Après l'avoir vu partir, j'observai en silence le paysage urbain vu d'en haut.

On parle de mérite et de son contraire. Autrement dit, d'accomplissement et de transgression. Il y a cette idée de la dualité entre le bien et le mal. La proposition « mérites et démerites » est souvent utilisée et appropriée pour de nombreux hommes politiques célèbres. En effet, si en surface ils semblent accomplir des choses, en coulisses ils n'agissent que par intérêt. Le nœud du problème est donc surtout que le ratio réalisation/transgression est inégal.

Toutefois, aux yeux de beaucoup, cinq transgressions sont plus importantes que dix bienfaits. Autrement dit, si vous sauvez dix personnes mais en laissez cinq mourir, vous êtes mauvais. C'est ce que les masses diraient. Sauvez dix personnes sans victimes, c'est très bien. Sauvez une centaine de personnes sans victimes, c'est très bien. Mais sauvez-en mille en faisant une seule victime, vous serez dépeint comme le diable.

Telle est la psychologie des masses. Certes, beaucoup comprennent qu'il faut parfois faire quelques sacrifices au profit du plus grand nombre. Hélas, les mauvaises langues sont toujours les plus bruyantes : les médias reprennent avec joie les critiques d'environ 10% de la population, donnant l'impression que le pays tout entier est contre vous. Les gens sont naturellement plus enclins à écouter les critiques que les louanges.



J-GARDEN.FR

SINCE 2008
ALL GREEN

JGLN



Épilogue : Un aperçu de l'avenir

Dr. Suzukake — Nous sommes le 11 mars. Ici Suzukake Tanji.

Suzukake fit face à la caméra de son téléphone, et plaça l'objectif sur le bureau.

Dr. Suzukake — Je suis responsable éducatif depuis longtemps, ici.

Ce jour-là, Suzukake décida de laisser aller ses pensées en se livrant à la caméra.

Dr. Suzukake — Hélas, la White Room va stagner un moment. Je ne connais rien à la politique, mais il semble qu'un politicien nommé Naoe ait essayé d'empêcher le retour d'Ayanokōji-sensei. Quel ennui, mais j'ai décidé de voir le bon côté des choses. Après tout, cela fait longtemps que je n'ai pas pris de vacances.

Prenant une inspiration, Suzukake éteignit l'écran de son ordinateur.

Dr. Suzukake — Les êtres humains sont vraiment intéressants. Comme les enfants, ils apprennent des choses qu'on ne leur apprend pourtant pas. Je l'ai remarqué avec la 4^{ème} génération, et ai par la suite introduit un programme de communication à partir de la 5^{ème}. Bien sûr, cela a conduit à certaines inefficacités : en raison du développement des émotions, le taux d'augmentation des capacités a diminué. Néanmoins, le niveau de difficulté du programme dépasse légèrement celui des générations précédentes, de sorte que les élèves de 5^{ème} génération et suivantes ont de meilleures capacités que les élèves de la 3^{ème} génération. :

Les méthodes étaient les mêmes, les émotions considérées comme un bonus.

Dr. Suzukake — Sur les dix niveaux de difficultés envisagés, le programme que nous avions préparé pour la 5^{ème} génération était de niveau 4, et pour la 6^{ème} de niveau 5. C'est probablement la limite, le niveau 6 ayant provoqué l'abandon total au sein de la 7^{ème} génération. À terme, ces enfants deviendront des adultes idéaux. Ils seront capables de s'insérer dans la société parmi les meilleurs.

Suzukake resta silencieux pendant un moment.

Dr. Suzukake — Certes, les résultats sont archivés. Mais la raison de cette vidéo est toute simple : me souvenir des émotions ressenties pendant ce parcours. La White Room en a vu passer des enfants, et pourtant... Ayanokōji Kiyotaka est hors du commun. Cet enfant a une étrange capacité à apprendre, à s'adapter, et à appliquer. Son talent continue de m'étonner chaque jour, et sa réputation ne cesse de grandir... Les chercheurs pensent pouvoir former cet enfant comme les autres, mais à mon avis, il est l'exception. Il est encore plus unique dans cet environnement déformé. Une véritable anomalie.

Avec le programme Beta, créé par Suzukake lui-même, le produit de l'éducation la plus exigeante et la plus complète prenait vie.

Dr. Suzukake — Non... Je ne sais même pas si je peux le considérer comme un produit. Après tout, il n'y a aucun moyen de le reproduire. Mais même Kiyotaka était imparfait dès le départ. Qu'il s'agisse d'études, de karaté ou de boxe, les premiers résultats montrés étaient plutôt quelconques. C'est là toute la subtilité : il est extrêmement doué pour absorber la puissance et se l'approprier, la sublimer. Une fois les bases acquises, il a commencé à développer les compétences nécessaires pour faire face à ce à quoi il était exposé pour la première fois, en utilisant son extraordinaire capacité à appliquer son apprentissage.

En fermant les yeux, l'image de Kiyotaka semblait gravée au fond de lui.

Dr. Suzukake — Au cours de la huitième année, ils n'étaient plus que 5. Ils étaient 74 enfants au départ, le taux d'abandon était de plus de 93 %. Le taux d'abandon moyen de la première à la troisième année était de 27%, et de 30% à partir de la cinquième année. Le programme était imparfait. À ce stade, j'avais peur qu'ils aient tous abandonné au milieu de leur neuvième année. Non... j'espérais plutôt qu'ils abandonnent. Dans le cas où il y aurait un enfant qui pourrait rester et continuer à suivre un programme qu'aucun être humain ne pourrait jamais suivre... Mais il n'aurait plus été possible de parler d'être humain, mais de monstre. Cela ne pouvait pas exister. Pourtant, il n'en restait plus qu'un à l'arrivée du printemps. Et il était loin de montrer le moindre signe d'abandon. Ni à 10, ni à 11 ou pas même à 12 ans... Pire, il avait surpassé tout ce que les chercheurs avaient proposé.

Les adultes pas assez solides quittèrent la White Room les uns après les autres. Le but de la White Room était d'éduquer jusqu'à l'âge adulte, mais imaginer encore six années dans ces conditions... Quelle difficulté ! Cet enfant va nous dépasser, c'est une certitude, et en même temps je ne saurais expliquer pourquoi. Est-ce grâce à mon programme ? Ou est-ce simplement lui qui est un mutant ? Le même dilemme que l'œuf ou la poule... Et cela me rend fou ! Alors qu'en sera-t-il de la White Room et de Kiyotaka dans le futur ? La décision finale sera prise par Ayanokōji Atsuomi, le responsable de cette installation, mais le débat entre les chercheurs sera très divisé. La question de savoir s'il est possible ou non de créer des génies artificiels reste sans réponse. S'il a été prouvé qu'il était possible de créer des personnes brillantes grâce à la White Room, il y a la réalité implacable des capacités de chaque enfant qui entre en ligne de compte.

Suzukake regarda la tasse vide qui, il y a quelques minutes encore, contenait du thé sencha. Il ouvrit une bouteille d'eau minérale neuve, prit le bouchon dans une main et le verre dans l'autre.

Dr. Suzukake — Ce petit bouchon... Voici la taille de l'influence d'un éducateur ordinaire. Le verre, beaucoup plus grand, quantifie le talent des éducateurs de la White Room. Les enfants qui reçoivent une éducation ont élevé leurs propres limites en fonction de celles du talent des éducateurs. L'enfant moyen transposé dans notre programme peut donc tout à fait s'élever à la hauteur de ce verre.

Il y versa de l'eau minérale fraîche.

Dr. Suzukake — Une fois la limite atteinte, il n'y a pratiquement plus de place pour une croissance supplémentaire. L'eau déborde et il n'y a pas de nouvelles informations à absorber... Non, je vais mieux reformuler la chose. Chaque fois que nous absorbons de nouvelles connaissances, nous perdons un peu de notre ancien talent, sans nous en rendre compte.

Suzukake soupira en regardant l'eau couler sur le bureau et se disperser.

Dr. Suzukake — Deux problèmes se posent. Tout d'abord, il n'y a qu'un nombre limité de gens avec un talent de la taille de ce verre. Deuxièmement, même s'ils ont le talent, ils n'ont pas nécessairement les

compétences pour l'enseigner. Troisièmement, il n'est pas toujours possible d'obtenir des talents de même ampleur entre les éducateurs et les élèves : le verre à sa limite mais certains enfants ont eu des capacités deux fois moins grandes. Bien sûr l'inverse existe aussi, avec des enfants qui ont des capacités équivalentes à deux fois ce verre, mais la probabilité est moindre. Enfin, le plus important : les génies de ce monde ne sont pas limités à la taille d'un verre. Ils ont plus de talent que ne pourrait contenir une bouteille. Et personne ne saurait avoir un tel talent tout en ayant aussi un don pour l'éducation. Même si c'était le cas, les enfants ne dépasseraient jamais la taille de ce verre.

C'était également le cas des données des études précédentes.

Dr. Suzukake — Une éducation généreuse qui prend soin des enfants, ou l'exact opposé, une éducation stricte. Dans les deux cas, les deux montrent qu'il y a une limite au potentiel d'un enfant.

L'objectif de la White Room était de créer des génies à partir de personnes ordinaires, et de les former pour être compétitifs à l'échelle internationale.

Dr. Suzukake — Il est possible de « créer » des personnes faisant partie des 10 % les plus performantes de l'humanité. En ce sens, la White Room peut produire des résultats probants. Mais elle peut ne pas être en mesure de créer des personnes qui se situent dans le top 0,01% mondial.

Un véritable sentiment d'échec en tant que chercheur. C'était ce que Suzukake ressentait quand il pensait à Ayanokōji Kiyotaka.

Dr. Suzukake — Pour l'instant, je ne vois aucune limite au talent de cet enfant. Il n'a pas cette limite que pourrait avoir un verre. Est-il né génie, ou est-il le fruit de son éducation ici ? Les deux propositions sont vraies et fausses en même temps. Après tout, avec une existence normale, Kiyotaka aurait été un simple enfant avec des « facilités », comme on dit. Et il est évident que Kiyotaka, en continuant avec nous, allait pouvoir repousser cette limite avec les nouvelles générations. Si Kiyotaka devait se tenir à ma place et éduquer ces enfants, ils grandiraient et ressembleraient plus à des bouteilles qu'à des verres. J'adorerais voir cela se produire.

Sa conscience était tiraillée. Quel était le choix le plus judicieux pour l'avenir : que Kiyotaka accomplisse de grandes choses pour le pays, pour son futur, ou bien qu'il devienne un simple éducateur dans la White Room ? Tout en étant conscient que tout cela ne dépendait pas d'eux, il se demandait ce qu'Ayanokōji-sensei aurait voulu pour son fils.

Dr. Suzukake — Peu importe sa décision, j'irai jusqu'au bout et participerai à la White Room pour le reste de ma vie.

Il ne s'était jamais autant amusé, et il était rempli d'un sentiment d'accomplissement, contrairement à ce qui s'était passé lorsqu'il avait été contraint de fuir le Japon et de partir à l'étranger.

Dr. Suzukake — Aussi bon que soit Ayanokōji Kiyotaka, la question restait de savoir s'il était un véritable génie ou non. Sur le plan émotionnel, il est bien en dessous de la moyenne des gens, il n'a pas conscience de choses basiques pour le commun des mortels. Il peut apprendre par mémorisation, mais il reste à voir à quel point cela aura un effet négatif sur lui. En clair, sur ce point-là, il est défectueux.

Alors qu'il continuait, Suzukake saisit son téléphone portable et arrêta l'enregistrement.

Dr. Suzukake — Je me demande si cet enfant que j'ai façonné sera... heureux, un jour ?

En tant que chercheur, Suzukake ressentit une forte réticence à enregistrer ces dernières remarques.

1

Les cerisiers fleurissaient. Je quittais Saitama pour retourner à Tokyo, la première fois depuis plusieurs mois. Je ne me rendis pas à mon domicile de Meguro, que j'avais depuis de longues années, mais à mon bureau où je n'étais pas passé depuis longtemps.

Moi — Cela fait combien de temps que je ne suis pas venu ici ?

Dans ma voiture, je levai les yeux vers le bâtiment qui allait être démolie. Je donnai mes consignes, tout en me garant sur le côté en allumant mes feux de détresse. Je sortis de la voiture.

J'avais quitté la politique depuis longtemps, mais le moment de mon retour était arrivé. Enfin. Naoe, désormais dans l'ombre de Kijima, avait désormais plus de 80 ans et souffrait d'une grave maladie. Il était de retour en politique, soi-disant guéri, mais sa vie ne tenait en réalité qu'à un fil. Pour preuve, ses manœuvres incessantes contre la White Room et la pression qu'il mettait à son entourage à ce sujet. Il savait que le temps jouait contre lui. C'était un coup dur de voir la White Room temporairement suspendue, mais je décidai de voir ça comme une opportunité pour préparer mon retour en politique.

Moi — Je me fais vieux, pareil pour Naoe.

Bientôt, j'allais reprendre ma bataille politique. Kamogawa, que je n'avais pas revu depuis ce jour où nous avions rencontré Naoe au ryotei, se présenta sur le pas de ma porte comme pour me féliciter.

Kamogawa — Cela fait longtemps, Ayanokōji-sensei. Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes jusqu'ici pour me récupérer.

Moi — C'est tout naturel. Alors, comment vont les choses ?

Nous nous étions parlés au téléphone, mais en personne j'avais plutôt vu Sakayanagi ces dernières années. Je devais faire attention à ne rien faire qui puisse m'attirer l'attention de Naoe.

Kamogawa — Grâce à toi, je vais bien. Et toi ? Sensei ?

Moi — S'il y en a bien un qui doit être appelé sensei, ce n'est pas moi, monsieur l'élu.

Kamogawa répondit très sérieusement à ma petite boutade.

Kamogawa — Certes, tu n'es plus en politique, mais tu gères un établissement attirant de nombreuses personnes fortunées. Les gens parlent, tu sais.

J'avais certainement passé le plus dur. Bien que je fusse répudié du monde politique, je traitais avec de nombreux hommes d'affaires. Un accomplissement que je n'aurais jamais pu envisager il y a quelques dizaines d'années ! Néanmoins, malgré mon titre politique disparu, certains continuaient de m'appeler sensei.

Kamogawa — D'ailleurs, j'ai cru entendre que ton fils était très brillant.

Moi — Sérieusement ? Et dire que j'ai tout fait pour qu'il reste discret.

Kamogawa rit amèrement, mais il avait toujours le même regard qu'avant. Non, il semblait avoir bien mûri.

Kamogawa — Je pense que tu le sais déjà, mais Naoe-sensei tire les ficelles en coulisse. Je ne pense pas qu'il va révéler la White Room au public, au risque de se faire pincer lui-même. Mais il commence à redoubler d'efforts pour essayer de s'en débarrasser.

Moi — Si ça n'avait pas été son projet, initialement, ils s'en seraient chargés eux-mêmes je parie. Quel est son prochain mouvement ?

Kamogawa — Pour l'instant, je n'en sais rien. J'ai réussi à subsister dans la faction Naoe-sensei, mais ayant travaillé à tes côtés il ne me fait pas vraiment confiance.

Dans ces conditions, forcer Kamogawa à agir allait se révéler inutile. Il valait même mieux qu'il reste insignifiant mais discret.

Kamogawa — Toutefois... Sa santé s'est beaucoup dégradée, dernièrement.

Kamogawa murmura ces mots à voix basse.

Kamogawa — C'est un peu frustrant de ne pas pouvoir l'enterrer de mes propres mains, mais je suppose que c'est mieux de laisser la maladie s'en charger.

Naoe était un adversaire qui ne montrait aucune faille, mis à part son âge.

Kamogawa — En plus, tu es bientôt de retour. N'est-ce pas ?

Moi — Oui, mais sa disparition ne sera pas un luxe. Pire, cela sera peut-être même encore plus complexe qu'avant.

Je pensais que Naoe-sensei était l'un des plus grands noms de la politique, mais le président Kijima était encore plus prometteur. En continuant sur cette voie, il allait bientôt battre le record du plus long mandat. Et il n'avait que la soixantaine, son ère pouvait durer encore 10 ou 20 ans. Je n'étais plus tout jeune non plus, je devais agir : c'était maintenant ou jamais.

Moi — C'est pourquoi je vais m'assurer de saisir les opportunités au bon moment, quitte à mettre en pause la White Room.

Six mois, cinq ans... Impossible de savoir pour combien de temps. Le plus important était que la White Room reste dans l'ombre. À ce titre, il était intéressant que Naoe soit sur la même longueur d'onde : son but était d'enterrer l'affaire en toute discrétion. Une voiture arriva, et Tabuchi ouvrit la porte de la banquette arrière. Kamogawa s'écarta tranquillement, côté passager.

Moi — Tabuchi, qu'en est-il des arrangements ?

Dr. Tabuchi — Comme prévu, les enfants seront supervisés et gérés temporairement par un orphelinat sélectionné.

Moi — Très bien.

Dr. Tabuchi — Et votre fils... Êtes-vous sûr de ça ?

Moi — Je ne vais pas lui accorder de traitement de faveur juste parce que c'est mon fils. Bien que ça n'aurait pas été délirant non plus.

Nous avons conduit jusqu'à notre destination et avons attendu que Kiyotaka quitte la clinique.

Kamogawa — Une clinique... Quelque chose est-il arrivé à Kiyotaka-kun ?

Moi — Non. Je l'ai envoyé là-bas car quelqu'un voulait le rencontrer. Je ne peux rien refuser à un grand contributeur de la White Room.

Kamogawa — Le rencontrer, hein ?

Moi — Chacun essaye de tirer la couette vers soi. Ils ne réalisent pas que c'est contre-productif, néanmoins.

Ishida, sortit le premier de la clinique, me rejoint.

Moi — Quand avez-vous vu Kiyotaka pour la dernière fois ?

Kamogawa — Eh bien, cela fait cinq ou six ans que je n'ai pas vu votre fils. Je suis très impatient de voir comment il a grandi.

Dr. Ishida — Impatient, vous dites ?

Ishida, qui venait de monter à bord, fixait Kamogawa d'un air circonspect.

Kamogawa — Quoi ? Ai-je dit quelque chose d'étrange ?

Dr. Ishida — Vous ne devriez pas vous attendre à autre chose qu'un monstre.

Kamogawa — Un monstre ? Tu ne devrais pas le laisser parler ainsi de son fils.

Moi — Ishida est l'un de ceux qui veillent sur Kiyotaka depuis sa naissance.

S'il le disait, c'était probablement vrai. Il le connaissait mieux que moi, qui étais pourtant son géniteur.

Il avait été entraîné à un tel degré de perfection qu'il était presque inimaginable pour lui d'être un jeune garçon sur le point d'entrer en 3^{ème} année de collège. Cependant, il manquait de pas mal de choses, voilà pourquoi Ishida le traitait de monstre. Kamogawa fronça les sourcils devant le manque de retenue d'Ishida et regarda par la fenêtre.

2

(Ayanokōji Kiyotaka)

Je vivais dans la White Room depuis plus de 14 ans maintenant. Je venais de terminer l'équivalent de la deuxième année de collège. Le monde réel était différent du monde virtuel, mais je m'y faisais plus facilement que je le pensais. Était-ce grâce à ma formation précédente, ou à autre chose ?

Alors que j'attendais dans une pièce vide, selon les instructions du Dr. Ishida, un homme s'approcha de moi.

— Désolé de t'avoir fait attendre, Ayanokōji Kiyotaka-kun. Merci d'être venu.

Moi — Qui êtes-vous ?

Je ne l'avais jamais vu auparavant. Son visage calme me faisait dire qu'il ne travaillait pas dans la White Room. Ce qui avait davantage attiré mon attention, c'était le vase de fleurs qu'il avait en main. Je n'avais vu ça que sur console virtuelle, auparavant.

— Il y a une fille que je veux vraiment que tu rencontres, alors j'ai demandé une faveur à Ayanokōji-sensei.

Moi — Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Elle est devenue si faible qu'elle ne peut même pas sortir. Chez elle ou dans cette clinique, cela va encore. C'est pourquoi je t'ai demandé de venir ici.

Moi — Est-ce que ce sont... des fleurs de cerisier ?

— Elles étaient accrochées ici, mais j'ai dû changer l'eau. Ce sont ses fleurs préférées, elle devrait bientôt revenir de son examen médical.

Il posa le vase sur l'étagère près de la fenêtre.

— Kiyotaka... !

Alors que j'attendais qu'on vienne me chercher, la porte de la chambre s'ouvrit alors qu'on prononça son nom. Une fille de mon âge à vue d'œil me fixait, les yeux grands ouverts.

— Tu m'as tellement manqué !! Je voulais tant te revoir !!

Moi — Tu es...

Yuki — Yuki ! C'est Yuki !!!

Yuki. Je connaissais ce nom. Il appartenait à un élève de la White Room qui avait abandonné il y a longtemps. J'avais effacé ce nom de ma mémoire, mais il était naturel de se souvenir de certaines choses.

Yuki — Que fais-tu ici ?

Même si elle n'était pas vraiment morte, tout était fini à l'instant où elle avait abandonné. Faire face aux morts... C'était un sentiment étrange, mais quel était le but de cette rencontre ?

— Ma fille Yuki n'est pas bien depuis qu'elle a quitté la White Room. Elle est déprimée, ne sort pas et n'a de cesse que de s'inquiéter pour toi.

L'homme qui regardait de loin semblait être le père de Yuki. Son sourire était un peu différent de celui qu'elle avait l'habitude d'afficher lorsqu'elle était enfant.

Yuki — Ça fait longtemps. Kiyotaka... Toutes ces années, tu étais encore là-bas ?

Elle me regarda avec la peur dans les yeux, en se remémorant le passé. À en juger par la réaction de son père, la simple mention de la White Room l'effrayait.

Moi — Oui, pendant 14 ans. Aujourd'hui, c'est la première fois que je sors.

Yuki — Je savais que tu étais génial, Kiyotaka... Et les autres ? Que sont-ils devenus ?

Moi — Eh bien, ils sont tous partis... Cela fait longtemps que je suis le dernier. Donc je ne sais pas.

Je ne m'étais jamais soucié de ceux qui avaient abandonné, y compris de cette fille devant moi.

Yuki — Seul... Là-bas... Je, je... Ahhh... Cet endroit !!!

Yuki se mit à trembler, comme si la peur qu'elle avait réprimée explosait.

— Yuki, arrête de te souvenir !!

Yuki était désespoirée alors qu'elle déterrait ses souvenirs. C'est ainsi que devenait une personne ayant quitté la White Room ? Aussi misérable ? Une chose était certaine, c'était qu'elle était la fille d'un homme d'affaires notable... donc elle ne s'était pas retrouvée sans rien, jetée dehors, après la White Room. Néanmoins, le simple fait qu'elle soit entourée de professionnels montrait qu'elle n'avait pas guéri. Et l'une des choses qui le pouvait, c'était moi, qui avais fréquenté l'établissement en même temps qu'elle. Maintenant que j'avais compris ça, je n'avais plus besoin de rester plus longtemps.

Moi — Je dois y aller.

Yuki — A-attends !! On vient de se retrouver... J-je veux qu'on parle encore !!!

Moi — Je n'ai rien à te dire.

Si elle ne pouvait pas parler de la White Room, on ne pouvait pas avoir de conversation.

— S'il te plaît, Ayanokōji-kun, peux-tu parler avec Yuki un instant ? Oui, toute conversation est bonne. Une simple et insignifiante conversation...

Moi — Que voulez-vous dire par « conversation insignifiante » ? Vous comprenez que je suis nouveau dans le monde extérieur, n'est-ce pas ?

— C'est...

Moi — Bien sûr, je peux lui raconter plein de mensonges, si vous voulez. Je suis prêt à me forcer à inventer quelque chose au meilleur de mes connaissances, qu'il s'agisse du Japon ou du reste du monde. Mais ce n'est pas ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

Yuki — Je... ça va. Ça me va de parler de la White Room.

Yuki, en pleine hyperventilation, m'attrapa par la manche.

Moi — Je ne pense pas que tu devrais. Tu ne devrais pas me parler.

Yuki — Ce n'est pas vrai... ! J'ai toujours voulu te revoir... Kiyotaka... !

Moi — Tu n'aurais pas dû. Tu risques de souffrir de la différence entre tes souvenirs et la réalité. Ton seul moyen de guérir est d'être entourée, ici.

C'était suffisant. Je préférais sortir plutôt que de perdre mon temps ici. Le monde extérieur éveillait ma curiosité, au moins.

— S'il te plaît... Encore un peu...

Le père de Yuki bloqua la sortie à bras ouverts.

Moi — C'est un ordre ?

— Non... c'est...

Moi — Non, n'est-ce pas ? Le représentant de la White Room ne m'a pas donné d'instructions précises.

— En effet. Ayanokōji-sensei m'a seulement promis de nous laisser vous rencontrer tous les deux.

Moi — Alors je refuse.

— Quoi ?

Moi — Je refuse parce que je pense que c'est mieux pour elle.

— Tu ne te soucies pas d'une fille brisée qui a abandonné ?

Moi — En effet. Vous avez raison.

Ce type avait fait un mauvais choix en faisant appel à moi.

Moi — Si vous pouvez m'excuser.

Yuki — Non ! Ne pars pas, Kiyotaka !!

Moi — Tu n'as pas changé, depuis que tu as été recalée...

Yuki — ...!

Moi — Sois reconnaissante, tu as des parents. Concentre-toi sur ton traitement ici. Plus tu m'attendras, plus tu le regretteras.

Yuki — Non !! J'ai tant de choses à te dire... Parler de ce dont nous ne pouvions pas à l'époque !!

L'esprit de Yuki, avec son ton et ses réactions terriblement enfantines, n'avaient pas du tout changé malgré le temps passé.

— Attends, s'il te plaît !

Moi — S'il te plaît, écarte-toi.

— Yuki... Je ne suis pas le seul à ne pas pouvoir l'atteindre. Les paroles de ma femme et de ma deuxième fille n'y peuvent rien non plus. On ne peut rien faire. Mais toi... elle arrive à te parler... Tu ne sais pas à quel point cela pourrait la sauver... !

Moi — Au revoir. J'espère ne plus avoir affaire à toi. Bon courage !

Yuki — Non ! Non ! Kiyotaka ! Nooooon !!!!

Sa voix qui criait et celle d'un adulte qui lui hurlait dessus de manière incontrôlée... Aucune des deux ne m'atteignit plus que ça. Je n'étais juste pas intéressé.





Je quittai l'hôpital et retournai dans la voiture. Une silhouette en sortit du côté passager, agitant sa main en l'air.

Kamogawa — H- Hey, Kiyotaka-kun. Ravi de te rencontrer, mon nom est Kamogawa !!

J'avais déjà vu ce visage avant. Toutefois, je ne dis rien et m'assis silencieusement.

M. Ayanokôji — Ne fait pas attention à ses manières.

Il sourit, tout en se grattant la tête, et regarda vers l'avant.

M. Ayanokôji — Démarrerez.

— Compris, monsieur.

Je m'assis dans la voiture silencieuse et regardai le paysage par la fenêtre.

M. Ayanokôji — Ça fait quoi d'être dehors pour la première fois ?

Moi — Rien.

Ce n'était pas que je n'étais pas curieux. Mais je ne ressentais rien, du moins rien qui ne puisse appeler une réponse émotionnelle.

M. Ayanokôji — Rien, hein ?

Mon père l'avait probablement pensé. Que je regardais par la fenêtre sans émotions. Incapable de distinguer le monde virtuel de la réalité maintenant. Mais c'était une erreur ; après tout, il vaut mieux faire croire aux gens qu'ils ont le contrôle. Cet homme n'avait pas besoin de savoir que j'aiguisais toujours mes crocs.

M. Ayanokôji — Ton cursus dans la White Room n'est pas tout à fait terminé. Tu y reviendras quand l'établissement rouvrira.

Moi — Compris.

Le changement d'environnement n'était pas un obstacle pour ceux qui avaient déjà maîtrisé les compétences acquises dans la White Room.





3

Kamogawa — Sérieusement ?

Après avoir déchargé la voiture et emmené Kiyotaka à l'intérieur, je partis seul avec Kamogawa.

Kamogawa — Qu'est-ce que... ?

Moi — Mon objectif ultime : qu'il consacre sa vie à former des gens, surpassant Suzukake. Si nous faisons cela, des personnes comme Kiyotaka finiront par pousser comme des champignons.

Kamogawa — C'était ce que tu comptais faire depuis le début, hein ?

Moi — Mon retour en politique est en train de devenir une réalité ici. C'est tout ce qui compte.

Kamogawa — C'est fou.

Moi — Tout est relatif.

Kamogawa — Et l'idée de faire de Kiyotaka-kun un politicien ?

Moi — La White Room repose sur un enseignement intergénérationnel. C'est fondamental si le Japon veut rester concurrentiel dans les décennies à venir. Je ne me vois pas faire autrement.

Toutefois...

Moi — En plus, pour me hisser au sommet du monde politique, un allié de poids est nécessaire. Kiyotaka ne peut devenir sénateur avant 25 ans, ce qui m'en donnerait 61 ans. C'est un peu juste.

Kamogawa — Mais pour un haut politicien, c'est dans la moyenne d'âge.

En effet, même si Kiyotaka devenait membre du Parlement, il ne pourrait rien faire immédiatement. En théorie, cependant, on pouvait être nommé premier ministre

à l'âge de 25 ans. Il en avait le potentiel, bien plus que cette brochette de parlementaires médiocres.

Kamogawa — Du coup, que vas-tu faire ?

Moi — Je ne sais pas encore. Si Kiyotaka ou moi étions aux commandes du monde politique, nous pourrions faire une grande différence au Japon, même si nous ne parlons pas des 50 ou 100 prochaines années. Cependant, la White Room en prendrait un coup. Ce serait frustrant.

Le plus frustrant était qu'il était mon fils. Après tout, il allait souffrir de l'étiquette « fils de ». Enfin, ça pouvait être un avantage aussi. Son manque d'émotion était également un gros souci, il fallait faire quelque chose.

Moi — Je suis sûr que Kiyotaka-kun sera obéissant, et j'ose attendre beaucoup de lui.

Je ne pouvais pas dire à quel point Kiyotaka était dans le contrôle. Son esprit était déjà très en avance sur le nôtre. Il n'avait peut-être pas beaucoup d'émotions, mais ses pensées étaient on ne peut plus actives. Il pouvait avoir trois coups d'avance sur nous. La seule chose était qu'il était ignorant du monde extérieur, d'autant qu'il n'avait pas encore atteint mon niveau de réflexion car j'étais prudent. Contre ces certitudes, je devais être en mesure de pouvoir adapter mes plans. Mais ma volonté de prendre le contrôle de ce pays était forte et inébranlable.

Moi — Aujourd'hui, tu vas devoir rester avec moi un peu plus longtemps, Kamogawa.

Quelles que soient les mesures que nous décidions de prendre, il fallait d'abord travailler sur Kiyotaka en ce qui concerne sa personnalité.

Kamogawa — C'est d'accord ! Mais qu'allons-nous faire ?

Puis une main frappa légèrement à la vitre de la voiture. Tsukishiro s'installa sur le siège conducteur vacant avec son aisance naturelle. Cet homme avait non seulement des contacts dans les partis au pouvoir et dans l'opposition, mais aussi dans le monde des affaires. Son attitude consistant à faire tout ce qu'il faut pour gagner le rendait risqué et indigne de confiance, mais même à son âge avancé il était toujours très bon dans ce qu'il faisait.

M. Tsukishiro — Ayanokōji-san, tu sembles être en bonne santé... Et plus proche que jamais du Parti des citoyens, dernièrement !

Moi — La ferme ! Alors, ce que je t'ai demandé de faire ?

M. Tsukishiro — Les dispositions ont été prises. J'ai couvert nos traces.

Moi — Bien. Et il y a encore une chose que j'ai besoin que tu fasses pour moi. Dans le futur.

Je parlai à Tsukishiro et à Kamogawa de mes projets d'avenir. Alors que Kamogawa était surpris, Tsukishiro écoutait avec son sourire habituel.

M. Tsukishiro — C'est très intéressant. J'aimerais dire que je suis partant, mais je ne suis plus tout jeune tu sais.

Il était humble dans la mesure où cet homme n'acceptait que ce qu'il pensait être capable de faire.

Moi — Tu es indiscutablement l'homme de la situation. Je veux voir jusqu'où il peut aller.

Tsukishiro — Si vraiment c'est ce que tu veux, j'accepte. Je vais de ce pas préparer certaines pièces qui pourraient nous être utiles, plus tard.

Je fis signe à la voiture de démarrer, pendant que Tsukishiro repartait. Ne lui faisant pas confiance, je lui avais uniquement parlé de l'avenir de Kiyotaka. Mais c'était une goutte d'eau dans ce que j'avais prévu. En réalité, je voulais aussi profiter de Kijima et du Lycée Publique d'Excellence pour avoir un avant-goût des ennemis que j'allais devoir vaincre.

L'année suivante, Ayanokōji Kiyotaka décida d'intégrer ce lycée.

Mot de l'auteur

Bonjour. Merci d'avoir lu le volume 0.

Je suis Kinugasa Shougo. Mon plat préféré est l'ochazuke¹, ma boisson préférée est le thé noir, et mon passe-temps est de regarder le baseball. J'aurais aimé avoir un chat ou un chien, mais chez moi personne n'arrive à se mettre d'accord ! Enfin, je chauffe trop mes nouilles au micro-onde, du coup je finis par manger quelque chose de sec et croquant. Ce n'est pas faute d'avoir varié les méthodes... Je suppose que je n'ai pas encore trouvé la technique !!

-- Bon, trêve de bavardages inutiles, revenons-en à ce volume 0 !

Comment avez-vous trouvé ce volume spécial consacré au passé, élément pratiquement tabou dans l'univers de la série ? Non pas que le cadre de la White Room n'existe pas en 2015, au début du roman, mais je ne savais pas si j'allais vraiment creuser ce côté-là voire y consacrer un volume. En tant que romancier, je suis très satisfait d'y être parvenu ! En fait, il a été assez difficile d'écrire ce volume sans trop perturber le rythme de publication de la série, alors j'espère qu'il vous plaira !

Pour vous dire toute la vérité, il existe un autre pan de l'histoire que j'aimerais publier : la vie d'Ayanokōji Kiyotaka entre la fin du volume 0 et le début de Y1. Inutile de vous dire que, pour l'instant, rien de concret là-dessus n'a encore été produit ! Mais l'idée germe depuis un moment dans ma tête, et je me dis que ce serait vraiment intéressant à faire si j'en ai la possibilité !

Eh bien, mesdames et messieurs, je vous dis à très vite et vous retrouve à la fin du prochain tome ! À bientôt !!

¹ Plat consistant à verser de l'eau chaude ou du thé vert sur du riz. La garniture est variée, allant du poisson aux œufs avec divers accompagnements tels que le sésame, les algues séchées et bien d'autres.

Veuillez ne pas utiliser cette traduction à des fins financières. Ceci est un travail de fans fait pour des fans. Veuillez soutenir l'auteur si la série venait à être licenciée dans votre pays.



Traduction japonaise : Royal MTLS
<https://royalmtls.ca/>